

Le Samedi

VOL. X. No 47
MONTREAL, 22 AVRIL 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

REFUSÉS AU CONCOURS DES BÉBÉS



TROP GRANDS ET TROP NOIRS.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 22 AVRIL 1899

L'ART DU COMMERCE



Isaac. — Che zais pien gue ces jaussures fous zont un beu grantes ; mais che fais fous tonner une poune batre te cros pas et elles fous ironz gomme un cant.
Le client a été épaté et... a pris les chaussures.

PENSÉES ET MAXIMES

Le désordre a trois maîtres : la précipitation, la paresse, l'étourderie.
CLAVEL.

x

La source de nos découragements est souvent dans notre impatience.
ERNEST NAVILLE.

x

Que d'heureux on pourrait faire avec tout le bonheur qui se perd dans le monde ! — LÉVIS.

x

Le désordre a trois inconvénients : l'ennui, l'impatience et la perte de temps. — CLAVEL.

x

Le tabac, c'est comme le pétrole, c'est dangereux, c'est cher, mais... ça pue. — UN HUMORISTE.

x

Un charmant causeur est un homme qui vous rappelle les choses qu'il faut dire et qui vous écoute attentivement lorsque vous les dites.
PHILOSOPHE.

ELLE NE LE PORTAIT PAS SUR ELLE

Bouleau. — Soyez juge vous-même, Rouleau. Pouvez-vous me montrer une seule chose qui soit agréable chez Mlle Viouxbidon !
Rouleau. — Non, car cela est à la banque.

IL Y ÉTAIT HABITUÉ

Le grand-père. — Ne sois pas effrayé, petit Louis, le tigre est affamé, c'est pourquoi il saute et rugit de la sorte.
Petit Louis (calme). — Oh ! je n'ai pas peur de lui, grand papa. Papa fait tout à fait la même chose quand le dîner n'est pas prêt.

A S'Y TROMPER !

La maîtresse. — Pourquoi avez-vous quitté votre dernière place ?
Marie. — Ah, madame, j'étais si bien mise que, quand j'ouvrais la porte, les gens croyaient que j'étais la maîtresse.

CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 DE PRIMES

CONDITIONS DU CONCOURS: 1ère Prime, \$50; 2ème Prime, \$25; 3ème Prime, \$15; 4ème Prime \$10.

Ce concours est ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs et abonnés. Les bébés devront avoir au moins trois mois et pas plus de deux ans.

Le concours durera 13 semaines, du 25 mars au 17 juin.

Les personnes désirant faire participer leurs bébés au concours devront nous faire parvenir une photographie (pas sur zinc) sous enveloppe avec la mention "Concours de Bébés". Ces photographies doivent porter au dos : les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents et devront nous parvenir d'ici au 3 juin prochain. Aucune ne sera acceptée après ce date.

Les photographies paraîtront successivement dans chacun de nos numéros d'ici au 17 juin prochain ; elles porteront le numéro d'ordre et elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux.

Les noms des bébés ne seront pas publiés.

Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote.

Les lecteurs et abonnés du journal sont priés de découper ce coupon et de le conserver jusqu'au 1er juillet prochain afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix.

Les lecteurs et abonnés pourront envoyer autant qu'il leur plaira de "coupons de vote" de n'importe quelle semaine, ayant paru ou à paraître, d'ici au 1er juillet, en faveur du bébé de leur choix.

Le vote ne sera pris qu'après que toutes les photographies auront été publiées dans le journal ; les dernières paraîtront dans le numéro du 17 juin prochain.

Il sera publié en tout 15 coupons de vote : le premier ayant été inséré le 25 mars dernier et le dernier devant paraître dans le journal en date du 1er juillet prochain.

Tous nos lecteurs devront voter entre le 1er et le 8 juillet et les portraits des lauréats seront reproduits dans un des numéros suivants.

Les personnes qui ont l'intention de faire concourir leurs bébés doivent conserver les coupons de votes qui ont déjà paru ainsi que ceux à paraître.

Trois personnes éminentes choisies parmi les citoyens de Montréal seront appointées pour compter les bulletins de votes.

Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote, aura la 1ère prime de \$50 ; le second \$25 ; le troisième \$15 ; le quatrième \$10.

Nous recommandons instamment à tous nos lecteurs, lectrices et abonnés de bien vouloir découper le coupon de vote qui a paru et paraîtra chaque semaine et de le conserver jusqu'au 1er juillet ; de faire un choix entre tous les bébés dont les portraits auront figuré dans le "concours" et ensuite de nous faire parvenir, sous enveloppe fermée, tous les coupons qu'ils auront conservés avec la suscription : "Concours de Bébés", en faveur du bébé de leur choix.

➤ Découpez votre "Coupon de Vote" dans la page 30.

ÇA SE COMPREND

May. — Pourquoi donc avez-vous changé le jour de votre mariage ?

Hélène. — Oh ! c'est parce qu'il y avait ce jour-là une grosse partie de croasse et Paul ne voulait pas la manquer.

COMMENT LA QUEUE DE CARLO A ÉTÉ DÉFRISÉE



LÉGENDE. — 1. Représente un clou de six pouces auquel est attaché un long fil de fer. — 2. Un bocal, contenant de la poudre et un petit canon. — 3. Un chien pugg répondant au nom de Carlo, possesseur d'une très remarquable queue en tire-bouchon. — 4. Ce mauvais vaurien de Pitouche au moment où il a réuni tout ce qui est nécessaire à l'exécution de son plan : défriser la queue du pauvre Carlo. — 5. Ça, c'est le résultat obtenu.

QUI PROUVE QUE LE PRINCE DES TÉNÉBRES ÉTAIT UN GALANT HOMME



La tante. — Et pourquoi le diable tenta-t-il Eve la première ? Le sais-tu, Emile ?
Emile. — Oh, ma tante, les dames passent toujours les premières !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DXXXII

PRINTEMPS

Voici qu'avril est de retour,
Mais le soleil n'est plus le même
Ni le printemps, depuis le jour
Où j'ai perdu celle que j'aime.

Je m'en suis allé par les bois.
La forêt verte était si pleine,
Si pleine des fleurs d'autrefois,
Que j'ai senti grandir ma peine.

J'ai dit aux beaux muguetts tremblants :
" N'avez-vous point vu ma mignonne ?"
J'ai dit aux ramiers roucoulants :
" N'avez-vous rencontré personne ?"

Mais les ramiers sont restés sourds,
Et sourde aussi la fleur nouvelle,
Et depuis je cherche toujours
Le chemin qu'a pris la cruelle.

L'amour, l'amour, qu'on aime tant,
Est comme une montagne haute :
On la monte tout en chantant,
On pleure en descendant la côte.

ANDRÉ THEURIET.

INSTANTANÉS AFRICAINS

LXXXVIII

SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL

Sur la longue île de sable, île luisante de soleil, couchée paresseusement entre les deux bras du fleuve, des files de maisons blanches alignent leurs terrasses. Ça et là, des palmiers obliques découpent, sur le ciel d'un bleu de turquoise, les éventails pliés de leurs feuilles de parchemin vert.

Sur la plage, que le flot frange d'une écume éclatante, s'éparpillent les cases aux toits de paille, dorés par le soleil, des pêcheurs de N'Dar-Toute. C'est un grandiose spectacle qu'offre ce décor, en face de la grande mer bleue, mugissant jour et nuit.

A l'horizon, nue comme un Sahara, la langue de Barbarie où, de loin en loin, se déroulent des caravanes de chameaux.

Et des champs de maïs et de mil ; des étendues brûlantes, jaunies de hautes herbes desséchées ; des eaux mortes, stagnantes, dans d'immenses plaines de roseaux.

C'est Saint-Louis du Sénégal !

Tout autour, des villages, perdus dans les solitudes, à l'ombre douce des figuiers ; villages où vivent heureux les nègres qui, dans la simplicité de leur âme primitive, acceptent cette bonne vie insoucieuse et sans besoins.

Tous ces êtres ne connaissent du monde que le même horizon, n'ont d'autres désirs que ceux qu'avec le sang leur ont infusés leurs ancêtres, ne soupçonnant rien au-delà du milieu où ils sont nés.

Ils grattent, le jour, la terre d'où jaillit, à profusion, le mil, ce pain des noirs.



Le prétendant. — Je suis en train d'apprendre à monsieur votre père comment jouer le poker.
La douce fiancée. — Et a-t-il du goût pour ce jeu ? Va-t-il bien ?
Le prétendant. — Oh, très bien. Il m'a demandé s'il pourrait venir demeurer chez nous après que nous serons mariés.

La nuit, dans la délicieuse température Sénégalaise, ce sont les danses au son des tamtams et des balafous.

Toujours, en tous temps, les douces flâneries sans rêves et sans pensées qui torturent, les joies naïves et débordantes des tout petits peuples heureux.

Et le promeneur égaré dans un de ces villages indigènes aperçoit, tout à coup, par une brèche ouverte dans le rempart de verdure sombre, la nuit flambant d'étoiles où les petites flammes dansantes des bateaux pêcheurs, gagnant le large.

Et là-bas, sur l'île de sable, étreinte entre les deux bras du fleuve, les maisons blanches surgissent du fond, bleu sombre, qui forme le ciel ; une double ligne de lumières avec, au-dessus, un halo diffus, indiquent la ville européenne.

C'est Saint-Louis du Sénégal !

SILVIO.

LOUPIOT PRIS AU PIÈGE

L'autre matin, quand M. Loupiot partit pour la ville, sa femme lui donna une lettre importante qu'il devait jeter à la poste et quand il revint le soir, la lettre était encore dans sa poche.

— Henri, demanda sa femme, aussitôt qu'il se fut confortablement assis, as-tu mis à la poste cette lettre que je t'ai donnée ce matin ?

— Tu ne supposais pas, ma chère, répondit-il effrontément, que j'étais pour la garder dans ma poche ?

— Je ne suppose rien, fit-elle un peu soupçonneuse. Et où l'as-tu jetée ?

— La boîte aux lettres est précisément au coin de la rue ici. Un aveugle pourrait la trouver.

Devant pareille attitude, Mme Loupiot se fâcha tout rouge.

— Henri Loupiot, s'exclama-t-elle, donne moi cette lettre immédiatement ; ils ont changé la boîte de place depuis un mois !

DÉJÀ

Louis (8 ans). — Dites-moi, tante, pourquoi mon oncle Josou vous a-t-il épousée ?

La tante. — Mais par amour, naturellement.

Louis (pensif). — Hum ! L'amour fait faire à un homme bien des choses qu'il ne voudrait pas faire, ma tante !

SON SOUVENIR

Le mari (revenant d'un voyage). — Et as-tu pensé souvent à moi pendant mon absence ?

La femme. — Je le crois bien ; cela m'a pris une semaine entière pour chasser l'odeur du tabac de la maison.

CE QU'IL NE FAUT PAS DIRE

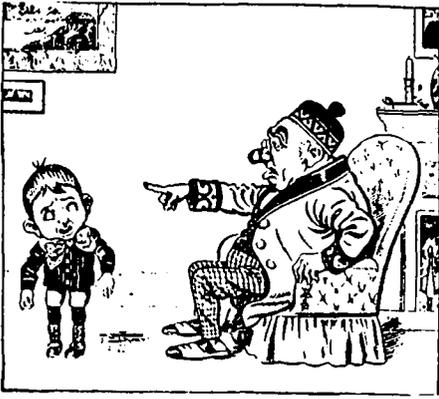
Adélaïde. — Oui, je vous aime, Maurice, mais je suis trop jeune pour penser au mariage.

Maurice. — Mais vous vieillirez.

Adélaïde (sanglotant). — Comment osez-vous dire une chose semblable ! Ah ! tenez, vous êtes tout simplement un homme affreux !

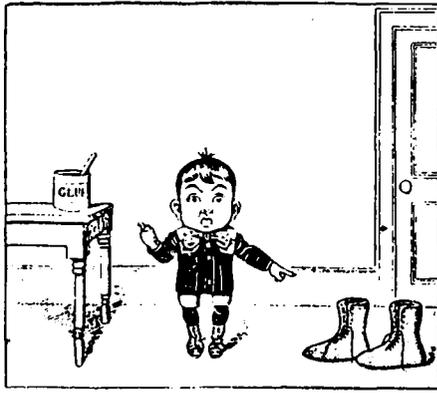
TRÈS BIEN EN EFFET

UNE IDÉE DU MÉCHANT WILLEY



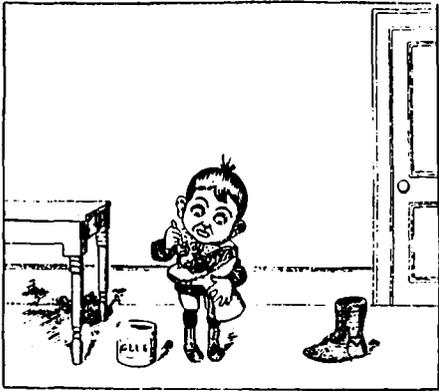
I

Grand-papa — Non, Willey, je ne suis pas pour te donner cinq sous tous les jours afin de t'acheter des bonbons. C'est de la gourmandise, monsieur. Allons, va me chercher mes souliers fourrés !



II

Willey (que le refus de grand-papa a rendu furieux). — Ah, le vilain avare ! Ses souliers favoris... bien... il va les avoir...



III

... mais, quand on cherche du trouble avec moi on est de suite servi... attention...



IV

Grand-papa — Allons ! Allons ! Arrive vite et dépêches toi de me mettre mes souliers. Qui t'a retenu si longtemps... paresseux... méchant garnement...

MESSIRE AVRIL

En chevauchant sur un nuage
Messire Avril vient d'arriver.
Vite, il nous offre un frais bocage
Et sait toujours nous captiver.

Quel gai réveil de la nature,
Le lac est bleu, le ciel est beau,
Les nids sont pleins d'un doux murmure
Et l'on se jase avec l'oiseau.

Avril, charmeur tend une rose,
Hâtons-nous donc de la cueillir
Sur les prés verts, dès qu'il se pose
Tous les bourgeons vont s'entr'ouvrir.

Si le Printemps daigne sourire
Bientôt s'enfuit toute douleur,
Car l'univers subit l'empire
De cet enfant ensorceleur.

CAMILLE NATAL.

SOUVENIRS DE JEUNESSE

LES DEUX BORGNES

En ce temps-là, il y a environ vingt-cinq ans, j'habitais en haut de la rue Saint-Jacques, et je devais, chaque jour, pour gagner mon misérable pain, me rendre au bout de la rue des Martyrs. Je séjournais ici toute la matinée ; puis, après avoir sommairement déjeuné chez un troquet du boulevard extérieur, je me remettais en route, vers une heure de l'après-midi, pour réintégrer mon domicile.

Je faisais le double trajet à pied, d'abord par raison d'économie, vu mon pauvre budget, et aussi par amour de l'exercice et du badaudage. Sédentaire pendant trois heures de suite, j'avais grand plaisir à me dégourdir les jambes en allant et revenant, et j'avais plus grand plaisir encore à me divertir les yeux, le long du chemin, aux spectacles toujours renouvelés de la rue.

Parmi ces spectacles, il en était aussi qui ne se renouvelaient jamais, et qui devaient à leur monotonie seule leur charme spécial. Ainsi telle petite ouvrière, rencontrée toujours au même endroit, tel bonhomme fumant sa pipe au seuil de sa boutique, telle trogne rigolote conduisant le cheval de la montée de l'omnibus, le marchand de marrons de la rue Saint-Denis avec son casque en peau de chat roux, et bien d'autres qui punctuaient mes étapes de leur aspect prévu.

Régulièrement, en arrivant, un peu avant neuf heures, au haut de la rue des Martyrs, je trouvais, près d'une porte cochère, à droite, dans un renforcement précédant la devanture du crémier, un mendiant à qui je donnais un sou d'un geste machinal.

Non moins régulièrement, en revenant, vers les deux heures, au haut de la rue Saint-Jacques, je trouvais, près d'une porte cochère à peu près semblable, dans un renforcement précédent aussi la devanture d'un

crémier, mais à gauche, cette fois, un autre mendiant à qui je donnais pareillement un sou du même geste machinal.

Longtemps, je ne pris garde qu'à l'emplacement analogue choisi par l'un et l'autre mendiant, et cela surtout à cause de l'analogie, sans doute, qui frappait mon observation inconsciente. Mais je ne faisais pas attention aux mendiants eux-mêmes, dont je savais cependant que, rue des Martyrs comme rue Saint-Jacques, le mendiant était un borgne.

Je ne chercherai pas à expliquer pourquoi, brusquement, un beau jour, je remarquai que le mendiant de la rue des Martyrs était borgne de l'œil gauche, et que celui de la rue Saint-Jacques l'était de l'œil droit. Tout ce que j'en puis dire, c'est que la chose, jusqu'alors inconnue de moi, me sauta ce jour-là aux yeux, si j'ose m'exprimer ainsi.

A partir de ce jour, les deux mendiants m'intéressèrent, et, en leur jetant à chacun leur sou quotidien, je me pris à les examiner curieusement. Je n'eus pas à m'en repentir, car cet examen, bientôt, me passionna.

Il y avait de quoi, comme vous allez le voir ! Imaginez-vous, en effet, ma surprise, quand je m'aperçus que ces deux mendiants offraient à la fois des ressemblances étranges. Celui de la rue des Martyrs était, comme je l'ai dit, borgne de l'œil gauche, et portait un gros pardessus noir au poil bourru et une casquette à oreillères, tandis que celui de la rue Saint-Jacques, borgne de l'œil droit, était vêtu d'une veste plus légère et coiffé d'un chapeau melon aux bords rabattus en cloche. Mais tous deux avaient un visage identique, au point que l'on eût dit deux frères, et même deux jumeaux.

J'en conclus tout d'abord qu'ils devaient être, en effet, deux jumeaux, et le hasard me parut un singulier farceur d'avoir ainsi fait ces deux jumeaux borgnes, l'un à droite, l'autre à gauche.

Mais un examen plus minutieux ne tarda pas à me persuader qu'il y avait, dans cet apparent mystère, un unique farceur, lequel était bonnement le seul et même mendiant, installé le matin rue des Martyrs et l'après-midi rue Saint-Jacques, sous deux costumes différents, et changeant d'œil sa borgnerie. On ne pouvait s'y tromper, avec un peu d'attention, à l'attitude, au geste,

à la voix, et surtout au regard de l'œil resté ouvert.

C'était un regard extraordinaire, jeté par une prunelle vitreuse, couverte d'une taie bleuâtre, dans un globe proéminent. Que ce fût la prunelle gauche ou la droite, l'expression demeurait immuable, une expression sournoise et moqueuse. Evidemment, l'œil de la rue Saint-Jacques et celui de la rue des Martyrs constituaient une paire d'yeux où habitait une seule âme.

Qu'un ce prétendu borgne fût un faux borgne, un rusé simulateur, voilà qui ne faisait pas de doute. Je ne lui en voulais pas, au reste, de sa ruse, et je la trouvai même si ingénieuse que désormais, au lieu d'un sou à chaque aumône, je lui donnais deux sous, estimant qu'il les gagnait bien.

Mais quelle raison avait-il, ce borgne alternatif, pour changer de mauvaise œil ? Cela, je l'avoue, me tracassait, n'y voyant aucune explication plausible.

Il n'y avait, m'objecterez-vous sans doute, qu'à la lui demander à lui-même, cette explication ! Mais allez donc faire de la peine à un pauvre diable, en lui apprenant qu'on a débiné le truc dont il subsiste ! Pour avoir des idées pareilles, il faut n'avoir jamais été pauvre diable soi-même ! Puis, je l'avoue, j'avais une secrète joie à me dire, en lui donnant ses deux sous :

— Il me prend pour une "poire". Eh bien ! c'est lui qui en est une, puisque je sais.

L'amour-propre a de ces petites satisfactions-là ! Vous voyez que je suis psychologue, quand je m'y mets.

UNE IDÉE DU MÉCHANT WILLEY — (Suite)



V

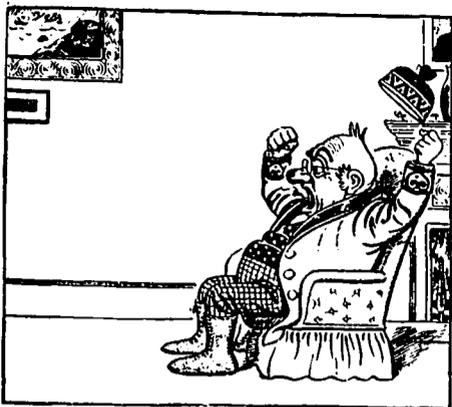
... Lacez-les ; mieux que ça ! Bon... Et maintenant sors de ma chambre, je m'en vais faire un petit somme.



VI

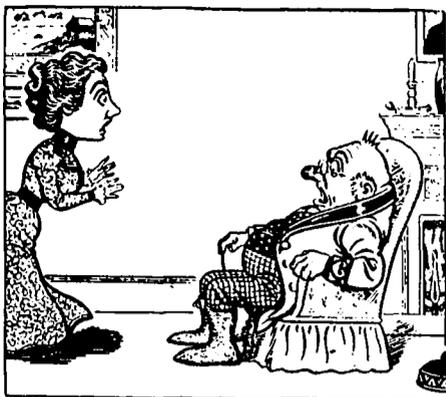
Willey (une demi-heure après). — Grand-papa ne bouge pas et voilà une demi-heure qu'il dort ! C'est le plus grand dormeur que je connaisse. Cette colle-là est garantie, elle prend comme un roc en cinq minutes ! On va rire !

UNE IDÉE DU MÉCHANT WILLEY — (Suite)



VII

Grand-papa (qui vient de se réveiller).—Ah... Ah... que j'ai donc bien dormi... Dégourdissons-nous un peu les jambes!... Oh... Qu'ont donc mes pauvres jambes?... et mes pauvres pieds... Hélas... je pensais bien que ça arriverait tôt ou tard! Au secours... Au secours...



VIII

La maman de Willey (qui accourt en toute hâte).—Quoi? Qu'est-ce donc qui devait arriver, mon père?
Grand-papa (hurlant) — Mais l'attaque de paralysie que je redoutais! C'est aux pieds; je ne puis les mouvoir. Vite le médecin... le médecin...

Mais, qui dit psychologue, dit, forcément, un peu "mulle", n'est-ce pas? Et un jour, je ne pus me tenir de révéler au pauvre bougre que je possédais un secret. Ajoutons, à ma décharge, que j'eus la précaution, venant de toucher une petite somme, d'enrober l'amertume de ma nullité dans une aumône de cent sous et dans l'offre d'une tournée fraternelle.

—Et alors, dis-je au mendiant, donnez-moi enfin le mot de cette énigme qui me tourmente depuis bientôt trois semaines. Pourquoi êtes-vous borgne tantôt d'un oeil, tantôt de l'autre?

—Monsieur, me répondit-il, vous m'avez tout l'air d'un bon "zig" qui ne voudra pas faire du tort à mon industrie. Je ne serai donc pas cachottier avec vous. Voici la chose. Dans notre partie, voyez vous, c'est comme dans toutes les autres: avec la pratique, on prend de l'expérience, on s'instruit en observant. Or, j'ai observé, d'abord, que le métier d'aveugle est moins bon que celui de borgne. Pourquoi? Je n'en sais rien; mais c'est comme ça. Ensuite, j'ai observé qu'il y a des gens plus charitables pour les borgnes de l'œil droit, et d'autres plus pour les borgnes de l'œil gauche. Pourquoi? Je n'en sais rien non plus; mais c'est encore comme ça. Enfin, et c'est là où j'ai été le plus malin, j'ai découvert ceci, dont le pourquoi m'échappe encore plus que tous les autres: c'est que les borgnes de l'œil droit font de meilleures affaires sur la rive gauche, et les borgnes de l'œil gauche sur la rive droite. Cherchez-en la raison si vous en avez le temps et si vous êtes capable de la trouver. Moi, j'y ai renoncé. Je me contente de mettre à profit ma découverte, en faisant le borgne de l'œil droit rue Saint-Jacques et le borgne de l'œil gauche rue des Martyrs.

Il me regardait, en vidant maintenant son verre, avec un regard plus sournois et plus moqueur que jamais, de ses deux gros globes ouverts, proéminents, à la prunelle vitreuse, couverte d'une taie bleâtre; et souriant, son verre vidé, il ajouta:

—Au fond, vous savez, je m'en moque; car je ne suis borgne ni à droite ni à gauche.

—Parbleu! répliquai-je, vous n'avez pas besoin de me le dire: je m'en doute. Pourquoi rigolez-vous? J'ai donc l'air d'un serin?

—J'ignore, reprit-il, de quoi vous pouvez avoir l'air. Comment voulez-vous que je le voie? Je suis aveugle.

JEAN RICHEPIN.

VOLCANS SUR COMMANDE

D'après de très sérieuses informations il serait encore plus sérieusement question d'installer à Paris, vers Grenelle, pour l'Exposition, un volcan; un vrai volcan "couronné de vraies flammes et vomissant de vraies laves" — un volcan enfin! On ne le fera pas venir des pays où cela se trouve, on le fabriquera à Paris même, afin que les peuples rivaux qui viendront nous voir, l'an prochain, constatent l'état florissant de l'industrie française.

Un vrai volcan, vous dit-on. Il aura cent mètres de hauteur et quatre cent soixante et onze mètres de tour de taille, ce qui est déjà un embonpoint respectable. Ce ne sera donc pas un de ces gros volcans tels qu'en fit jadis la Providence, mais un assez joli volcan tout de même. Ajoutons qu'il aura sur ses confrères naturels l'avantage d'être inoffensif; en outre, ses flancs seront ornés de cafés-concerts, de restaurants, de bars aménagés avec tout le confortable moderne.

Mais pourquoi justement un volcan? se demande-t-on. Pourquoi pas un détroit, ou bien un cap, ou bien un isthme? Un isthme aurait été, je crois ingénieux. On

aurait pu, pendant le cours de l'Exposition, le transformer en canal. Double attraction! Il est vrai que ces entreprises sont bien hasardeuses...

Va donc pour un volcan!

On pourrait construire aux pieds du monstre un petit Pompei et une petite Herculanium où les gens iraient s'amuser. Et puis, le dernier jour de l'Exposition, on mettrait dans les petites Herculanium et Pompei, tout ce qui, dans notre civilisation moderne, n'est pas satisfaisant, on ferait alors marcher le volcan à toute vapeur — si j'ose dire — et le volcan recouvrirait tout cela d'une lave implacable. Ce serait une belle et utile entreprise. Mais, alors, il faudrait qu'elles fussent grandes, grandes, les Herculanium et Pompei du volcan de l'Exposition!

L'avouerais-je pourtant? Une chose me tourmente dans le volcan projeté. C'est son caractère allégorique. Habités comme nous le sommes aux littératures scandinaves, nous voyons des symboles partout. Et puis un volcan à Paris!... J'ai peur que cela n'impressionne les étrangers, et ne les empêche, peut être, de venir.

WILLEY.

FACILE A SUIVRE

Un fermier vit un jour, sur un journal, l'annonce d'une recette pour empêcher les puits et citernes de geler.

Il envoya l'argent demandé et reçut la réponse suivante: "Rentrez votre puits ou citerne dans votre maison quand il fait bien froid, et tenez-le près du feu".

LOGIQUE

Le juge.—Comment pouvez-vous battre et égratigner votre mari de la sorte. Ne savez-vous pas qu'il est la tête de la famille et que vous devez le respecter comme tel? Ne savez-vous pas enfin qu'il est votre maître et que vous lui devez obéissance?

La femme (nullement effrayée et d'un ton quelque peu impertinent).—Alors, monsieur le juge, vous assurez que cet homme là est la tête...

Le juge.—Assurément qu'il l'est.

La femme (gouailleusement logique).—Eh bien, monsieur le juge, y a-t-il une raison qui puisse empêcher une femme, si elle le désire, de s'égratigner la tête?

DIFFICILE

La tante.—Une autre fois, Henri, quand tu bâilleras, tu tâcheras de tenir ta bouche fermée, tu m'entends, n'est-ce pas?

UNE IDÉE DU MÉCHANT WILLEY — (Suite et fin)



IX

Le docteur.—Oui... une grave... grave attaque... monsieur; mais ne craignez rien, c'est la première, et la première attaque est rarement fatale. Cinq piastres, s'il vous plaît.



X

Grand-papa (larmoyant).—Ah, ma fille, je sens bien que ma fin est proche! Oui, tu peux délayer mes chaussures, si tu veux. Envoie chercher une couple d'hommes pour me porter sur mon lit... Quoi? Qu'y a-t-il? Tu ne peux oter mes souliers?...



XI

... Et je puis remuer mes pieds aussi bien qu'avant! Mes souliers collés au plancher! Ah!... ce monstre de Willey...



XII

... C'est bien, ma fille! Donne lui en pour la valeur des piastres que j'ai payé au médecin, et ajoute quelque chose d'extra pour le choc qu'ont éprouvé mes nerfs...
Willey.—Aie... aie... aie... hi...!

Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL

CONCOURS DE BÉBÉS

(Pour conditions et règlements, voir page 2)



No 48.



No 51.



No 30.



No 64.



No 57.



No 53.



No 58.



No 59.



No 47.

CONCOURS DE BÉBÉS — (Suite)



No 49.



No 55.



No 52.



No 50.



No 27.



No 33.



No 28.



No 54.



No 56.

IL A REÇU LE COUP DE FOUDRE



Lui (la suivant mélancoliquement des yeux).—Quelle excellente épouse ferait une femme comme celle-là !

LE JEU DE L'AMOUR

I.—QUAND ON S'AIME

Au Salon

Elle.—Mais, Gontran ! Le jour où vous ne m'aimerez plus...

Lui.—Tu parles là de choses impossibles... jusqu'à ma dernière minute... jusqu'à mon dernier soupir, il y aura toi, toujours toi et rien que toi.....

A la campagne.

Lui.—Et què ce qui aime tant sa petite Niniche ?...

Elle.—C'est Gros Bon Loup !... et què ce qui aime tant et tant son Gros Bon Loup ?...

Lui.—C'est sa petite Niniche adorée... (Et la scène continue indéfiniment).

Sous la pluie

Lui.—Dieu sait si je crains les rhumes de cerveau... Eh bien ! les deux heures que j'ai passées à attendre Pauline pour la première fois compteront parmi les plus belles... les plus agréables de ma vie...

A la salle à manger

Elle.—Tu sais, tu vas bien mal dîner, chéri... Justine a brûlé le perdreau, et moi... j'ai absolument raté l'omelette...

Lui.—C'est ça qui m'est égal... Pourvu que je dine avec toi...

Dans la rue

Lui.—Pauline ?... Il n'y a pas deux femmes comme cela au monde, mon cher...

Son ami.—Et mon Adèle ?... en voilà une qui est plus qu'agréable... et gracieuse et charmante ; épatante quoi ? Elle est épatante !

Soir de bal

Lui.—Comme tu es charmante avec ta nouvelle toilette... mais c'est égal ! Si nous n'allions pas au bal ?...

Elle.—C'est ce que je pensais...

Lui.—Oh, oui... ne serons-nous pas mille fois mieux chez nous ?

Nouveaux mariés

Elle.—Tu m'aimes, oui... mais dans un an, dans six mois, te contenteras-tu d'une bonne soirée au coin du feu ?...

Lui.—Toute ma vie, mon adorée... maintenant et toujours...

Partant en voyage

Lui.—Au revoir ma chère... au revoir mon amour... j'ai le cœur brisé...

Elle.—Oh ! reviens vite... reviens... car si tu ne revenais pas... oh... j'en mourrai...

II.—QUAND ON NE S'AIME PLUS

Au salon

Lui.—Mais répète-le donc... répète-le donc !

Elle (rageuse).—Oui... oui... je le répéterai ! Et tant que je voudrai.

Lui.—Tu vois bien que tu n'oses pas le répéter.

A la campagne

Elle (ironique).—Elle es gaie, ta campagne...

Lui (bâillant à se décrocher les mâchoires).—Ah... ah... pour sûr...

Elle.—Tu peux te flatter d'avoir eu une riche idée.

Lui (bâillant de plus en plus désespérément).—Ah... ah... à qui le dis-tu ?

Sous la pluie

Lui (rageusement).—Non... mais se figure-t-elle que je vais passer deux heures à l'attendre là... sous l'averse, parce qu'elle avait besoin d'entrer cinq minutes dans un magasin ! (regardant sa montre.) Trois heures dix ! Juste un quart d'heure de pose... Ah ! bien non, je me défile, tant pis pour elle... (il s'enfuit).

A la salle à manger

Elle.—Où vas-tu donc, puisqu'on va dîner dans cinq minutes ?

Lui (très froid).—J'ai faim... je vais manger au cercle... là au moins on dine et comme tu n'es même pas capable de surveiller la cuisine... je ne puis pourtant pas mourir d'inanition pour t'être agréable.

Elle.—Mais...

Lui (entr'ouvrant la porte).—Ne m'attends pas avant minuit...

Dans la rue

Lui.—Pauline ?... ma femme. Ah ! mon pauvre cher... si tu savais ?...

Son ami.—Toi aussi ? Et mon Adèle donc ! Un démon... qui s'ingénie à me faire souffrir le martyre rien que pour son plaisir... ah... les femmes...

Au Palais de Justice, Salle des Pas Perdus

Son avocat.—Mais enfin, qu'espérez-vous donc, en vous mariant !

Elle.—Etre heureuse, tout simplement.

Après un an de mariage

Lui (son cigare à la bouche, une gazette à la main et... les pieds sur la cheminée).—Ah ! bien vrai, tu sais... je les gagne, tes cent mille francs de dot !

Elle (l'œil mauvais).—Impertinent ! (à part.) Qui m'eût dit cela il y a six mois ?

Partant en voyage

Elle.—Et puis tu sais... si le cœur t'en dit... tu peux rester où tu vas... moi, je ne serai pas embarrassée une minute et je filerai chez maman...

Lui.—Ah... Eh bien ! c'est entendu... Adieu...

Elle.—Adieu...

CALCHAS.

BIEN VRAI

Bouleau.—Mettre des épingles dans la chaise d'une personne, il faut avouer que c'est bien vieux jeu !

Rouleau.—Oui, mais qui n'a rien encore perdu de son piquant.

PROBABLEMENT

La fille.—Il a dit qu'il adorait le sol que je foulais aux pieds !

Le fermier.—Il a dit cela ! Alors, peut-être qu'il m'aidera à payer les hypothèques qui sont dessus.

ARRANGEMENT FACILE



Le prétendant.—Si vous consentez à m'accorder la main de votre fille, je serai heureux que ma belle-mère vienne nous voir en n'importe quel temps et qu'elle reste aussi longtemps qu'elle le voudra.

Le futur beau-père.—Promettez moi de la garder chez vous aussi longtemps que je voudrai et je crois que nous allons pouvoir arranger les choses.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 22 AVRIL 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORCOFF

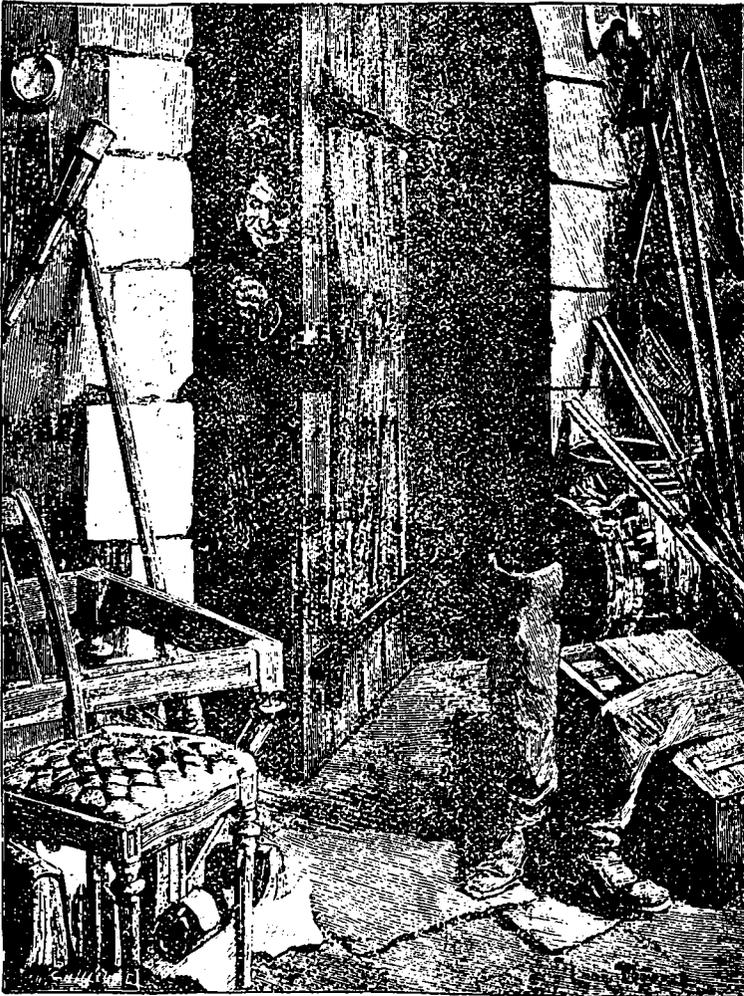
GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

X — LA BASTIDE DES OLIVIERS

(Suite)



Plennoëc eût bientôt fait d'enfoncer la porte.

Oh ! quelle aventure terrible que la rencontre de ce fiacre mystérieux qu'elle avait trouvé courant derrière le sien, alors que, pour prévenir Clotilde et Suzanne du danger dont elle les croyait menacées, elle se rendait en toute hâte à Fontenay-sous-Bois, en toute hâte chez le comte de Belleroche, et qu'elle avait encore retrouvé tout à coup derrière elle quand elle revenait à Paris !...

Comme elle s'était mise à trembler et comme tout son sang s'était glacé de peur à la pensée que c'était peut-être le baron de Chancel, que c'était peut-être son père qui l'avait suivie, qui savait d'où elle venait, et qui, tout à l'heure, allait surgir en face d'elle plus terrible et plus impitoyable que jamais !

Et elle se voyait sous le coup de ce pressentiment qui, de plus en plus, l'affolait, qui, de plus en plus, lui donnait le vertige ; elle se voyait, toute chancelante, franchir enfin la porte de l'hôtel, puis pénétrer chez elle...

Et là, sans souffle, une sueur d'agonie au front, elle se laissait tomber dans un fauteuil, essayant de se ressaisir, de se remettre...

En face d'elle, une glace lui renvoyait son image, et elle était si défaite qu'elle ne se reconnaissait plus.

Et, pendant quelques minutes, elle demeurait ainsi immobile, l'oreille tendue pour tâcher de se rendre compte si elle n'entendrait pas la voix de son père... de son père qui, déjà peut-être, épiait, guettait son retour !

Puis, comme elle n'entendait rien... comme c'était toujours le même profond silence autour d'elle, elle commençait à se rassurer, se disant qu'elle avait eu tort de s'alarmer trop vite, quand, soudain, elle s'était trouvée debout d'un bond, éperdue...

La porte venait de s'ouvrir avec fracas, et, la face livide, les yeux chargés d'éclairs, terrible, le baron de Chancel s'était dressé sur le seuil.

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

— Misérable !... Misérable ! lui avait-il crié la voix étranglée, hors de lui. Misérable ! D'où venez-vous ?

Et rugissant de colère, fou de rage, il allait se ruer sur elle, lorsque, soudain, avec un grand cri d'effroi, un grand cri déchirant, elle s'était abattue à ses pieds, évanouie, plus froide qu'un cadavre !

Combien de temps était-elle restée ainsi sans connaissance ; restée ainsi entre la vie et la mort, c'est ce qu'elle n'aurait pu dire.

Mais quand enfin elle avait rouvert les yeux, elle avait le cerveau si plein de vertige que tout tournait autour d'elle et que les objets qui l'entouraient ne lui apparaissaient que comme à travers un brouillard.

Elle avait les mains glacées, le front brûlant, une soif ardente, et chaque soupir qui s'exhalait de sa poitrine ressemblait à une plainte.

On avait baissé les rideaux de sa chambre et il ne régnait autour d'elle qu'un jour très sombre.

Pourtant, tout en promenant autour d'elle un regard indécis, elle cherchait à comprendre, à deviner ce qui avait pu se passer dont elle avait perdu le souvenir, ce qui avait pu se passer pour qu'elle fût là couchée dans cette chambre si profondément silencieuse et si bien close.

Mais elle avait beau vouloir réveiller ses pensées, c'était toujours dans son cerveau plein de ténèbres, la même faiblesse, le même vide, la même absence de mémoire.

Toutefois, il lui semblait par instants qu'elle n'était pas seule dans cette chambre presque obscure, et que quelqu'un, pareil à une ombre, allait et venait, d'un glissement si furtif et si léger qu'on ne l'entendait pas.

Alors, essayant de se soulever, elle avait, d'une voix qui n'était qu'un souffle, appelé cette ombre qui allait peut-être lui répondre.

— Est-ce toi, Elise ?

Et, soudain, de l'embrasement d'une fenêtre, quelqu'un avait surgi, puis s'était vivement avancé vers son lit.

Et Adrienne ne s'était point trompée, c'était bien celle dont elle venait de prononcer le nom, c'était bien Elise, la jeune femme de chambre qui lui était si dévouée.

— Oui, mademoiselle, oui, c'est moi, répondit vivement cette bonne fille qui avait le visage tout bouleversé et les yeux tout rouges de larmes. Mais il ne faut pas parler... le docteur le défend...

— Le docteur ?

— Oui, le docteur qui était encore ici tout à l'heure, car Mademoiselle a été bien malade, oh ! oui, bien malade ! et moi qui l'aime beaucoup...

— Ma bonne petite Elise ! dit Adrienne en serrant avec émotion la main de la brave enfant.

— ...J'ai eu bien peur, et M. le baron aussi...

— Ah ! mon père aussi ?

— Oh ! oui, ça se voyait sur son visage, dans son regard, dans son attitude... Car depuis que cet accident est arrivé à Mademoiselle, il n'a pas bougé d'ici, pas bougé de cette chambre, et il est constamment resté penché sur vous, constamment resté à épier votre souffle avec une telle inquiétude et une telle angoisse que rien qu'à le voir je me sentais de plus en plus effrayée...

— Mais que m'est-il donc arrivé, ma bonne Elise ?... Et de quel accident viens-tu donc de me parler ?

— Mademoiselle ne se souvient donc pas ?

— Je ne me souviens de rien, je te le jure !... Tout à l'heure, je me suis réveillée le front brûlant, les mains toutes froides comme celles d'une morte, et si faible que, lorsque j'essayais seulement de me soulever, il me semblait que j'allais m'éteindre, que j'allais mourir... Et j'ai beau m'interroger... j'ai beau vouloir me rappeler, j'ai le cerveau encore si plein de fièvre qu'aucun souvenir ne se réveille en moi...

Mais Elise venait de mettre vivement un doigt sur sa bouche.

— Silence !... vous parlez trop ! fit-elle vivement. Si M. le baron savait que je vous laisse parler ainsi, il me gronderait, et il n'aurait pas tort.

— Car, bien que le docteur ait déclaré que vous seriez debout dans quarante-huit heures, il n'en a pas moins recommandé les plus grands ménagements.

— Voici, du reste, ses propres paroles :

— « Ce qu'il faut à tout prix, M. le baron, ce qu'il faut, au risque des plus graves et des plus dangereuses complications, c'est éviter à Mlle Adrienne la plus légère émotion.

« Le repos le plus complet, le calme le plus absolu, le plus de tranquillité d'esprit, voilà les seuls remèdes que je puisse vous ordonner, les seuls remèdes dont elle ait besoin.

« D'ici à quarante-huit heures, les symptômes qui m'avaient d'abord alarmé auront entièrement disparu ; et elle aura repris assez de force pour que vous puissiez l'emmener respirer loin de Paris un air plus sain et plus fortifiant.

« Emmenez-la... emmenez-la sans perdre un jour... emmenez-la dans le Midi, au bord de la mer, et, là, laissez le grand air, le grand soleil achever sa guérison.

« Mais, pour Dieu, comme je vous l'ai dit et comme je vous le répète, pas la moindre contrariété, pas la plus petite émotion ! »

Et Elise ajouta :

—Voilà, mademoiselle, mot par mot, ce que le docteur a dit, ainsi que les recommandations qu'il a faites à M. le baron et auxquelles celui-ci a promis d'obéir.

« Quant à l'accident qui vous est arrivé et qui a fait que je vous ai retrouvée tout à coup ici, étendue tout de votre long, agonisante et mourante, je n'en sais pas grand'chose ou, pour mieux dire, je n'en sais pas plus que vous qui ne vous rappelez de rien... »

—Non, de rien... de rien... je te le jure encore, ma bonne Elise.

—Tout ce que je puis dire, c'est que M. le baron, qui s'était absenté, venait de rentrer depuis quelques minutes à l'hôtel, quand Mademoiselle, qui était également sortie, y est rentrée à son tour...

—Ah ! fit vivement Adrienne avec un léger tressaillement.

—Et alors, tout à coup, je me mets à trembler et je deviens toute pâle...

« Dans le grand silence de l'hôtel, je venais d'entendre M. le baron crier d'une voix éperdue, d'une voix pleine d'effroi : « A moi !... Au secours !... A moi !... »

« Je m'empresse d'accourir, ou plutôt nous nous empressons tous d'accourir, n'échangeant que des regards anxieux, des regards pleins de saisissement. »

« Et là, sur le seuil de votre chambre, nous trouvons M. le baron qui, pâle, défait, pouvant à peine parler, nous crie encore d'une voix pleine d'épouvante.

« —Ma fille !... ma fille !... Le médecin !... Vite le médecin !... »

« D'un bond, je me suis élancée vers vous, ainsi que les autres domestiques, tandis que le valet de chambre de M. le baron est déjà loin, courant à la recherche du docteur.

« Mais je ne me suis pas plus tôt approchée de vous... je n'ai pas plus tôt laissé tomber un regard sur vous, que je ne puis retenir un cri de terreur en voyant vos yeux clos, vos lèvres toutes blanches, votre lividité effrayante.

« Nous venons cependant de vous soulever et de vous coucher sur votre lit... »

« M. le baron vous appelle, mais vous ne l'entendez pas, mais vous ne lui répondez pas !

« Je fais mille efforts pour vous ranimer, mais vous gardez toujours la même immobilité, la même insensibilité qui nous remplit d'épouvante... »

« Une demi-heure s'écoule ainsi... une demi-heure qui nous semble un siècle, et pendant laquelle je crois à chaque seconde que vous allez rendre le dernier soupir, car votre front est si froid ! car votre cœur bat si faiblement ! car votre visage, sur lequel je me penche, semble n'être déjà plus que le masque de la mort !... »

« Enfin, le bruit d'une voiture se fait entendre dans la cour.

« C'est le docteur qui arrive.

« Déjà M. le baron s'est élancé à sa rencontre... déjà il le pousse vers vous et l'interroge du regard... »

« Et c'est alors un grand silence, comme au lit d'un mourant.

« Les bras croisés, les lèvres frémissantes, M. le baron semble de plus en plus ému... »

« Moi, je pleure... »

« Les autres, tout pâles aussi, demeurent la tête baissée, tout tremblants.

« Puis, enfin, le docteur, qui est resté très longtemps penché sur vous, qui, pendant très longtemps, vous a étudiée, lentement se redresse, et vous regarde, vous observe encore... »

« Et c'est pour M. le baron, et c'est pour nous tous aussi encore une minute de terrible angoisse, car, le cœur serré, nous nous demandons ce qu'il va dire, quel arrêt il va prononcer.

« Enfin, se tournant vers votre père, il l'interroge, lui demande des détails.

« —Mlle Adrienne, dit-il, a dû certainement éprouver une très violente émotion, une très grande révolution... Que lui est-il donc arrivé et comment se fait-il que je la trouve dans cet état ? »

—Et alors ?... Et alors ? fit vivement Adrienne.

—Alors M. le baron répondit qu'étant entré dans votre chambre, il vous avait trouvée sans connaissance, mais qu'il n'en savait pas davantage et qu'il ne pouvait rien dire de plus.

« Et voilà, mademoiselle, moi aussi tout ce que je sais, ajouta Elise.

« Mais soyez calme, n'est-ce pas ? et n'oubliez pas que la moindre imprudence, que la moindre désobéissance aux prescriptions du docteur, pourrait peut-être compromettre très gravement votre santé.

« Restez donc bien tranquille et ne pensez à rien... Vous me le promettez ?... »

—Oui, ma bonne Elise, oui, je te le promets... Merci !

Puis, fermant les yeux, Adrienne avait fait semblant de s'assoupir.

Tout cela, quand, à cette heure, Adrienne se le rappelait, tout cela elle le revivait avec autant de netteté, avec autant de précision que si ça ne datait que d'un jour, que si ça ne datait que de la veille.

Comme elle avait tremblé à la seule appréhension de se retrouver

en face de son père !... à la seule pensée qu'elle aurait enfin à s'expliquer avec lui sur la visite qu'elle avait faite au comte de Belleruche, à cet homme qui était son rival abhorré, et pour lequel il gardait toujours, au fond du cœur, une si profonde rancune, une haine si terrible !

Non, tout ce qu'elle pourrait dire ne l'excuserait pas... toutes les raisons qu'elle pourrait invoquer ne lui feraient pas trouver grâce devant l'implacable colère du baron !

Mais, à sa grande surprise, celui-ci, quand elle l'avait revu, n'avait pas fait la moindre illusion au comte de Belleruche, et ni dans ses yeux, ni dans son attitude, elle n'avait pu lire le moindre reproche.

Au contraire, il n'y avait eu dans ses paroles, comme dans son accent, qu'une très grande affection, une très grande tendresse.

Puis, dès qu'elle avait pu se tenir debout et qu'elle avait été assez forte pour le suivre, c'est-à-dire deux jours seulement après qu'elle avait failli mourir, il s'était empressé, obéissant aux conseils du docteur, de l'emmener loin de Paris, de l'emmener là-bas, dans cette belle bastide des Oliviers, qu'il avait, en quelques heures, achetée exprès pour elle.

Et depuis qu'ils étaient installés là, c'était toujours le même silence du baron sur M. de Belleruche.

Jamais le moindre mot, jamais la moindre allusion à ce sujet qu'elle tremblait tant de lui voir aborder. Et jamais non plus une seule parole qui pût rappeler à Adrienne le comte de Guérande et cet horrible mariage qu'il avait voulu lui imposer.

Aussi la jeune fille oubliait-elle toutes les anciennes violences de son père pour ne plus éprouver pour lui qu'une très profonde reconnaissance, et si, pour gêner sa vie et pour la torturer, elle n'avait pas eu le douloureux souvenir de sa pauvre sœur, le douloureux souvenir de la malheureuse Yvonne, se fût-elle sentie, à ce moment, plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été.

Mais il faut bien tout dire aussi.

Le changement de son père à son égard n'avait pas été la seule joie qu'avait éprouvée Adrienne depuis qu'elle était à la bastide des Oliviers, et si, tout en restant toujours très faible, chaque jour pourtant, elle renaissait ; si, après être restée de longs instants le front très sombre à la pensée d'Yvonne, tout à coup elle rayonnait, c'est qu'elle avait aussi un autre bonheur... un bonheur qu'elle n'osait pas s'avouer sans émotion... »

Et ce bonheur, c'est que le ciel avait fait pour elle un miracle... c'est qu'après quatre longues années écoulées, sa destinée avait encore voulu qu'elle rencontrât sur son chemin celui dont elle n'avait jamais perdu complètement le souvenir... Ce jeune homme qu'elle avait connu pendant quelques jours d'un été au bord de la mer, cet étrange passant si éloquent et si instruit qui avait fait sur elle une si vive et si profonde impression... »

Oui, trois semaines auparavant et par un matin comme celui-ci, par un matin splendide et radieux, il lui était encore brusquement apparu... »

Adrienne, les mains pleines de fleurs, venait à ce moment-là de se rapprocher de la grille pour contempler une fois de plus le magnifique spectacle dont elle ne se lassait jamais, le grandiose spectacle de la mer tout étincelante de soleil.

Au loin, des navires passaient... se perdaient à l'horizon... Et Adrienne les suivait encore des yeux quand tout à coup elle resta toute pâle, toute saisie.

Tout près d'elle, un cavalier s'avancait lentement, laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval.

Les yeux tournés du côté de la mer, dont le spectacle semblait l'éblouir aussi, il n'avait pas d'abord aperçu la jeune fille. Mais, comme il arrivait devant la grille, son regard tomba par hasard sur elle, et soudain, aussi pâle et aussi saisi qu'elle, à son tour il tressaillit.

C'était lui !

Toute tremblante d'une émotion qu'elle n'avait jamais connue, Adrienne l'avait suivi des yeux tant qu'elle avait pu l'apercevoir, et lui-même, avant de disparaître, s'était encore retourné pour jeter un dernier regard vers elle... »

A partir de ce moment-là, la sœur d'Yvonne était revenue plus souvent encore vers la grille, plus souvent encore en face de la mer. Mais plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'elle le revît, sans que le jeune inconnu repassât devant la bastide.

Et c'était là, chaque fois qu'elle venait vainement l'attendre, une grande tristesse pour Adrienne.

Car c'était bien lui, oui, bien lui, elle n'en pouvait douter, comme elle ne doutait pas non plus qu'il l'avait tout de suite reconnue, comme elle l'avait tout de suite reconnu elle-même.

Mais pourquoi ne le revoyait-elle donc plus ?

Ne faisait-il donc que passer ?...

Était-il donc déjà reparti... déjà bien loin d'elle... et, cette fois, ne devrait-elle donc plus le revoir ?

A cette pensée, le cœur de la jeune fille s'était si atrocement serré qu'elle ne pouvait plus chercher à se tromper sur le véritable sen-

timent que lui inspirait cet inconnu, cet étranger que le hasard venait encore une fois de mêler à sa vie...

Oui, si elle était ainsi triste de ne pas le revoir... oui, si maintenant toutes ses pensées lui parlaient de lui... oui, si devant ses yeux elle voyait constamment son image, c'est qu'elle l'aimait follement et invinciblement... c'est qu'elle l'aimait d'un amour qui allait remplir toute sa vie... d'un amour que rien ne pourrait lui faire oublier... d'un amour dont jamais elle ne pourrait guérir!

Aussi ne voulait-elle pas, ne pouvait-elle pas s'arrêter à cette pensée qu'il était déjà reparti et qu'elle ne le reverrait plus.

Non ! non ! ce n'était pas seulement le hasard qui les avait remis encore une fois en face l'un de l'autre, mais c'était que leurs destinées l'avaient voulu ainsi ; mais c'était que leurs deux existences devaient se confondre dans un même avenir !

Oh ! cela, elle l'aurait juré !... cela, elle en avait un pressentiment que rien n'aurait pu lui arracher !

Mais elle n'en demeurait pas moins toujours très triste de ces vaines attentes, quand, par un matin encore, elle eut soudain un cri de joie.

Là-bas, ce cavalier qui s'avavançait toujours de la même allure, très lente, c'était lui !... Mais, cette fois, ce n'était plus le spectacle de la mer, le magnifique spectacle de l'immense horizon qui se déroulait devant ses yeux qui semblait l'intéresser...

Mais, de très loin, c'était la bastide des Oliviers que son regard avait déjà cherché... que son regard maintenant ne quittait plus...

Et, à mesure qu'il approchait, le pas de sa monture semblait se ralentir encore...

Une minute s'écoula.

Très pâle, Adrienne sentait à présent le regard du jeune homme fixé sur elle ; puis, enfin, comme ils n'étaient plus qu'à quelques pas l'un de l'autre, vivement il se découvrit, et poussant son cheval vers la grille :

—Quoi ! c'est vous, mademoiselle ! s'écria-t-il de cette voix si douce et si pénétrante qu'autrefois la jeune fille ne pouvait jamais entendre sans tressaillir. Quoi ! c'est vous que j'ai le bonheur de revoir, de retrouver ici !

—Oh ! je ne m'étais donc pas trompé, c'était donc bien vous que j'avais vue... vous à qui — permettez-moi de vous le dire — j'ai bien souvent pensé pendant les quatre dernières années qui viennent de s'écouler...

—Mais cependant, je dois vous l'avouer, en vous voyant si pâle et si triste, j'hésitais un peu à vous reconnaître...

—Avez-vous donc été souffrante ?

—J'ai failli mourir ! répondit doucement Adrienne.

—Mourir ! s'écria-t-il en tressaillant.

—Oui, mourir !... Oui, j'ai bien pu croire, il y a quelque temps, que ma dernière heure était venue...

—Et maintenant ? fit-il très vivement et avec un accent plein d'inquiétude.

—Oh ! maintenant je vais beaucoup mieux, je vous remercie, et si je suis un peu pâle et un peu faible encore, je compte sur cette mer si balle et sur ce soleil si radieux pour me rendre bientôt toutes mes forces...

—Oh ! je vous le souhaite... je vous le souhaite de tout mon cœur ! dit-il avec une émotion profonde.

Et, tout de suite, il reprit :

—Ainsi, c'est pour rétablir votre santé que vous êtes venue dans notre beau Midi ?... Oh ! vous avez bien fait... L'air, ici, c'est de la joie, c'est de la vie !...

—C'est vrai ! dit-elle.

—Et depuis combien de temps êtes-vous ici ?

—Depuis quelques semaines...

—Et moi depuis quelques jours seulement.

Puis, montrant du bout de sa cravache une petite maison blanche qu'on apercevait sur une hauteur, à quelque distance de là :

—Voilà ma bastide ! dit-il en souriant. Oh ! elle n'est pas aussi riche ni aussi somptueuse que la vôtre... que la bastide des Oliviers, que je connais parfaitement... Mais c'est une vieille demeure que j'aime, car elle est pour moi pleine de souvenirs.

—A chaque pas que j'y fais, j'y retrouve un peu de mon passé, un peu de ma vie... et je ne puis y laisser mon regard errer autour de moi sans que, soudain, se lève dans mon cœur quelque joie, ou se réveille quelque mélancolie.

—Car c'est là, ajouta-t-il la voix un peu plus sourde, là, sous ces vieux arbres et entre ces vieux murs, que j'ai grandi... là que se sont écoulées, en face de cette mer que j'aime, et dans les flots d'or de ce splendide soleil que j'adore aussi, les belles années de mon adolescence, les plus belles et radieuses années de ma vie...

—Car c'est là, sous ce vieux toit qui avait abrité mon berceau, que mon père est mort, et que quelques saisons plus tard, ma mère, à son tour, s'est endormie de son dernier sommeil.

—Aussi avec quelle joie, avec quel bonheur je reviens chaque année y passer de longues semaines, quelquefois même de longs mois !

—Comme je suis heureux de revoir ces vieux arbres séculaires, qui m'ont si souvent abrités sous leurs ombrages ! ces vieux bancs sur lesquels je me suis si souvent étendu hors d'haleine et brisé de fatigue ! ces longues allées que j'ai si souvent fait retentir du bruit de mes jeux et de mes grands éclats de rire d'enfant !

—Et bien que j'y vive seul... seul avec un vieux domestique que j'aime aussi beaucoup, car il m'a vu naître, je vous jure bien que je ne m'y ennuie pas, comme je vous jure bien aussi que je n'échangerais pas ma vieille bastide, qui n'est presque plus qu'une ruine, contre tous les plus beaux, les plus magnifiques palais du monde !...

Puis, un sourire éclairant son mâle visage plein de franchise et de loyauté, il s'écria :

—Mais que vais-je vous raconter là, et quels bavardages suis-je en train de vous faire !... Heureusement que je vous connais assez pour savoir que vous ne me trouverez pas ridicule de vous avoir parlé de toutes ces choses avec peut-être un peu trop d'émotion, un peu trop de sentiment...

—Ridicule ?... Oh ! non certes ! répondit vivement Adrienne. Et n'était-ce pas ainsi, d'ailleurs, n'était-ce pas avec ce même sentiment, cette même émotion que vous me parliez d'un peu de tout, il y a quatre ans, dans ces quelques entretiens que nous avons eus ensemble et dont je n'ai jamais perdu le souvenir ?

—Vraiment ? fit-il en tressaillant encore.

—Oui, je ne m'en cache pas, dit-elle, j'ai bien souvent pensé à vous, comme vous venez de me dire que vous aviez pensé à moi...

—Je me suis bien souvent ressouvenue des paroles que nous avions échangées pendant nos rencontres au bord de la mer, et bien souvent aussi je me suis demandé ce que vous étiez devenu... si vous étiez encore retourné là-bas dans ce pays délicieux et charmant que moi je n'ai plus revu, ce qu'enfin vous faisiez, où vous étiez...

—C'est étrange ! fit-il vivement. Toutes ces questions que vous vous posiez quand votre pensée se reportait sur moi, je me les faisais aussi lorsque j'évoquais le souvenir de ces jours si courts, le souvenir de ces jours que je n'ai jamais oubliés non plus...

—Oui, moi aussi, je me demandais ce que vous faisiez, où vous étiez, sous quel ciel vous viviez à l'heure où votre image se dressait encore devant moi...

—Et faut-il vous le dire ?... Dois-je vous l'avouer ?... Eh bien, c'était plus fort que moi, je sentais comme une tristesse me prendre quand je songeais que, sans doute, vous deviez être mariée.

Et le regard du jeune homme venait de se fixer anxieusement sur Adrienne.

—Mariée, non, répondit-elle la voix sourde et le front subitement assombri, mais j'ai failli l'être...

—Ah !

—Oui, j'ai failli devenir l'épouse du comte de Guérande...

—Du comte de Guérande ! s'écria-t-il, tout saisi.

—Vous le connaissez ?

—Oui !

—Est-il de vos amis ?

—Oh ! non... Oh ! non, certes ! s'écria le jeune homme avec l'accent du plus souverain mépris. Quand je me fais des amis, j'ai l'habitude de les mieux choisir...

—Un misérable ! dit Adrienne

—Oui, oui, un misérable ! fit-il avec force. Et c'était à lui... à cet homme-là, que l'on vous donnait...

—Oui, c'était à lui que l'on voulait me sacrifier... Oui, c'était à lui que, malgré toute la répulsion qu'il m'inspirait, on voulait lier mon avenir, enchaîner mon existence !...

—Et cependant si je le repoussais... Si, à la seule pensée d'être sa femme, je sentais tout mon être se révolter, j'étais bien loin, cependant, de le connaître comme plus tard je l'ai connu... comme je l'ai connu au moment même où je n'avais plus qu'un mot à dire pour que notre union fût consacrée...

—Que voulez-vous dire ?

—Oui, nous étions déjà dans la salle des mariages, déjà devant le maire, et je n'avais plus qu'à laisser tomber de mes lèvres le consentement que l'on voulait m'arracher et que l'on attendait, quand, par un de ces hasards où il est impossible de ne pas voir la volonté de Dieu, j'eus la preuve que cet homme était encore plus méprisable, encore plus vil, encore plus misérable que je ne l'aurais cru...

—Et alors, au lieu du mot qu'il attendait et qui devait me donner à lui, je lui jetai à la face tout mon mépris, toute ma colère, toute mon indignation !

—Ah ! c'était courageux et fier !... c'était bien ! s'écria le jeune homme.

—Oui, mais ce refus qui ruinait toutes ses espérances... Ce refus qui était pour lui le plus sanglant des outrages, le lâche me l'a fait cruellement expier... me le fait cruellement expier encore ! s'écria la jeune fille toute pâle, toute frémissante. Car, si je pouvais tout vous dire... Car si je pouvais vous faire connaître tous les chagrins, toutes les douleurs, toutes les tortures que je lui dois, vous ne me croiriez pas !

Un éclair venait d'ébinceler dans le regard du jeune homme.

— Oh ! je sais que le comte de Guérande n'a pas de cœur et qu'il est capable de tout ! s'écria-t-il.

— Mais vous n'aviez donc personne pour vous protéger ?... personne pour vous défendre ?

— Personne !

— Votre père !

— Ne vous ai-je pas dit que l'on me sacrifiait au comte ? N'avez-vous pas déjà compris que mon père était le complice de ce misérable ?

— Est-ce possible !... Votre père !...

— Hélas, oui !

— Mais pourquoi votre père aurait-il sacrifié l'avenir et le bonheur de son enfant aux honteux calculs de cet homme qui, sans doute, ne vous épousait que pour votre fortune... ?

— Oui, pour ma dot ! pour mes millions !...

— Pourquoi vous aurait-il condamnée à cette union qui ne pouvait être pour vous qu'un affreux supplice, un horrible martyre ?

— Il faudrait donc supposer que votre père ne vous aime pas, et une pareille pensée ne serait-elle pas un sacrilège ?

— Mon père m'aime autant qu'il peut m'aimer, répondit tristement la jeune fille, autant que son cœur, qui est de marbre, peut être capable de ressentir un peu de tendresse, un peu d'affection.

— Mais c'est un homme d'un caractère entier et d'un immense orgueil.

— Il a donc suffi que sa volonté soit que j'épouse le comte de Guérande pour que rien ne puisse le faire céder, pour que ni mes larmes ni mes prières ne puissent le toucher.

— Mais non, non ! ajouta-t-elle en s'animant sans s'en apercevoir, je vous dis que vous ne savez pas... je vous dis que vous ne pourriez jamais croire jusqu'à quel point j'ai été malheureuse depuis le jour où j'ai rompu avec tant d'éclat ce mariage... depuis le jour où j'ai infligé au comte de Guérande ce refus dont il garde encore la rage au cœur !...

— Presque chaque jour, cet homme qui aurait dû ne plus oser reparaitre devant moi... qui aurait dû avoir assez d'amour-propre et de fierté pour ne plus me revoir... presque chaque jour, cet homme poussait le cynisme et l'audace jusqu'à venir me braver en face, jusqu'à oser encore venir me parler de son amour qui me faisait horreur, jusqu'à me faire de nouveaux aveux qui étaient pour moi comme autant d'injures, comme autant d'insultes, comme autant d'outrages !

— Et, chaque jour aussi, c'étaient entre mon père et lui de longs entretiens secrets, de longs conciliabules mystérieux où ils cherchaient le moyen d'arriver enfin à vaincre ce que mon père appelait mon fol entêtement, ma coupable résistance... ?

— Aussi, dès qu'un valet me jetait le nom de cet homme, dès que je le voyais franchir le seuil du salon où je me tenais, ne pouvais-je m'empêcher de trembler, m'empêcher de pâlir !

— Je me ruidissais, je faisais appel à toute mon énergie et à toute ma volonté pour rester froide, impassible et indifférente, mais il m'était impossible pourtant de lui cacher le trouble profond qui m'agitait.

— Car, hélas ! je ne savais que trop ce qui m'attendait après chacune de ces visites !...

— C'était alors, entre mon père et moi, des scènes d'une violence inouïe, des scènes dont le souvenir encore m'épouvante, et dont, chaque fois, je sortais le cœur de plus en plus brisé, de plus en plus désespéré.

— Que d'heures se sont écoulées pour moi à pleurer, à sangloter, à désirer la mort !...

— Vous !

— Oui, moi !... oui, moi, que d'autres jeunes filles envient, que d'autres jeunes filles jaloussent parce que l'on me trouve belle et que je suis riche, immensément riche !...

— Eh bien ! oui, il y avait des instants où j'aurais échangé avec joie mon sort contre celui de la plus humble, de la plus modeste, de la plus pauvre des ouvrières !

— Oui, il y avait des instants où l'opulente fille du baron de Chancel, à son tour enviait, à son tour jaloussait les filles du peuple qui, du moins, ont autour d'elles des affections, des amitiés et des tendresses !... les filles du peuple que, du moins, on ne cherche pas à livrer à un époux qu'elles abhorrent ; et qui, lorsqu'elles se marient, se marient le cœur joyeux, l'ivresse dans l'âme, avec celui qu'elles ont librement choisi et qu'elles aiment !...

— Oh ! oui, j'ai bien souffert, ajouta Adrienne avec un accent de plus en plus plein d'amertume, et peut-être n'est-ce pas fini... et peut-être vais-je connaître encore d'autres tristesses et d'autres douleurs !...

— Peut-être ces luttes affreuses, ces luttes horribles auxquelles je ne puis penser sans frémir, vont-elles recommencer !

— Depuis quelque temps, je n'ai pas revu cet homme, ce comte de Guérande, et mon père, depuis que j'ai été si malade et que j'ai failli mourir, ne me reparle plus de lui.

— Mais je vais mieux... mais je vais bientôt guérir, ajouta-t-elle encore avec un sourire d'une douloureuse ironie, et qui peut dire ce qui m'attend alors et quelles nouvelles angoisses, quelles nouvelles tortures me réserve l'avenir !

Adrienne venait de baisser la tête, les yeux pleins de larmes, et il y eut entre les deux jeunes gens un long moment de silence.

Le jeune homme la regardait, très pâle, en proie à une immense émotion.

Puis, tout à coup, sans éclat, mais d'une voix très ferme :

— Écoutez ! dit-il. Jusqu'à ce jour, je n'étais pour vous qu'un inconnu, un passant, un étranger, à qui vous aviez donné peut-être un peu de votre sympathie... ?

— Oh ! certes ! fit-elle dans un cri qu'elle ne put retenir.

— Et qui, de son côté, vous avait donné assurément toute la sienne, mais qui n'aurait rien pu pour vous, car il n'était point encore votre ami, comme je sollicite, aujourd'hui, l'honneur de l'être... car il n'avait pas encore toute votre confiance, que je serais si heureux et si fier que vous vouliez bien m'accorder... ?

— Je me nomme Maxime de Rouvière... ?

Adrienne avait tressailli, puis elle s'écria, toute saisie :

— Un nom illustre !

— Oui, fit-il vivement et avec orgueil, un nom illustre par mon père, le général comte de Rouvière... un héros !

— Et illustre aussi par vous, monsieur ! s'écria la jeune fille.

— Oh ! ne parlons pas de moi ! fit-il avec un sourire charmant.

— Car j'ai lu vos œuvres, reprit vivement Adrienne, toutes vos œuvres que je sais presque par cœur, et je n'ignore pas quel admirable poète vous êtes !

— Eh bien, dit-il la voix grave, voulez-vous me donner votre main ?

Dans un geste plein d'abandon et de confiance, elle laissa tomber sa main dans la sienne.

— Et voulez-vous aussi que je sois votre ami... un ami tout dévoué... un ami sur lequel vous pourrez entièrement compter ?

— Oh ! de tout mon cœur ! répondit-elle, toute tremblante de joie.

— Enfin, puisque maintenant je suis votre ami, voulez-vous me faire une promesse ?

— Laquelle ?

— Qui sait ? Peut-être, à certain jour, à certain moment, aurez-vous besoin de vous sentir moins seule, besoin aussi d'avoir quelqu'un pour vous défendre ?

— Et, tenez, ajouta-t-il très froidement, voulez-vous que je tue le comte de Guérande... et que je le tue pour mon compte, sans que rien puisse vous compromettre ?

— Vous n'avez qu'à dire un mot, et je vous débarrasse de cet homme... ?

— Oh ! non, non, s'écria-t-elle toute pâle, je ne veux pas que vous risquiez votre vie à cause de moi... ?

— Oh ! non, non, je saurai bien me défendre toute seule... mais peut-être un jour, peut-être bientôt pourrai-je avoir besoin de votre dévouement et de votre amitié... ?

— Oh ! il ne s'agira plus de moi, peut-être, mais d'une pauvre femme que j'aime comme moi-même... mais d'une pauvre femme qui a été et qui est encore la victime de cet infâme comte de Guérande, d'une pauvre femme, enfin, qui à cause de lui est devenue une véritable martyre... ?

— Pour le moment, ajouta-t-elle, je ne puis vous en dire davantage, mais bientôt, peut-être, pourrai-je tout vous raconter, tout vous apprendre.

— Et ce jour-là, oui, je vous en fais la promesse, c'est avec la plus entière confiance et la plus profonde reconnaissance aussi, que je ferai appel à votre dévouement et à votre amitié... ?

— Merci !... vous me rendez bien heureux ! dit-il doucement, très ému.

Et après encore quelques paroles échangées, lentement il s'éloigna, tandis qu'Adrienne restait devant la grille et lui souriait tant qu'elle pouvait l'apercevoir.

Puis, quelques jours après, il y eut encore, à la même heure et à la même place, une nouvelle rencontre des deux jeunes gens... puis, à des intervalles de plus en plus rapprochés, d'autres encore suivirent... ?

Le moment de ces rendez-vous — car c'était bien des rendez-vous qu'ils se donnaient sans se le dire — coïncidait avec la longue sortie que faisait presque chaque matin le baron de Chancel dans les environs de la bastide des Oliviers, et Adrienne pouvait donc s'abandonner tout entière à la joie de se retrouver avec Maxime sans éprouver la moindre appréhension d'être surprise par son père.

Maintenant la sœur d'Yvonne avait dans son existence, si triste et si sombre, depuis quelques mois surtout, un rayon de bonheur... Mais où son cœur déborda de joie et d'ivresse, où elle fut plus heureuse quelle ne l'avait jamais été, ce fut le jour où Maxime osa enfin lui parler franchement et loyalement de son amour.

Oh ! certes, la jeune fille avait bien déjà compris qu'elle était aimée comme elle-même elle aimait. Mais, pourtant, Maxime ne

s'était encore trahi que par de timides allusions, que par des paroles empreintes de la plus profonde émotion.

Tandis qu'à présent il avait osé lui faire l'aveu qui, dès le premier jour où ils s'étaient retrouvés, lui avait brûlé les lèvres ; tandis qu'à présent il avait osé lui dire, avec un accent si sincère qu'elle en avait été remuée jusqu'au fond de l'âme, ces trois mots dont elle restait encore toute éblouie... ces trois mots si doux qu'elle entendait toujours résonner dans son cœur :

—Je vous aime !

Et, tout pâle, la voix toute tremblante, il avait ajouté :

—Oui, pardonnez-moi de vous faire cet aveu... pardonnez-moi si je n'ai plus la force de garder ce secret : je vous aime !...

—Oui, je vous aime follement, éperdument, à deux genoux !

—Oui, depuis quatre ans, depuis que pour mon bonheur ou pour mon malheur, selon que vous m'accueillerez ou que vous me repousserez, le hasard a voulu que je vous rencontre, là-bas, au bord de la mer ; oui, depuis ce temps-là, Adrienne, je vous aime !

—Le temps s'est écoulé, nous avons vécu pendant ces longues années éloignés l'un de l'autre, je ne savais même pas si jamais je devais vous revoir, et cependant je ne mens pas, et cependant je vous le jure, je n'ai pas vécu un seul jour, je pourrais presque dire une seule heure, sans que mon cœur tremblât à votre souvenir, sans que devant mes yeux je visse passer votre douce et radieuse image !

—Oh ! je ne vous cache pas que j'aurais voulu m'étourdir, vous oublier, chasser votre pensée qui devenait pour moi un supplice et une torture... .

—Oh ! je ne vous cache pas que je me trouvais stupide et fou d'avoir cet amour qui ne pouvait se réaliser, cet amour qui ne pouvait me donner que des souffrances et du désespoir... .

—Car où étiez-vous ? sous quel ciel viviez-vous ? étiez-vous même encore libre de disposer de votre avenir tandis que je me consumais ainsi à ne vivre que pour vous ?

—Oh ! si j'avais su où vous retrouver... si j'avais su que votre vie vous appartenait encore, comme j'aurais couru vers vous, comme je serais tombé à vos pieds en vous criant cet aveu que j'ose vous faire aujourd'hui, tout en tremblant qu'il ne vous offense... tout en tremblant qu'il ne m'attire votre courroux !...

—Oh ! oui, je vous aime !... je vous aime assez pour que, sans vous, il me soit impossible de vivre !...

Puis, comme elle l'écoutait, toute pâle et toute tremblante aussi, il reprit vivement et de plus en plus ému :

—Et cependant ne dois-je pas tout vous dire ?... Eh bien, si je me désespérais de ne plus rien savoir de vous... si je me désespérais à la pensée que nous étions séparés et si loin l'un de l'autre... si je me désespérais en me disant que cet amour que je sentais éternel ne serait peut-être pour moi qu'une éternelle douleur, eh bien, pourtant, il y avait des moments aussi où je ne sais quel pressentiment me disait que je devais vous revoir... des moments aussi où je ne sais quelle voix secrète me rendait toute ma force et tout mon courage en me disant que je devais vous retrouver un jour... et que, ce jour-là, confiante dans ma loyauté et dans mon honneur, vous consentiriez à m'entendre... vous consentiriez à me croire... .

—Oh ! oui, c'était cette espérance-là qui me soutenait... cette espérance-là qui soulageait mon cœur et me donnait un peu de joie, un peu de bonheur... .

Il s'était tu pendant quelques secondes ; puis, la voix suppliante :

—Cette espérance s'est réalisée, ajouta-t-il, et Dieu a fait ce miracle que je vous retrouve enfin, et que je vous retrouve encore maîtresse de votre destinée.

—Voulez-vous, Adrienne, unir votre existence à la mienne.

—Voulez-vous, Adrienne, que tout à l'heure en vous quittant, j'emporte l'immense joie de n'être plus seulement votre ami, mais encore votre fiancé ?

Et dans un regard, plus éloquent encore que tout ce qu'il venait de dire, il implorait la jeune fille.

—Oui, mon fiancé ! répondit-elle enfin d'une voix profonde, d'une voix où elle mettait tout son cœur et toute son âme. Car moi aussi, Maxime, je vous aime !

—Adrienne !... Adrienne ! murmura-t-il les mains jointes, ayant à peine la force de supporter son bonheur.

—Oui, moi aussi, je vous aime, reprit-elle, et je suis heureuse et fière de vous le dire !

—Oui, moi aussi, je vous aime depuis ce temps déjà lointain dont vous venez d'évoquer le souvenir, c'est-à-dire depuis le premier jour où je vous ai vu, où vous m'avez parlé, où nous avons fait ensemble ces longues promenades au bord de la mer, qui ne m'avait jamais paru plus belle, plus magnifique, plus enchantée !

—Car, moi aussi, je vivais constamment avec votre souvenir, constamment avec votre pensée, constamment avec votre image devant les yeux, mais, moins heureuse que vous, je n'avais pas pour me soutenir la même foi et le même espoir ; mais, moins heureuse que vous, je n'avais pas la même confiance dans l'avenir, le même pressentiment que je vous reverrais, que je vous retrouverais un jour

ce qui aurait été, à certaines heures, un si grand remède à mes tristesses et à mes souffrances.

—Mais puisque Dieu nous a encore réunis... puisque Dieu nous a encore placés sur le même chemin, c'est bien que sa volonté doit être que nous soyons l'un à l'autre... l'un à l'autre pour toujours !

—Je vous jure donc devant lui, que je prends à témoin, que, quoi qu'il arrive, je n'aurai jamais d'autre époux que vous !

Et ils étaient restés longtemps la main dans la main, déjà fiancés, déjà unis dans la vie.

VI. — LA LETTRE MYSTÉRIEUSE

Mais cette heure de complète ivresse, mais cette heure d'immense bonheur avait été, hélas ! assez courte pour la pauvre Adrienne !

Car entre elle et son fiancé... car entre elle et Maxime de Rouvière, s'était bientôt dressé le sinistre souvenir de l'homme qui la convoitait, du misérable que ni ses affronts, ni ses refus n'avaient pu rebuter... le sinistre souvenir du comte de Guérande.

Oh ! elle se sentait bien toujours assez forte, assez courageuse et assez vaillante pour ne point céder et pour tenir, quoi qu'il pût lui en coûter, le serment qu'elle avait fait à Maxime de ne jamais appartenir qu'à lui... .

Mais, elle n'avait pas à compter qu'avec le comte de Guérande, et il lui faudrait aussi, il lui faudrait surtout compter avec son père, et celui-ci, puisqu'elle repoussait l'époux qu'il lui avait destiné, ne refuserait-il pas, par représailles, de la donner au mari qu'elle venait elle-même de se choisir ?

Et c'était là maintenant, sans que jamais elle en eût dit un mot à son fiancé, la grande appréhension qui ajoutait encore à toutes les tristesses et à tous les chagrins d'Adrienne... .

Et, tandis, qu'elle continuait à demeurer toujours immobile et le front toujours très sombre, sur le banc où nous l'avons vue s'asseoir, c'était encore cette pensée-là qui lui revenait, qui la torturait, qui lui rendait le cœur plus lourd.

Son père, depuis qu'elle avait été si gravement malade et depuis qu'elle avait failli mourir, son père se montrait beaucoup plus doux avec elle, mais elle le connaissait trop cependant, elle connaissait trop sa tenacité et son orgueil, pour ne pas comprendre que, malgré cette apparente douceur, le baron de Chancel n'avait pas dû désarmer.

Il ne lui parlait plus du comte de Guérande, mais elle était bien convaincue qu'il n'avait pas dû renoncer à son projet et qu'il lui en reparlerait un jour... d'un moment à l'autre peut-être !

Or, comment le vaincre, comment l'attendrir, comment toucher son cœur ?

La jeune fille se disait avec angoisse qu'elle ne le savait pas ; la jeune fille se disait avec désespoir que cela était impossible.

Elle l'avait supplié avec des larmes de ne pas la donner à cet homme immonde, à cet homme qu'elle haïssait, et, pour toute réponse, il s'était contenté de hausser les épaules.

A d'autres moments où son cœur se brisait et où elle se sentait devenir folle à la pensée de l'avenir qu'il voulait lui faire, elle s'était traînée à ses genoux en lui demandant grâce, et toujours il s'était montré aussi inébranlable, aussi inflexible.

Non, non ! son père ne se rendrait pas, son père ne se rendrait jamais !

Mais alors que faire ?... Oui, mon Dieu ! que faire ?... .

Allait-il donc lui falloir renoncer à son amour pour Maxime ?... .

Allait-il donc lui falloir renoncer à toute la joie et à tout le bonheur de sa vie ?

—Oh ! non ! plutôt mourir ! s'écria-t-elle révoltée et toute frémissante.

Et les bras croisés, le regard fixe, elle demeura longtemps toute pensive, toute songeuse.

Puis enfin elle se leva et reprit à travers le jardin sa promenade à pas lents.

Et comme elle venait de s'engager dans une longue allée pleine d'ombre, machinalement elle se retourna, chercha autour d'elle... .

Car c'était dans cette allée, qu'il affectionnait tout particulièrement, que le baron de Chancel avait l'habitude de passer d'assez longs moments... .

Mais le baron, qui était sorti depuis quelques heures, ne devait pas être encore rentré, car elle ne l'aperçut pas.

Et de son pas faible de convalescente, Adrienne continuait d'avancer, s'arrêtait tantôt pour écouter la chanson des oiseaux qui tourbillonnaient joyeusement au-dessus de sa tête, tantôt pour respirer plus longuement les parfums qu'un vent léger lui apportait lorsque, tout à coup, elle aperçut une lettre sur laquelle elle avait

failli marcher... une lettre dont la large enveloppe faisait une tache blanche sur le gazon.

La jeune fille ramassa cette lettre et lut :

Monsieur le baron de Chancel,

Bastille des Oliviers,

près Toulon.

(Var.)

C'était bien, ainsi qu'elle l'avait tout d'abord pensé, une lettre perdue par son père.

Mais comme son regard venait de se porter sur le timbre de la poste, elle ne put s'empêcher de tressaillir, car si la date était trop effacée pour qu'on pût la déchiffrer, en revanche ce nom-là : *Finistère*, se détachait si nettement qu'Adrienne demeura toute saisie.

Finistère ! C'est-à-dire la Bretagne !... c'est-à-dire le pays de Morgoff peut-être !

Et, tout de suite, la jeune fille eut le pressentiment que cette lettre que le hasard venait de faire tomber entre ses mains allait lui donner des nouvelles d'Yvonne et de la petite Suzanne... la fixer sur le sort de la pauvre folle et de l'enfant...

De nouveau, elle se retourna pour jeter un coup d'œil autour d'elle et s'assurer que personne ne pouvait la voir, puis, glissant vivement la lettre dans son corsage, elle chercha un endroit plus solitaire, un endroit où elle n'aurait pas à craindre d'être surprise.

Et ce coin trouvé et bien certaine que nul ne viendrait, d'une main fébrile elle déplia le papier.

C'était une longue missive de quatre grandes pages d'une écriture très fine et très serrée, et comme elle venait à peine d'y jeter un regard, les deux premiers mots qui lui sautèrent aux yeux la firent encore tressaillir, car ces deux mots-là, c'était le nom de la mère de Maurice !... c'était le nom de la fille de Clotilde !

Hale tante et de plus en plus pleine de fièvre, la jeune fille commença à lire ce qui suit :

" Monsieur le baron,

" Comme cette lettre vous le prouvera, ce n'est pas en vain que, pour vous servir, vous avez fait appel à mon zèle et à mon obéissance.

" Du reste, comme vous le savez bien, il m'aurait été impossible de vous opposer un refus, quand je ne suis, hélas ! que votre esclave, qu'un malheureux dont le sort est entre vos mains.... "

— Qu'est-ce donc ?... Que veulent donc dire ces paroles mystérieuses ? pensa Adrienne, dont cet étrange début éveillait encore davantage la curiosité.

Aussi se hâta-t-elle de continuer.

" Mais je ne vous cacherai pas cependant que la mission dont vous me chargiez m'a rempli de surprise, tant elle me paraissait singulière, tant j'avais la conviction que j'allais me trouver mêlé malgré moi à quelque sombre et terrifiante aventure.

" Aussi ai-je relu plusieurs fois votre lettre pour être bien sûr que je ne me trompais pas et que je vous avais bien compris, pour être bien sûr que vous m'ordonniez de me rendre sur-le-champ au château de Morgoff où je trouverais entre les mains de votre maître-valet, un nommé Korrigan, deux prisonnières que vous lui aviez confiées, deux prisonnières dont l'une était une enfant qui s'appelait Suzanne Didier, et dont l'autre était votre propre fille, Mlle Yvonne de Chancel !... "

" Jusqu'à présent j'avais cru que ces choses-là, que la séquestration de deux pauvres femmes au fond d'un vieux château comme le château de Morgoff ne pouvaient exister que dans les romans, mais je vois bien que j'avais tort et que ces choses-là peuvent aussi arriver parfois dans la vie réelle, dans la vie que nous vivons.... "

" Mais je n'insiste pas, car je pourrais peut-être m'attirer votre colère en ayant l'air de vous faire un reproche ; car peut-être pourriez-vous croire que je cherche à comprendre ce que je dois ignorer ; car enfin peut-être pourriez-vous m'accuser de prendre trop de liberté avec vous, quand, encore une fois, je ne dois que vous obéir et me taire.... "

— Bien étrange, cette lettre ! murmura Adrienne de plus en plus étonnée.

" J'ai reçu votre lettre un soir, continuait le correspondant du baron, et j'ai pris aussitôt mes mesures pour me rendre dès le lendemain matin au château de Morgoff.... "

" Je dis que j'ai pris mes mesures, car, bien qu'il n'y ait pas très loin de Kernoët, où j'habite, au plateau de Morgoff, où s'élève votre château, les chemins, comme vous le savez, sont si difficiles et si mauvais, même en cette saison, que cela double au moins la distance.

" Le lendemain donc, le jour se levait à peine, que je fais atteler à ma plus solide voiture mes deux plus robustes chevaux, un de mes domestiques grimpe sur le siège à côté du cocher, et nous filons !

" Ah ! M. le baron, vous êtes décidément un homme à qui tout réussit et à qui la chance ne sait rien refuser !

" Oui, voilà ce que je me dis quand je songe qu'il n'a tenu qu'à un fil que je ne retrouve plus à Morgoff celles que j'allais y chercher, celles dont je suis devenu, à mon tour, pour me plier à votre volonté, le gardien et le geôlier.... "

" Car, en effet, au moment même où je me mettais en route pour le château, elle parvenaient à s'en échapper et à recouvrer leur liberté.

" Oui, par un miracle que je ne me charge pas d'expliquer, Mlle Yvonne et l'enfant avaient réussi à s'évader de leur prison et elles étaient déjà bien loin des griffes de Korrigan.

Adrienne venait subitement de se redresser, toute pâle, toute saisie.

Quoi ! sa sœur et la petite Suzanne avaient réussi à franchir les murs du château !... réussi à briser la pierre de leur sépulcre !... "

Et Dieu n'avait pas eu pitié d'elles !... "

Et Dieu, en permettant qu'on les reprenne, s'était fait le complice de leurs bourreaux !... "

— Pauvre Yvonne !... Pauvre enfant ! s'écria-t-elle, les yeux emplis de lourdes larmes. Jusqu'au ciel qui vous accable !... jusqu'au ciel qui est contre vous !

Et l'émotion qui l'étreignait était si forte, si violente, que pendant quelques minutes il lui fut impossible de continuer sa lecture.

Enfin, faisant un immense effort, elle parvint à se ressaisir.

Et alors elle poursuivit :

" Naturellement, j'étais loin de m'attendre à pareille aventure, tandis que je continuais le plus rapidement possible ma course vers le château de Morgoff.... "

" Et j'étais en train de relire votre lettre pour bien me pénétrer des instructions très détaillées que vous me donniez, quand, tout à coup, comme nous venions de franchir un peu plus de la moitié de la grande route, j'entendis un cri perçant qui me fit tressaillir.

" Et je n'étais pas encore revenu de mon saisissement qu'un autre cri s'éleva, aussi déchirant, aussi désespéré.

" C'était la voix d'un enfant, qui, en proie à la plus grande épouvante, appelait éperdument à son secours.

" Mon cocher avait fouetté à tour de bras ses chevaux et nous courions de plus en plus vite, lorsque, brusquement, au spectacle que j'avais sous les yeux, je ne pus, à mon tour, retenir un cri de surprise et de colère.

" Au milieu de la route, se tordant les bras sous le coup de la plus indicible terreur, du plus effrayant désespoir, une gamine d'une dizaine d'années, les cheveux au vent, le front ensanglanté, les habits déchirés, criait ou plutôt hurlait à l'aide, pendant que, non loin d'elle, des hommes emportaient une femme inerte, une femme dont la tête ballottait sur les épaules, et dont le visage, d'une merveilleuse beauté, était si pâle et si livide que, d'abord, je la crus morte.

" Cependant, en me rapprochant d'elle, je pus constater que la malheureuse respirait encore... Mais elle était dans un tel état de faiblesse, dans un tel état d'épuisement qu'elle pouvait s'éteindre à chaque souffle, à chaque soupir.

" A tout hasard, je lui prodiguai des soins, et je vous avoue que ma surprise fut grande de la voir enfin revivre, de la voir enfin se ranimer.

" Pendant ce temps, l'enfant, qui toujours pleurait et sanglotait, s'était rapprochée de moi et ne me quittait plus, jetant sur les hommes qui nous entouraient des regards pleins d'épouvante et d'effroi.... "

" Et comme j'avais voulu savoir à quoi m'en tenir sur cette étrange et dramatique aventure, comme j'interrogeais celui de ces hommes qui semblait commander aux autres, il n'eut pas plutôt dit quelques mots que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

" Car cette malheureuse femme, qui, tout à l'heure, râlait et agonisait, était folle !

" Car si je l'avais trouvée là, sur la grande route, là, avec cette enfant, c'est que toutes deux s'étaient enfuies le matin même du château de Morgoff !

" Vous jugez quel fut alors mon saisissement !

" Cette femme était donc Mlle Yvonne !

" Cette enfant était donc la petite Suzanne Didier !

" Et cet homme à qui je parlais était donc Korrigan !

" Alors, brusquant les choses, je mis sous les yeux de celui-ci la lettre que vous m'aviez écrite... et il n'était pas encore revenu de son ahurissement que déjà je lui avais fait signe de reprendre le chemin du château de Morgoff, tandis que je reprenais, moi, avec les deux femmes qui allaient devenir mes deux prisonnières, le chemin de Kernoët.

" Mes deux prisonnières !... Ah ! certes, les malheureuses ne croyaient guère l'être, et je vois encore leurs visages radieux, leurs visages tout resplendissants de joie, tandis que nous roulions à toute vitesse loin du château de Morgoff, loin de cette sombre prison dont elles croyaient bien s'être pour toujours évadées.

" La petite surtout était si touchante dans sa joie que je ne pouvais la regarder sans me sentir ému de la plus profonde pitié.

" Elle m'appelait leur sauveur ; elle me baisait les mains ; elle me jurait une reconnaissance éternelle, tandis que Mlle Yvonne, toute pâle encore de son agonie, me souriait les yeux pleins de larmes.

“Parfois aussi la petite battait des mains et criait joyeusement qu'elle serait bientôt à Fontenay-sous-Bois et que, bientôt, elle pourrait enfin embrasser sa mère, embrasser ce petit Maurice dont vous m'avez parlé.

“Et, toutes les fois que la petite Suzanno prononçait ce nom-là... le nom de Maurice, je voyais Mlle Yvonne tressaillir, puis rayonner, se transfigurer, un éclair de bonheur immense, un éclair de bonheur inouï dans les yeux.

“Pourtant, parfois aussi son front tout à coup s'assombrissait, ainsi que le front de l'enfant.

“C'est qu'alors le souvenir du château de Morgoff leur revenait, et le souvenir aussi de Korrigan dont elles ne pouvaient prononcer le nom sans pâlir.

“Mais leur plus grande épouvante, c'était encore Micheline, la femme de votre maître-valet.

“— Oh ! non, monsieur, me disait la petite Suzanne en parlant à voix très basse comme si elle avait peur d'être entendue, non, jamais on ne pourrait croire combien cette femme est méchante !... jamais on ne pourrait croire non plus tout ce qu'elle m'a fait souffrir et tout ce qu'elle a fait souffrir aussi à ma pauvre mère ! ajoutait-elle en montrant Mlle Yvonne.

“Cette femme est un monstre, un véritable monstre qui n'a ni cœur, ni âme, ni entrailles !... un monstre pour qui la douleur des autres est un plaisir et une joie !

“N'est-ce pas, mère ?”

“— Une misérable, une infâme que Dieu punira, que Dieu châtiara ! répondait alors, la voix sourde, Mlle Yvonne.

“Pour moi, je sens bien que je ne pourrai jamais oublier tous les maux que je lui dois, toutes les tortures qu'elle m'a fait subir... .

“Oh ! oui, un monstre que je vois encore se glisser à pas de loup dans mon cachot pour se repaître de mes sanglots, pour se réjouir de mes larmes !... Un monstre qui, chaque jour, trouvait quelque atrocité nouvelle, inventait quelque supplice nouveau pour nous rendre encore notre captivité plus terrible !... Un monstre, enfin, dont la voix seule me faisait frémir... dont le regard seul me glaçait tout le sang dans les veines !”

“Et comme, tout en parlant ainsi, Mlle Yvonne semblait encore frissonner de peur, la petite Suzanne se jetait sur elle, la serrait tendrement dans ses bras, lui couvrait le front de baisers.

“Et pendant ce temps-là, moi, monsieur le baron, je me disais que je ne valais pas mieux que ce Korrigan, pas mieux que cette vieille Micheline, puisque je trompais la confiance que ces deux pauvres femmes mettaient en moi ; puisque, au lieu d'être leur sauveur et leur ami, comme elles le croyaient, j'allais devenir, à mon tour, leur géôlier, c'est-à-dire un être pour qui, quand plus tard elles seraient désabusées, elles n'auraient plus aussi que mépris et haine !

“Mais je devais vous obéir, et, quelle que soit la sympathie qu'elles m'inspirent, je vous obéirai fidèlement jusqu'au bout.

“Jusqu'à présent, d'ailleurs, tout s'est bien passé grâce au mensonge que je leur ai fait que j'étais l'ami de M. le comte de Belle-roche et que celui-ci viendrait bientôt les chercher.

“Et puis elles ne sont plus ici, à Kernocët, dans une sombre prison comme au château de Morgoff... .

“Elles ne sont plus renfermées, comme là-bas, dans d'étroites cellules, ou plutôt dans d'étroits cachots sans lumière et sans air.

“Enfin, elles n'ont plus pour seul horizon que la terrasse où elles usaient leurs pas, que les noirs rochers et les gouffres affreux qui entourent le château... .

“Car Kernocët est un séjour très gai, très riant, plein de soleil et de fleurs, et où elles peuvent aller et venir tout à leur aise

“Aussi, Mlle Yvonne, qui fait chaque jour de longues promenades à travers les jardins, appuyée au bras de sa petite compagne, est-elle déjà beaucoup moins pâle, beaucoup moins faible.

“Pourtant si, comme je viens de vous le dire, tout s'est assez bien passé jusqu'à présent, il ne s'est pas écoulé un seul jour, sans qu'elles me parlent du comte, sans qu'elles me demandent s'il allait bientôt venir... .

“Bien entendu, j'ai fait de mon mieux pour les rassurer, mais je vois bien que l'impatience de plus en plus les gagne.

“Oh ! certes, elles n'ont encore aucune inquiétude, aucun soupçon, mais je ne vois pas s'approcher sans appréhension le moment où il faudra que je jette le masque, le moment où il faudra que je leur avoue la vérité, c'est-à-dire qu'elles avaient tort de se croire libres, de se croire sauvées, et que l'on ne sort pas plus de Kernocët que l'on ne sort du château de Morgoff !... .

“Et maintenant que je vous ai rendu compte de la mission que vous m'avez confiée, je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur le baron, que, quoi qu'il arrive, vous pouvez compter sur mon entier dévouement.

“Veuillez agréer, monsieur le baron, l'expression des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

“Votre très humble et très respectueux serviteur.”

Mais la signature, sur laquelle venait de tomber à présent le regard d'Adrienne, restait absolument illisible, comme si le person-

nage qui avait écrit cette lettre étrange, et qui s'appelait lui-même “l'esclave” du baron, avait pris à tout hasard la précaution de cacher son nom.

Aussi la jeune fille ne perdit-elle pas son temps à essayer de la déchiffrer, pas plus qu'à chercher à deviner quel lien mystérieux pouvait exister entre le baron de Chancel et l'inconnu qui se faisait avec tant d'empressement son complice.

Mais la seule chose à laquelle elle s'arrêtait, la seule chose qui pour le moment l'intéressait, c'est qu'Yvonne et la petite Suzanne n'étaient plus au château de Morgoff, et que, grâce à cette lettre si providentiellement tombée dans ses mains, non seulement on allait ne pas perdre leurs traces, — ce qui, à n'en pas douter, avait dû être l'intention du baron, quand il leur avait fait changer de prison, — mais encore pouvoir aller à leur secours, mais encore pouvoir peut-être les enlever, les sauver !... .

Adrienne venait de nouveau de glisser rapidement la lettre dans son corsage, puis, s'étant levée, elle se remit à marcher lentement le long de l'allée solitaire.

Et elle songeait, elle réfléchissait.

Tout en se demandant ce qui se passait à Fontenay-sous-Bois depuis qu'elle était tombée malade, tout en se demandant si le comte n'était pas déjà parti pour Morgoff, et si même il n'en était pas déjà revenu le cœur de plus en plus brisé, de plus en plus désespéré, après avoir trouvé le château vide, la jeune fille cherchait par quel moyen elle pourrait lui faire connaître le nouvel événement qui venait de s'accomplir, comment elle pourrait lui apprendre où il retrouverait maintenant Yvonne et Suzanne.

Mais ce moyen, Adrienne se disait avec angoisse qu'elle ne le trouverait pas !

Car, en effet, comme elle n'avait pas près d'elle sa petite Éliço, sa petite femme de chambre si fidèle et si dévouée, et que son père, en quittant Paris, n'avait emmené avec lui que deux ou trois domestiques qui étaient ses âmes damnées, le seul moyen dont elle aurait pu se servir, c'est-à-dire écrire au comte, lui était interdit sous peine d'être immédiatement vendue, immédiatement trahie... .

Et quant à sortir de la bastide pour aller jeter elle-même sa lettre à la poste, il ne fallait pas non plus, pour la même raison, qu'elle y songeât un seul instant... .

Et pourtant pourrait-elle se taire quand elle avait peut-être dans ses mains le salut d'Yvonne et de Suzanne ?

— Mon Dieu, comment faire ?... comment faire ? se disait-elle, tandis que son angoisse devenait une véritable torture, un véritable supplice.

Et longtemps, longtemps encore, elle marcha le long de l'allée solitaire, continuant de chercher, pleine de fièvre, le cœur de plus en plus oppressé.

Et, brusquement, elle s'arrêta, se redressa... .

Elle avait la face rayonnante, un éclair de joie et de triomphe dans les yeux.

Et, tout bas, elle murmura le nom de son fiancé... le nom de Maxime de Rouvière... .

— Oh ! oui, Maxime... Maxime ! s'écria-t-elle le cœur débordant de plus en plus de joie, de plus en plus de bonheur. Oh ! oui, grâce à lui, cette lettre que j'ai trouvée ne restera pas inutile !... grâce à lui, ma pauvre sœur et la pauvre petite Suzanne recouvreront bientôt leur liberté !... grâce à lui, je pourrai même, pour les sauver, me passer peut-être du comte de Belle-roche !... .

Car, en effet, ne savait-elle pas qu'elle pouvait entièrement compter sur le dévouement du jeune homme, et qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour qu'il lui obéit aveuglément ?

Oui, oui, à défaut de M. de Belle-roche, — si en ce moment il ne se trouvait pas à Fontenay, — ce serait Maxime de Rouvière qui courrait à Kernocët... ce serait Maxime de Rouvière qui délivrerait, qui sauverait les deux captives... Ce serait lui qui mettrait un terme à ce long supplice et à ce long martyre... ce serait lui qui ferait enfin cesser cette odieuse iniquité !

Et à cette pensée-là, à la pensée qu'elle lui devrait cette immense joie, il semblait à Adrienne qu'elle aimait davantage encore celui qu'elle s'était librement choisi... celui à qui son cœur s'était éternellement donné... .

Malheureusement, Adrienne savait que, ce matin-là, elle ne verrait pas Maxime, que des visites qu'il ne pouvait remettre avaient appelé à Toulon.

Force lui était donc d'attendre au lendemain pour lui faire connaître ce quelle attendait de lui... Aussi compta-t-elle chaque heure ou plutôt chaque minute de cette longue journée qui lui parut interminable. Enfin, le soir venu et dès qu'elle put se retirer dans sa chambre, elle s'assura que personne ne pouvait la surprendre, puis, d'une main qui tremblait d'émotion, elle écrivit au comte de Belle-roche les lignes qui suivent :

“Monsieur le comte,

“Comme j'en avais le pressentiment, c'était bien mon père qui, caché dans ce fiacre mystérieux, me suivait la dernière fois que je me suis rendue à Fontenay.

« Aussi, à mon retour à l'hôtel, l'ai-je vu se dresser devant moi si menaçant et si terrible, que je suis tombée sans connaissance et qu'à la suite de cette violente commotion, j'ai failli mourir.

« Je suis restée de longues heures dans un tel état d'anéantissement que, paraît-il, tout le monde était effrayé. Aussi, dès que j'ai pu seulement marcher, mon père s'est-il empressé, sur l'ordre de notre médecin, de m'amener ici, tout près de Toulon, dans une bastide qu'on appelle la "bastide des Oliviers" et qu'il a achetée exprès pour que j'y passe ma convalescence.

« Quoique toujours un peu pâle et un peu faible, je vais cependant beaucoup mieux et tout danger est conjuré. Mais ce qui surtout, plus que le bon air que je respire, plus que le bon soleil dont je m'enivre, plus que le magnifique horizon dont je m'éblouis, achèvera de me rétablir, ce qui surtout complètera ma guérison, c'est la pensée que ma pauvre sœur et la pauvre petite Suzanne seront bientôt arrachées aux mains de ceux qui les torturent.

« Car, M. le comte, j'ai une très grande, une très importante nouvelle à vous apprendre !

« Yvonne et Suzanne ne sont plus au château de Morgoff !

« Peut-être le savez-vous déjà ?... Peut-être êtes-vous déjà allé là-bas pour les reprendre à leurs geôliers, et vous désespérez-vous maintenant de ne plus les y avoir retrouvées ?

« Eh bien ! M. le comte, ce que votre chère Yvonne, ce que votre chère Suzanne sont devenues, je le sais, moi, je puis vous le dire !

« Après avoir réussi — chose invraisemblable ! chose miraculeuse ! — à s'évader du château de Morgoff, à s'échapper de leur prison ; après avoir réussi à tromper la vigilance de leurs gardiens, les deux malheureuses ont été reprises et transportées dans un pays que je ne connais pas, mais qui s'appelle Kernoët et qui n'est pas très éloigné de Morgoff.

« Oui, c'est là que, de nouveau prisonnières ; que, de nouveau captives vous retrouverez sûrement Yvonne et Suzanne.

« D'ailleurs, une lettre que vous trouverez jointe à celle-ci vous donnera de plus amples détails.

« C'est une lettre qui s'est trouvée sur mes pas ce matin, tandis que je faisais ma promenade habituelle dans le jardin de la bastide.

« Elle a été écrite à mon père par un personnage très énigmatique et très mystérieux, qui semble être complètement à la merci du baron de Chancel, et dont la signature — ce qui ajoute encore au mystère — a été tracée de façon à rester absolument indéchiffrable.

« Mais ce n'est pas tout et il y a dans cette lettre une autre chose encore qui m'a très vivement frappée et qui, sans doute, vous frappera très vivement aussi.

« C'est que cet homme, qui me paraît ne pas être le premier venu et qui semble ne pas avoir mauvais cœur ; c'est que cet homme, qui se montre sincèrement touché du malheur d'Yvonne et de Suzanne et qui ne craint même pas d'avouer très franchement la sympathie qu'elles lui inspirent ; que cet homme ait pu accepter le rôle odieux, le rôle infâme que lui fait jouer mon père ; c'est que cet homme, enfin, se fasse malgré tout son complice !

« Il a donc fallu qu'il soit obligé d'obéir contre sa volonté ?... Il faut donc qu'il ne soit, comme il le dit lui-même : "qu'un malheureux entre les mains du baron" ?

« Mais pourquoi ?... Qu'y a-t-il donc entre eux ?... Quel est donc le lien secret qui les unit et qui fait que mon père a le droit de parler en maître quand l'autre ne peut que courber la tête en esclave ?

« Voilà ce que j'ai vainement cherché à deviner. Mais il doit certainement y avoir là-dessous quelque chose de très sombre, peut-être même de très tragique.

« Mais je vais clore le plus promptement possible cette lettre, car, bien que depuis qu'il a failli me perdre, mon père ait complètement changé d'attitude à mon égard et se montre beaucoup plus doux, beaucoup plus affectueux même avec moi, la terreur qu'il continue cependant à m'inspirer est si forte, que je crois toujours l'entendre rôder derrière moi, que je crois toujours voir son ombre derrière moi....

« Aussi, bien que je sois enfermée à double tour dans ma chambre et que je sois bien certaine que personne ne peut venir, m'est-il impossible de ne pas trembler, de ne pas frémir à la seule pensée de ce qui arriverait s'il me surprenait en train de vous écrire.

« Je n'ajouterai donc plus que quelques mots : d'abord pour vous dire que je n'ai jamais cessé de penser à vous et que ce serait, pour moi, une très grande joie aussi que de pouvoir bientôt vous revoir ; ensuite pour vous prier d'embrasser mille et mille fois pour moi Maurice, notre cher petit Maurice, donc le souvenir non plus ne me quitte pas, et dont, je l'espère, la santé ne vous donne plus d'inquiétude ; enfin, pour vous présenter et vous parler également en peu de mots de l'ami très sûr et très dévoué que je vous envoie.

« Cet ami, qui porte un nom deux fois illustre : illustre par son père qui fut un de nos plus intrépides et de nos plus vaillants soldats, illustre aussi par lui qui est de nos plus admirables poètes, s'appelle le comte Maxime de Rouvière.

« C'est une âme loyale et chevaleresque entre toutes. C'est mon

fiancé... celui à qui seul, quelles que soient les persécutions qui puissent m'atteindre encore, je consentirai désormais à unir ma destinée... Enfin, quand il ira vous voir, il saura tout, toute la tragique histoire d'Yvonne, toute la tragique histoire de la petite Suzanne, tout ce que son dévouement a le droit de savoir....

« Et je suis sûre qu'un galant homme et un homme d'honneur comme vous, M. le comte, saura l'apprécier assez pour en faire à son tour son confident et son ami.

« Au revoir, M. le comte, et gardez, comme moi, bon espoir et bon courage ! »

Et la jeune fille signa. Puis, cette lettre et celle qu'elle avait trouvée glissée dans la même enveloppe et fermée dans le tiroir de son bureau, Adrienne se coucha, puis s'endormit....

Depuis le jour où elle était tombée évanouie aux pieds du baron de Chancel, à son retour de Fontenay-sous-Bois, c'est-à-dire depuis le jour où elle avait vu la mort de si près, elle n'avait guère passé une nuit sans que son sommeil ne fût hanté par les rêveries les plus sombres, par les cauchemars les plus horribles.

Tantôt c'était le petit Maurice qu'elle revoyait tel qu'elle l'avait vu chez M. de Belleruche, alors qu'on venait de le trouver à demi mort sur la route, avec ses grands yeux luisants d'une fièvre ardente, sa face terreuse, son front déjà couvert du voile de l'agonie.

Tantôt c'était, à la lueur tremblante des cierges funéraires, le spectre de Clotilde qui lui apparaissait.

Tantôt, avec ses hauts murs noirs, ses tours gigantesques et d'aspect si terrifiant, c'était le vieux château de Morgoff qui se dressait devant elle... le vieux château de Morgoff plein de cris et de sanglots... le vieux château de Morgoff où elle voyait deux fantômes courir éperdus : le fantôme d'Yvonne, le fantôme de Suzanne !...

Mais, cette nuit-là, la jeune fille n'eut que des rêves très doux, des songes heureux et dorés, des songes où la vie lui apparaissait tout en rose, des songes à travers lesquels, le visage radieux, ses lèvres murmuraient le cher nom de l'adoré, le cher nom de l'élu de son cœur.

Aussi le lendemain matin, quand elle se retrouva de bonne heure dans le jardin, le teint légèrement coloré, les yeux brillants, le front sans nuage, au lieu de la convalescente si faible et si chancelante qu'elle était encore la veille, semblait-elle être revenue tout à coup la jeune fille rayonnante et si belle qu'elle était autrefois.

Comme son père l'avait fait prévenir qu'appelé au dehors par des affaires très pressantes, très urgentes, il ne rentrerait pas pour déjeuner, c'était encore pour elle une joie, car elle allait pouvoir causer tout à son aise avec Maxime, car elle allait pouvoir conspirer tout à son aise avec lui pour la prochaine délivrance d'Yvonne et de Suzanne.

Aussi, bien que ce ne fût pas encore l'heure où le jeune homme avait l'habitude de venir à la bastide, ne pouvait-elle, dans son impatience, s'empêcher de courir à chaque instant vers la grille.

— Oh ! qu'il tarde !... qu'il tarde donc ce matin ! se disait-elle sans se rendre compte que c'était elle qui était en avance et qui était venue trop tôt au rendez-vous.

Et elle éprouvait une telle fièvre, que ni la mer toute dorée par le soleil, ni les beaux navires qui passaient devant elle rapides et légers, ni les chants des matelots que la brise du large parfois lui apportait... que rien de ce qui l'intéressait si vivement d'habitude ne parvenait à la distraire.

Mais ce que son regard seulement voyait... mais le point sur lequel obstinément son regard se fixait, c'était, là-bas sur la hauteur, là-bas perdue dans le vert feuillage, la vieille maison de Maxime.

Car c'était de ce côté-là qu'il allait venir... de ce côté-là que bientôt il allait surgir.

Et, tout à coup, elle tressaillit, avec un cri de joie.

— Enfin, c'est lui !... c'est lui, murmura-t-elle.

Et, en effet, c'était lui qui s'avançait d'un pas rapide... c'était lui qui, d'aussi loin qu'il l'avait aperçue, n'avait plus quitté des yeux la bastide des Oliviers, comme s'il cherchait déjà Adrienne, comme s'il cherchait déjà, à travers les barreaux de la grille, la jeune et belle fiancée dont l'amour le remplissait de tant de joie et d'orgueil.

— Adrienne !

— Maxime !

Ces deux cris avaient retenti en même temps, et les lèvres du jeune homme avaient légèrement effleuré le front de la jeune fille.

Toute rougissante encore, celle-ci se retourna vivement, explorant d'un rapide coup d'œil le jardin derrière elle, car elle avait une telle méfiance des domestiques de son père qu'elle les croyait toujours en train de l'espionner.

Puis, parlant vite et bas :

— Venez !... venez ! dit-elle. J'ai de graves choses à vous dire !

Elle fit quelques pas, puis tirant à elle une petite porte qui ouvrait dans la grille :

— Entrez ! ajouta-t-elle.

Très étonné, mais très heureux, Maxime s'était empressé de lui obéir.

Elle le prit par la main et l'entraîna sous un petit bosquet qui se trouvait à une trentaine de pas de là, sous un petit bosquet plein d'ombre, un nid charmant plein de verdure et de mystère.

Et quand il se furent assis côte à côte, il y eut un silence.

XII. — LES CONFIDENCES

Maxime la regardait, ou, pour mieux dire, la contemplait, de plus en plus surpris de l'air réfléchi et profondément pensif que venait de prendre tout à coup son visage.

Qu'avait-elle donc à lui dire ?

Quelles étaient donc ces choses si graves dont elle avait à lui parler ?

Et, doucement :

—Je vous écoute, Adrienne, dit-il enfin. De quoi s'agit-il ?.. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

Puis, sans lui laisser le temps de répondre :

—Vous semblez toute préoccupée et toute songeuse, ajouta-t-il.



Tous deux disparurent lentement dans le trou...

Est-ce que déjà le moment serait venu où vous auriez besoin de moi, besoin de mon dévouement ?

—Oui ! répondit-elle.

Il tressaillit.

—Eh bien, parlez !... parlez ! s'écria-t-il.

Et, penché anxieusement vers Adrienne, il semblait vouloir deviner par avance ce que celle-ci allait lui dire.

—Vous vous souvenez, mon ami, dit la jeune fille, qu'un jour, dans un moment d'indignation et de colère, vous m'avez offert de tuer le comte de Guérande et de me débarrasser de cet homme par qui j'ai tant souffert ?

—Et vous devez vous souvenir aussi comme, toute pâle et toute tremblante d'effroi, j'ai repoussé de toutes mes forces votre proposition ? Car je ne voulais pas, car je ne veux pas encore que vous exposiez dans un combat avec ce misérable votre vie qui m'est si précieuse !...

—Chère Adrienne !

—Enfin, vous devez vous rappeler également que j'ai ajouté que, loin de repousser ce grand dévouement que vous m'offriez, j'y ferais peut-être appel un jour, mais qu'il ne s'agirait pas de moi, mais d'une pauvre femme que j'aime et qui est si malheureuse que je ne puis jamais penser à elle sans pleurer ?

—Oui, oui !... Eh bien parlez, Adrienne !... Il sniffla que vous

aimiez cette femme et qu'elle vous soit chère... Il suffit que je puisse lui être utile pour que vous puissiez compter sur moi... Parlez !

Il y eut entre les deux jeunes gens un nouveau silence.

Enfin, la voix plus lente et plus sourde, Adrienne reprit :

—Écoutez-moi donc, mais je vous préviens que c'est une histoire bien triste, bien sombre et bien lugubre, que celle que je vais vous raconter... et vous raconter dans tous ces détails, car vous ne devez rien en ignorer.

—La malheureuse femme pour laquelle je fais appel à votre secours appartenait à l'une des plus riches et des plus grandes familles de France.

—A dix-sept ans, elle avait toutes les grâces, tout les charmes, toutes les séductions, et elle était d'une si poétique et si merveilleuse beauté que moi, que l'on trouve belle, auprès d'elle j'eusse peut-être paru laide... .

—Oh ! c'est impossible ! s'écria vivement Maxime.

—Je n'exagère pas, je vous le jure !... Et non seulement Yvonne était merveilleusement et divinement belle... .

—Yvonne ?

—C'était son non.

—Un joli nom !

—Mais encore elle avait l'esprit, l'enjouement, la gaieté, et je ne sais quoi qui, dès le premier abord, séduisait et gagnait tous les cœurs.

—Mais un jour, un malheur terrible, épouvantable... un malheur auquel je n'ai pu jamais songer sans frémir, brusquement la foudroya... .

—Quel malheur ?

—Son père la chassa !

—Son père !

—Oui, soudainement, elle se trouva jetée seule dans la vie, jetée seule dans la rue !... Oui, soudainement, cette jeune fille qui jusqu'alors avait vécu entourée de tout le luxe et de toutes les élégances que donne une immense richesse, cette jeune fille se trouva sans famille, sans foyer, privée de toute affection et de tout soutien !...

—Quelle étrange histoire vous me racontez là, Adrienne ! s'écria Maxime, tout saisi.

—Ne vous ai-je pas dit que c'était une histoire très sombre et très lugubre ?

—En effet. Mais pourquoi ce père chassait-il ainsi sa fille de sa maison ?... Mais pourquoi cet homme se montrait-il si barbare envers son enfant ?

—Pourquoi ?

—Oui, voilà ce que je ne puis comprendre, voilà ce que je me demande !

—Eh bien, Maxime, je vais vous répondre... Mais ce que je vais vous dire, je ne l'avais jamais dit à aucun autre ; mais ce que je vais vous révéler, je le confie à votre honneur !

—Et mon honneur vous répond de mon silence ! dit le jeune homme.

—Eh bien, reprit la jeune fille dont un léger frisson contracta tous les traits, si son père chassait Yvonne... si son père ne voulait plus la voir et ne plus entendre parler d'elle, c'est qu'il l'accusait... .

—Achevez !

—C'est qu'il l'accusait de n'être pas sa fille !

—Oh !

—Et, ne pouvant plus se venger sur la mère qui était morte, il se vengeait sur l'enfant !... .

—Et ce fut une cruelle, une atroce, une horrible vengeance, vous pouvez me croire !... une vengeance dont, à l'heure qu'il est, se meurt encore l'infortunée Yvonne... .

—Jetée seule et sans expérience à travers les mille hasards et les mille embûches de la vie, elle eut, un jour, un autre malheur, très grand aussi : celui de rencontrer et d'aimer follement et éperdument, d'aimer jusqu'au sacrifice et jusqu'à risquer d'en mourir, un homme indigne d'elle, un misérable qui lâchement jura envers elle la sacrilège comédie d'un mariage qui n'existait pas et qui, plus tard, odieusement, l'abandonna elle et son enfant.

—Et cet homme, Maxime, vous le connaissez.

—Moi !

—Oui, vous le connaissez et vous le méprisez aussi... Cet homme, c'était le comte de Guérande !

—Le comte de Guérande ?

—Oui, c'était cet infâme que la fatalité avait mis sur le chemin de la pauvre Yvonne !... Oui, c'était à cet être sans cœur et sans foi que, pour sa perte, elle avait donné sa tendresse et son amour !... . Oui, c'était en cet être vil entre les plus vils qu'elle avait incarné tous ses rêves et placé tous ses espoirs !... .

—La malheureuse !

—Mais si vous connaissez le comte de Guérande, continua Adrienne, peut-être ne le connaissez-vous pas encore tel qu'il est... peut-être ne savez-vous pas jusqu'à quel degré de bassesse cet homme peut descendre !... .

—Oh ! non, cela vous ne le savez pas... cela personne n'a pu vous le dire... cela c'est à peine si j'ose vous le répéter !

— Eh bien, ajouta-t-elle avec un accent plein de mépris et de dégoût, ce comte, ce gentilhomme, ce fils d'une si grande famille et d'une si noble race a vécu de cet amour !... a vécu de la fortune de cette femme !

— Est-ce vrai ?... Est-ce vrai, Adrienne ? s'écria Maxime, avec un mouvement de répulsion. Est-ce vrai que cet homme n'a pas reculé devant une telle honte ?

— Je vous le jure ! répondit vivement la jeune fille. Cet homme est pétri de fange et de boue !... .

— En effet !

— Car, à cette époque-là, le comte de Guérande n'était pas l'élégant et brillant gentilhomme qu'il était redevenu au moment où, par malheur aussi, je l'ai connu, au moment où mon père me l'a présenté comme l'époux qu'il m'avait choisi.

— A cette époque, après avoir gaspillé une assez grosse fortune, le comte n'était plus qu'un viveur réduit à tous les expédients.

— Criblé de dettes, harcelé par une meute de créanciers, il avait été obligé de disparaître, de rentrer dans l'ombre, de se faire oublier.

— Et sans Yvonne qui l'a sauvé de la misère et qui lui a sacrifié jusqu'à son dernier argent, on peut se demander si cet homme qui n'avait point d'orgueil et moins encore de scrupules ne serait pas à cette heure perdu, à cette heure au fond de l'abîme d'où l'on ne remonte pas !... .

— Mais Yvonne aimait trop aveuglément et trop passionnément cet homme, et elle avait aussi l'âme trop haute et trop loyale pour pouvoir soupçonner tout ce qu'il y avait de bassesse en lui.

— D'ailleurs, n'avait-elle pas un enfant... un enfant qui a aujourd'hui un peu plus de dix ans et qui est tout le vivant portrait, toute la vivante image de sa mère.

— Loyal et généreux comme elle, comme elle plein de sentiment et de franchise, le petit Maurice que j'adore — et que vous adorerez aussi quand vous le connaîtrez — ressemble, en revanche, tant par le cœur que par les traits, si peu à son père, si peu au comte de Guérande, que l'on ne pourrait jamais croire qu'ils ont le même sang dans les veines.

— D'abord Yvonne fut toute à la joie, toute à l'ivresse d'avoir ce fils, car elle croyait bien qu'un jour elle serait la femme avouée à la face de tous, de celui qu'elle aimait et que le petit Maurice porterait le nom qui lui appartenait.

— Et des années entières s'écoulèrent pour la pauvre femme dans cette attente, dans cet espoir... .

— Mais je n'ai pas besoin de vous dire que le lâche de Guérande n'avait jamais eu un seul instant l'intention de tenir aucune de ses promesses, aucun de ses serments... Pour la rassurer sur l'avenir, il trouvait toujours de belles paroles, mais sa pensée de plus en plus s'éloignait d'elle, mais sa pensée de en plus en plus se fixait sur l'odieuse trahison qu'il préméditait.

— Répudié par sa famille qui elle-même en avait rougi, et qui, depuis fort longtemps, ne le voyait plus, il n'avait qu'un but et qu'un désir : rentrer en grâce auprès d'elle !... Oh ! non par remords, mais par calcul et par intérêt !

— Car, grâce aux siens, il sortirait enfin de sa misère ; car, grâce aux siens, il pourrait enfin reprendre sa place dans le monde d'où il avait été obligé de s'exiler ; car, grâce aux siens qui avaient une grande fortune et de brillantes relations, il espérait bien surtout découvrir l'opulente héritière qu'il rêvait, faire le magnifique mariage qui était maintenant tout le but de sa vie... .

— Aussi, tandis qu'il mettait au front d'Yvonne des baisers hypocrites et menteurs ; tandis que, pour mieux la tromper, il lui répétait chaque jour : " Je t'aime !... " ; tandis qu'il semblait s'intéresser de plus en plus à son enfant et qu'il feignait de faire des projets d'avenir pour lui... l'infâme se sentait-il de plus en plus impatient de les quitter... d'abandonner ces deux êtres qui n'avaient que lui au monde... quitte à les faire mourir de douleur et de désespoir.

— Et ce fut ainsi qu'un beau jour Yvonne se retrouva toute seule, attendant en vain son retour.

— Et pendant que la pauvre femme, qui n'avait encore rien soupçonné, rien deviné, comptait les heures qui la séparaient de lui... pendant qu'elle s'attendrissait même en se répétant ce qu'il lui avait fait croire, c'est-à-dire qu'il ne s'éloignait momentanément d'elle que pour hâter l'instant de leur union, l'instant de leur bonheur, c'était près de moi, qui étais la riche héritière enfin trouvée, la riche héritière convoitée, que le bandit l'oubliait !

— La jeune fille venait d'avoir un petit rire d'ironie méprisante, puis, un éclair de colère étincelant dans son regard, elle reprit avec force :

— Oui, c'était à moi, qu'il appelait sa " chère Adrienne !... " sa " bien-aimée fiancée ! " c'était maintenant à moi que cet homme faisait ses plus solennels serments... ses plus brûlantes déclarations d'amour !

— Je ne pouvais rester seule avec lui sans pâlir ; je ne pouvais sentir sa main caresser la mienne sans frissonner... Mais il n'avait pas l'air de s'en apercevoir, et, s'il s'en apercevait, peut-être le misérable mettait-il cela sur le compte de mon émotion, sur le compte de mon amour !

— Et quelle colère aussi s'emparait de moi, quel immense dégoût me prenait quand, se penchant vers moi, et, la voix basse, cet homme osait me dire : " Je vous aime ! "

— " Je vous aime !... " Ces mots-là, proférés par de telles lèvres, me faisaient l'effet d'un blasphème, d'une profanation, d'un sacrilège !

— Oh ! certes, je ne connaissais rien encore de cet épouvantable passé que je vous raconte... je ne connaissais pas encore toute la noirceur de son âme, mais cependant tout de lui me repoussait, m'éloignait... .

— Aussi, quand le jour fatal arriva... quand, au bras de mon père, je dus franchir le seuil de la mairie, avais-je le cœur oppressé d'une si horrible angoisse, qu'un moment je crus que j'allais défaillir, pendant que la foule, qui était venue là pour voir un beau mariage, me regardait toute surprise et chuchotait de me voir si pâle et les yeux rouges !... .

— Mais je veux abréger, car j'ai hâte d'en avoir fini avec ces souvenirs que je ne puis jamais réveiller sans que mon cœur saigne encore.

— Je passe donc sur le moment où le petit Maurice, que le hasard... un hasard vengeur ! avait amené parmi les curieux, surgit tout à coup en face de son père... en face du comte de Guérande, ce misérable qui le reniait et l'abandonnait, et lui cria, avec un accent qui fit tressaillir les plus indifférents et les plus insensibles, d'avoir pitié de sa mère qui l'attendait !... pitié de sa mère qui agonisait !... .

— Et je ne veux pas revenir non plus sur la scène qui suivit et où je souffletai ce lâche de mon refus de lui appartenir et de porter son nom... c'est-à-dire de mon refus de prendre ma part de son crime et de me faire sa complice... .

— Mais ce que je ne puis passer sous silence et ce qu'il faut que vous sachiez, Maxime, c'est ce qui arriva après cette scène dont l'énorme scandale emplissait déjà tout Paris et dont je demeurais encore toute tremblante d'indignation, toute frémissante de colère.

— Comme, à ma sortie de la mairie, la foule, qui avait déjà appris ce qui venait de se passer entre le comte de Guérande et moi, s'était mise à m'applaudir en criant de toutes ses forces : " Vive la mariée ! " mon père, pour couper court à cette bruyante ovation qui accentuait encore le scandale et qui le remplissait de fureur, mon père s'était empressé de me pousser en voiture et de me ramener à notre hôtel dans un galop si rapide et si fou que je me demande encore par quel miracle nous n'avons écrasé personne.

— Je m'attendais à des reproches sanglants, à une explosion de colère terrible ; mais, à mon grand étonnement, il n'en fut rien.

— Les bras croisés et plus livide qu'un mort, pendant tout le trajet il ne desserra pas les dents... Quant à moi, je ne songeais déjà plus à mon ancien fiancé... je ne songeais déjà plus à ce mariage que je venais de briser avec tant d'éclat, et je ne me rappelais plus que de ce pauvre enfant tout en larmes, que de ce pauvre petit qui, tout de suite, m'avait été si sympathique, et dont, chose étrange, chose que je cherchais en vain à comprendre, le son de la voix, l'expression du regard, tout l'ensemble de la physionomie avait brusquement réveillé en moi je ne savais quels souvenirs lointains, quels souvenirs depuis longtemps endormis... .

— Pauvre enfant !... Pauvre petit ! ne cessais-je de me dire pendant que notre voiture roulait avec une rapidité de plus en plus imprudente, de plus en plus vertigineuse. Où donc l'ai-je vu ?... Qui donc me rappelle-t-il ?... Pourquoi ai-je tressailli dès qu'il a parlé ?... Et pourquoi, encore en ce moment, ma pensée le suit-elle toujours et ne peut-elle se détacher de lui ?... .

— A peine étions-nous rentrés à l'hôtel que mon père en ressortit, toujours sans me dire un mot, sans faire le moindre reproche... En tout autre moment, peut-être aurais-je compris combien ce silence était plein de menace, et n'aurais-je pu m'empêcher d'être remplie d'appréhension, remplie d'effroi... Mais j'étais moi-même sur le coup d'une trop grande colère et d'une trop grande révolte, pour pouvoir me rendre compte de l'étrangeté de cette attitude et du danger qu'elle semblait m'annoncer.

— J'étais donc restée seule au milieu de ma chambre, encore vêtue de ma toilette de fiancée et le front ceint de la couronne nuptiale.

— Une glace m'ayant renvoyé mon image, je demeurai toute saisie en me voyant si défaite, si décomposée, si changée !... Et ce fut avec une sorte de rage que j'arrachai et jetai loin de moi cette couronne qui me brûlait le front !

— Moins de dix minutes après, j'avais échangé ma riche toilette de fête contre un sombre costume de deuil, et ma pensée se reportant à la sortie de la mairie, je me répétais deux ou trois lambeaux de phrases que j'avais pu saisir au passage au moment où, sur le point de monter en voiture, j'avais dû traverser les rangs pressés de la foule.

— C'étaient deux femmes qui causaient entre elles de cet enfant que l'on venait de voir s'enfuir tout en pleurs... deux femmes, dont l'une qui le connaissait donnait à l'autre son adresse :

— Et j'avais retenu ces mots :

— " Hôtel meublé... Rue Montmartre... Tout près de la rue d'Aboukir. "

“Où, c'était là que demeurait le pauvre petit, avec la pauvre délaissée, abandonnée par le comte de Guérande. . . .

“Et je ne sais ce qui se passait en moi. . . quel secret instinct me poussait invinciblement vers elle, mais de plus en plus j'éprouvais le besoin de la voir, de la connaître, d'aller lui dire que je n'étais pas sa rivale et que je ne voulais pas lui voler son bonheur. . . .

“Et puis, à travers ses sanglots et ses larmes, l'enfant n'avait-il pas crié qu'elle allait mourir! . . . Oh! oui, je la verrais, je courrais vers elle! . . . Oui, c'était mon devoir d'aller la consoler et de tâcher de lui rendre un peu de force et d'espoir! . . .

“Oui, me disais-je, je vais aller vers toi comme vers une sœur infatigable! . . . comme vers une sœur qui souffre et qui se désespère!”

“Alors, m'installant à mon bureau, je traçai rapidement et à tout hasard ces quelques lignes que je voulais laisser à mon père :

“Mon cher père,

“Je vous demande pardon de m'absenter pendant quelques instants sans vous en avoir prévenu, mais la pensée de cette malheureuse femme qui se meurt et qui agonise à cause du comte de Guérande est pour moi une insupportable torture, et il faut absolument que je la voie, absolument que j'essaie de lui rendre un peu de courage.

“Je ne voudrais pas que cette femme meure en me maudissant et en m'accusant d'avoir détourné d'elle celui qui a si lâchement trahi la foi qu'il lui avait jurée. . . .

“Je veux qu'elle sache, au contraire, qu'au lieu d'être une rivale triomphante, je ne suis qu'une amie très sincèrement émue et très profondément indignée de son abandon.

“Enfin, si je pouvais rendre à ce cœur meurtri quelques minutes d'espoir, il me semble que ce serait une bonne action dont Dieu peut-être me tiendrait compte.

“Votre fille très affectionnée,

“ADRIENNE.”

“Et, deux minutes après, je franchissais d'un pas rapide la porte de l'hôtel, guettant le premier fiacre qui passerait vide. . . .

“Car, ne voulant pas que ma visite fût trop remarquée par les voisins de la pauvre femme chez qui j'allais, j'avais trouvé beaucoup plus convenable de ne pas me servir de mon coupé.

“Enfin une voiture passa, et je m'y jetai en disant au cocher :

“—Rue Montmartre. . . angle de la rue d'Aboukir. . . .”

“Puis, tandis que nous filions rapidement dans la direction que je venais d'indiquer, ce qui se passait en moi était étrange.

“Je ne pouvais plus penser à cette femme vers laquelle j'allais. . . à cette femme qui m'était encore inconnue. . . sans me sentir en proie à une émotion immense. . . à une émotion qui ressemblait à un pressentiment.

“Et, de plus en plus saisie, je me faisais sur elle une foule de questions.

“Quelle était donc cette femme ?

“Sans doute, elle était jeune et belle et ne devait pas être la première venue ?

“Par suite de quelles circonstances vraiment fatales avait-elle donc pu tomber entre les mains d'un homme sans cœur comme le comte de Guérande ?

“Comment avait-elle pu aimer un être comme celui-là, au point de lui sacrifier tout le repos et tout le bonheur de sa vie ?

“Et plus je réfléchissais ainsi, plus je m'apitoyais sur cette malheureuse, plus je me sentais prise pour elle d'une sympathie de plus en plus vive, de plus en plus profonde.

“Et je cherchais aussi à deviner sa vie, son passé, sa famille. . .

“Peut-être avait-elle eu le malheur de se trouver de bonne heure toute seule au monde, sans guide, sans appui, sans soutien? . . .

“Oui, cela devrait être; oui, c'était très certainement là sa triste et lamentable histoire!

“Jeune et isolée, jeune et sans conseil, aimante et naïve, elle avait dû être une proie très facile pour un scélérat pétri d'hypocrisie et de perfidie! . . .

“Ah! la pauvre femme! . . . Comme, à cette heure où son fils était sans doute déjà revenu vers elle. . . comme à cette heure où, sans doute, l'enfant avait déjà parlé, raconté ce qu'il venait de voir, elle devait tomber brutalement du haut de ses rêves, regretter avec des cris de désespoir sa vie perdue, et pleurer des larmes de sang en maudissant sa folle confiance et son aveuglement!

“Mais, tout à coup, je fus arrachée à ma rêverie.

“La voiture venait de s'arrêter et le cocher ouvrit la portière.

“—Nous sommes arrivés, madame. . . .”

“En effet, nous étions à l'angle de la rue Montmartre et de la rue d'Aboukir.

“Comme je ne voulais pas que cet homme pût faire de vilaines suppositions en me voyant entrer dans un hôtel, je m'empressais de le congédier; puis, quand enfin il se fut perdu dans la foule des autres voitures, d'un coup d'œil rapide j'explorai les maisons qui se trouvaient autour de moi.

“Et, tout de suite une enseigna me fit découvrir ce que je cher-

chais : un hôtel meublé situé tout au fond d'une allée très étroite et très longue.

“Comme j'arrivais devant le bureau, soudain une porte s'ouvrit et une grosse femme parut.

“—Chez qui allez-vous ?” me demanda-t-elle.

“Alors j'essayai de me faire comprendre.

“—Je vais chez une personne dont j'ignore le nom, mais qui doit demeurer ici, répondis-je. C'est une dame très souffrante, très malade, et qui a un petit garçon d'environ une dizaine d'années. . . .

“—Au deuxième, la porte au fond du corridor,” me répondit la grosse femme.

“Et je m'engageai, non sans tâtonner beaucoup, dans un escalier très sombre.

“Comme je suivais le corridor plus obscur, tout à coup je tréssaillis.

“Des plaintes, des gémissements et des sanglots venaient de m'arriver et de me rendre toute pâle.

“—C'est là! me dis-je. Il me semble reconnaître la voix de l'enfant! . . .”

“Et comme je venais de faire quelques pas encore, toute tremblante et très émue, brusquement, ma main en tâtant dans l'ombre rencontra une porte.

“La clef était à la serrure.

“Mon cœur battait si fort que je demeurai immobile, n'osant plus entrer.

“A l'intérieur, les plaintes, les gémissements et les sanglots continuaient.

“Enfin, m'armant de courage, je tournai la clef et la porte s'ouvrit.

“Et là, comme je restais encore sans bouger, de plus en plus saisie, l'enfant, que j'avais déjà reconnu, me reconnut à son tour malgré le voile qui cachait mon visage, car un cri de violente surprise lui échappa :

“—Maman, la mariée !”

“Et il n'avait pas encore achevé qu'une femme se dressait brusquement sur son lit, livide, menaçante, les yeux pleins de larmes.

“Mais presque aussitôt, nous eûmes, elle et moi, le même cri :

“—Adrienne !

“—Yvonne !”

“Et les bras tendus, folle de joie, je m'élançai vers elle. . . vers elle qui n'était plus une inconnue, une étrangère pour moi. . . vers elle, en qui je retrouvais une sœur aimée, adorée. . . ma sœur, enfin! . . . Yvonne de Chancel !

Maxime venait brusquement de se redresser.

—Votre sœur ! s'écria-t-il, pâle de saisissement.

—Oui, ma sœur aînée. . . ma sœur que, depuis des années, je pleurais! . . .

—Alors, cette histoire? . . .

—C'est la sienne! . . . Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je vous ai demandé le silence? . . . pourquoi je vous ai dit tout à l'heure que je confiais ce secret à votre honneur ?

—Oh! soyez tranquille! répondit vivement le jeune homme, qui ne pouvait revenir de sa surprise. Votre sœur! . . . Cette malheureuse femme qui avait été la victime du comte Guérande. . . cette malheureuse femme dont vous aviez été la rivale sans le savoir, c'était votre sœur !

—Oui, ma sœur, que mon père avait chassée, reniée, répudiée ! s'écria douloureusement Adrienne. Oui, ma pauvre sœur que j'avais tant pleurée et que je ne retrouvais que pour la perdre, que pour la pleurer encore! . . .

“Car je ne la reconnaissais plus! . . . Car déjà la sueur de l'agonie inondait son visage! . . . Car déjà ses yeux se voilaient de l'ombre de la mort! . . . Car son fils. . . car le petit Maurice n'avait point menti : elle était bien râlant, expirante, n'ayant plus qu'un souffle qui la rattachait à la vie! . . .

“Et sa voix! . . . Oh! comme sa voix aussi était changée! . . . Comme cette voix, autrefois si douce et si harmonieuse, maintenant si sourde, si rauque, si pleine de fièvre, me faisait mal, tandis que les yeux chargés d'éclairs et avec une exaltation croissante, une exaltation qui m'effrayait, elle me racontait tout ce qu'elle avait enduré, tout ce qu'elle avait souffert.

—Oh! l'être vil! . . . Oh! le Judas !” s'écriait-elle, le cœur brisé, toute frémissante.

“Et sa voix venait de s'éteindre, de faiblir encore; et, anéantie, elle restait sans souffle, et je croyais bien que la dernière minute était venue et que la mort allait l'emporter, quand, soudain, je tréssaillis.

“Le bruit d'un pas lourd et rapide venait de résonner dans le corridor, puis brusquement, avec une extrême violence, la porte s'était ouverte.

“Et, sur le seuil ce fut lui. . . ce fut ce bandit. . . le comte de Guérande que je vis se dresser et apparaître.

“Pâle de rage et l'écume aux lèvres, il avait l'incroyable audace, l'incroyable cynisme de venir se venger du sanglant refus que je lui

avais infligé, sur celle qu'il avait trahie !... sur celle qui mourait à cause de lui !

— Oui, c'était sur elle que cet infâme voulait faire passer sa colère !... Oui, c'était à elle qu'il osait venir demander compte de ses calculs déjournés, de ses projets avortés !

— A sa vue, mon sang n'avait fait qu'un tour... .

— Je m'étais jeté sur lui et je lui montrais ma sœur... et je lui criais d'une voix qui devait être terrible tant j'étais désespéré et indigné :

— Regardez ?... Voilà votre œuvre !

— Et lui, tout livide, mais maintenant livide de peur... frissonnait... .

— Pareil à un criminel que l'on met en face du cadavre de sa victime, il avait la gorge sèche, les yeux pleins d'épouvante, et sous mon regard qui le foudroyait, il reculait, de plus en plus blême, de plus en plus défait, la sueur de la lâcheté au front !

— Mais, tout à coup, je tressaillis encore.

— Yvonne, que je croyais bien morte... Yvonne, que je croyais bien n'avoir plus qu'à ensevelir ; venait de se soulever et de regarder à son tour son bourreau !

— Mais ce n'était plus le même regard plein de colère, le même regard plein de flammes de tout à l'heure... .

— C'était un regard vague, hagard, perdu !... Et son visage d'agonisante éclairé subitement d'une joie immense, la malheureuse souriait... la malheureuse murmurait d'une voix chantante, d'une voix étrange, des mots qui m'arrachaient l'âme et que je ne pouvais entendre sans frémir.

— Car, hélas ! la pauvre Yvonne était folle !... .

— Folle ! s'écria Maxime en pâlisant.

— Oui, folle !... Oui, folle !... Car elle croyait que le jour qu'elle avait tant désiré et tant attendu... que le jour où le comte la conduirait à l'autel était enfin venu !

— Car, de plus en plus joyeuse, elle lui cria en lui tendant les bras :

— C'est toi, Charles ?... Tu viens chercher la mariée ?... Oh ! je suis prête !... Oh ! comme je t'attendais !... .

— Pauvre femme ! murmura Maxime.

— L'œil hagard aussi, reprit vivement Adrienne, le comte de Guérande restait comme pétrifié.

— Je voulais le pousser vers elle... réveiller un peu de pitié dans son cœur.

— A genoux ! lui dis-je. Demandez-lui pardon !... D'un mot vous pouvez la sauver... lui rendre plus que la vie !... .

— Mais je n'avais pas encore achevé que le monstre déjà fuyait, tandis que, dans sa folie, Yvonne lui ouvrait encore ses bras !... Yvonne l'appelait encore !

Le front très sombre et de lourdes larmes glissant lentement sur ses joues à ce souvenir si poignant et si douloureux, Adrienne venait de s'interrompre.

Maxime, la tête baissée et profondément ému aussi, gardait le même silence.

Enfin, la voix sourde :

— Oui, vous aviez raison, Adrienne, reprit-il, cette histoire est bien sombre, bien lugubre et bien tragique !

— Et cependant, répondit-elle avec un long soupir, je ne vous ai pas encore tout dit et il me reste à vous raconter des choses peut-être plus terribles !

— Plus terribles !... Est-ce possible ?

— Oui, oui, écoutez-moi... écoutez-moi, Maxime ; et quand vous saurez tout, sauvez Yvonne... rendez-moi ma sœur... et je vous jure sur notre amour que toute ma vie je vous bénirai !

— Et moi, je vous jure encore que vous pouvez compter sur moi, Adrienne ! s'écria le jeune homme avec un accent et un geste pleins d'énergie. Et moi, je vous jure que lorsque vous m'aurez dit ce que je dois faire, quels que soient les obstacles que j'aie à surmonter, quels que soient les périls que je puisse courir, je vous obéirai ?

— Oui, sur notre amour, moi aussi je vous fais le serment de vous rendre Yvonne !

— Merci ! dit-elle en lui pressant longuement la main, merci !

— Écoutez-moi donc !... .

— Peu d'heures après la triste scène que je viens de vous raconter, ma pauvre sœur, qui n'avait échappé à la mort que pour perdre la raison, était enfermée à Fontenay-sous-Bois, dans une maison de santé que dirige le docteur Laval, un excellent homme qui est un peu l'ami de mon père.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'avais pas voulu me séparer d'elle et que j'avais tenu à la conduire moi-même dans cette lugubre maison... .

— Le petit Maurice m'accompagnait, et je vois encore la pauvre enfant la figure enfouie dans son mouchoir et s'efforçant vainement de retenir les sanglots qui lui déchiraient la poitrine.

— Ma mère !... Ma pauvre mère ! ne cessait-il de crier, tout frissonnant de l'horrible malheur qui venait de le frapper.

— Et ce qui était navrant, ce qui était plus épouvantable que tout,

c'était le visage radieux, le sourire plein de joie de la pauvre insensée.

— Pourquoi pleures-tu ? lui disait-elle avec un accent qui m'emplissait les yeux de larmes. Tu ne veux donc pas que je me marie ?... Oh ! va, je savais bien que ton père nous aimait... que ton père nous reviendrait... Tu verras comme nous serons heureux !... .

— Et le petit Maurice, qui n'aurait pu répondre, s'agenouillait devant elle, et, toujours pleurant et sanglotant, lui couvrait les mains de baisers.

— Mais un souvenir que je ne puis oublier non plus... un souvenir qui me glace encore d'effroi quand malgré moi je l'évoque, c'est notre arrivée là-bas, à Fontenay-sous-Bois... notre arrivée là-bas, dans la maison de santé, au milieu de toutes ces folles aux yeux luisants, aux faces grimaçantes et hideuses !

— Puis ce fut le moment terrible aussi où il fallut enfin se séparer... laisser seule Yvonne dans ce sépulcre, dans cette tombe... .

— Vingt fois les infirmières avaient essayé de brusquer le moment du départ, pour nous éviter le déchirement des adieux, mais toujours nous nous étions élancés vers elle pour l'étreindre, pour l'embrasser encore !

— C'était comme si nous ne devions plus la revoir... comme si, désormais, nous allions être à tout jamais perdus pour elle, comme elle serait à tout jamais perdue pour nous !

— Enfin, je trouvai la force de la fuir... d'entraîner aussi Maurice qui, effrayant de désespoir et de douleur, hurlait et se débattait, se retournant à chaque pas pour l'appeler encore... pour l'appeler toujours !

— Et ces cris si terribles et si déchirants de son enfant, Yvonne les avait-elle entendus ?

— Venait-elle, pendant quelques secondes, de recouvrer la raison et d'être saisie d'épouvante en se réveillant dans cette maison sinistre ?... Avait-elle frémi d'horreur en comprenant qu'elle était folle aussi, folle comme ces lamentables créatures qui l'entouraient ?... .

— C'est ce que je ne saurais dire... .

— Mais, soudain, je restai toute glacée et toute frissonnante en l'entendant jeter derrière nous des cris désespérés et éperdus, comme si elle nous appelait à son secours... comme si elle nous suppliait de ne pas l'abandonner.

— Et, tenez, rien que de me rappeler ce moment-là, je tremble, je frissonne encore !

— Mais, hélas ! quand je retournai à la maison de santé, je vis bien qu'il n'y avait plus d'illusions à se faire, plus d'espoir à conserver !

— Yvonne ne me reconnaissait plus, et c'était en vain que je cherchais à réveiller sa mémoire, en vain que je m'épuisais à lui dire son nom, le mien, celui de son fils... Elle me regardait fixement de ses yeux brûlants, de ses grands yeux hagards, mais rien en elle ne tressaillait, rien en elle ne vibrait.

— Mais le nom maudit... le nom de celui qui l'avait trompée et dont elle s'entêtait à espérer le retour... c'était le seul mot qu'elle savait dire encore... le seul mot qu'elle avait constamment sur les lèvres.

— Mais si quelquefois, quand elle murmurait ce nom, son visage s'illuminait d'une joie intense, d'une sorte d'extase, il y avait aussi d'autres fois qu'en le prononçant une impatience furieuse s'emparait d'elle.

— Alors, courant d'un bond vers la grille qui donne sur la route, elle s'y cramponnait des deux mains, continuant, hideuse de colère et les yeux chargés d'éclairs, de jeter au hasard son même cri, son même appel désespéré.

— Or, savez-vous ce qu'un jour il arriva ?

— Tout près de là... tout près de la maison de santé du docteur Laval, habitait un homme qui, après avoir rempli Paris du bruit de son nom, était venu depuis longtemps déjà s'exiler à Fontenay-sous-Bois.

— Et cet homme, c'était le comte de Belleruche ! Et cet homme, c'était... .

— Mais, brusquement, la jeune fille venait de s'interrompre, toute pâlisante.

— Mon Dieu ! comment me faire comprendre ?... Comment vous expliquer ces choses ? fit-elle la voix très sourde. Il me semble que je vais dire un blasphème... commettra un sacrilège !... .

— Cet homme... .

— Son père !

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

POUR LA MESSE

Un souvenir qui jusqu'alors était demeuré dans l'ombre, terni, effacé presque sous les embruns qui enveloppent les années écoulées, s'est tout à coup dressé devant moi vivace et pour ainsi dire clarifié par l'éloignement.

Il remonte loin, et si le point de départ est d'importance minime, car il s'agit simplement d'une partie de chasse, il a pour moi, à la réflexion, la grandeur d'un événement.

Ce sont les circonstances seules qui donnent à ce fait-divers un relief ; et si alors je fus impressionné matériellement, je trouve aujourd'hui une haute portée ainsi qu'un enseignement dans leur concours.

Vers 186., je me livrais avec passion à la chasse du gibier de mer, tantôt en barque, tantôt sur les grèves. Un bon et brave ami, Octave M..., parti tôt, comme les meilleurs, hélas ! partageait mes goûts. L'un et l'autre friands de ces expéditions parfois mouvementées, nous associons le plus souvent possible nos fringales de courées de grèves. Octave avait fait l'acquisition d'un petit bateau avec lequel nous allions en rade à la poursuite des macreuses, plongeurs, etc., ou remontions l'embouchure de la Seine, chassant vingeons et pilets.

Je le vois encore amarré dans le bassin du Roi en face des fenêtres de mon ami, ce bon petit bachot appelé *Warrot*, par corruption sans doute du mot garrot, nom sous lequel on désigne le canard canelle et qui sur les sillons mouvants faisait l'effet d'un cabriolet de campagne cahotant à travers les chemins de traverse. Il nous paraissait aussi beau qu'un de ces yachts de plaisance astiqués et luisants comme ces croiseurs de guerre qui de temps en temps font escale dans les ports du littoral. A sa traîne une coquille de noix en guise de chaloupe servait à atteindre le rivage à mer baissante ou encore à aller chercher le gibier abattu, alors que sous bonne brise le *Warrot* courait des bordées.

Que tout cela est déjà loin !

Les chasses à l'embouchure de la Seine étaient certainement les plus dangereuses, aussi nos parents ne nous voyaient-ils jamais les entreprendre sans appréhension. Le lit de la Seine continuellement ensablé, les courants, les sautes de vent faisaient chavirer les embarcations à petit tirant d'eau, chargées de voile, les accidents de tout genre étaient autant d'épouvantails justifiés. Quant à nous, nous n'y pensions guère. A vingt ans est-ce qu'on se préoccupe du danger ; est-ce qu'on pense à la mort !

Nous avions cependant en nos mémoires une catastrophe semblable.

Au mois de juillet de l'année précédente, le fils d'un armateur de la ville, parti un dimanche matin en Seine à la chasse aux halbrans dans un bateau du genre du nôtre n'était jamais revenu. Le matelot qui l'accompagnait avait également disparu ; des épaves de la barque avaient plus tard été retrouvées sur les bancs du Iloc ; quant aux deux hommes, le flot ne les avait même pas rendus. Ce fut une consternation parmi les habitants.

La douleur du père fut ce qu'il est possible d'imaginer. Pendant plusieurs semaines on vit tantôt sur les rivages de l'Eure, tantôt aux pieds des falaises, suivant le flot jusqu'aux jetées une ombre qui paraissait glisser ; c'était lui qui presque quotidiennement s'en venait demander à la mer de lui rendre la dépouille de son fils. Il aurait au moins voulu le revoir aussi défiguré qu'il fût ; si méconnaissable qu'elle l'eût rendue, son cœur l'eût reconnu.

Par les jours de tempête, quand le vent remue la grande accapareuse jusqu'au fin fond de ses entrailles, lui faisant rouler sous ses flots ce qu'elle a de plus caché, il se reprenait à espérer. Cette dernière consolation lui fut retirée. Puis l'ombre disparut, le solitaire s'enferma avec ce qui lui restait de l'absent et le lui rappelait.

Son fils avait, depuis assez longtemps déjà, commencé un petit musée renfermant un spécimen de tous les oiseaux de mer qu'il avait tués. Chasseur ardent, il s'était livré avec succès à la taxidermie. Ce musée en chambre était assez complet : on y voyait depuis la mouette rieuse jusqu'au grand courlis. Étaient ainsi cloués aux murs ou suspendus au plafond dans des attitudes diverses mais rigides, ces habitués à l'infini du ciel et de la mer.

Revenu à la maison veuve de celui qui faisait sa joie, le père contemplait avec une âpre douleur ces grands oiseaux aux yeux vitreux, aux vigoureux coups d'ailes arrêtés par son fils, enlevé lui-même aujourd'hui par cette terrible mer, leur élément. Il se rappelait les histoires contées avec tant de plaisir par le disparu sur tel ou tel de ces écumeurs de flots conquis avec tant de peine. Alors, pensif, il se figurait sur quelque banc lointain mis à découvert par la marée basse, le corps de son pauvre enfant et tout autour ces oiseaux de proie déchiquetant son pâle visage. Par ses souvenirs et cette contemplation, il avait sa douleur, la rendait plus aiguë ; mais, il lui plaisait ainsi.

La ville tout entière s'était associée à cette douleur ; l'histoire de ce jeune homme connu de tout le monde faisait froid au cœur des mères ; on l'avait commentée, on se la rappelait.

Cependant, bien d'autres drames sont l'ordinaire de ces populations marines : elles sont accoutumées à grandes ombres dévalant tout à coup du ciel. Pour elles, la mer vaut encore mieux que la terre, beaucoup en vivent uniquement : matelots et pêcheurs ; puis viennent les autres, pour ceux-ci l'écho des sinistres se répercute, semble-t-il, plus longtemps parce qu'ils sont plus rares.

Mon ami Octave et moi avions projeté une partie en mer avec une autre personne pour le dimanche suivant. Occupé toute la semaine dans sa maison de commerce, Octave n'avait que ce jour de liberté et il en profitait.

Nous étions au printemps, le temps était superbe et moi qui redoute la grosse mer, quoique je l'ai souvent affrontée enfiévré par la passion de la chasse, j'étais servi à souhait.

De retour chez moi, j'informai ma mère que le dimanche suivant je partais avec mon ami en vue d'une chasse en rade.

— A quelle heure partez-vous ? me demanda-t-elle.

— Le matin à six heures à mer baissante ; nous rentrerons l'après-midi avec le flot.

— Mais, ajouta-t-elle un peu inquiète, on partant à pareille heure, il te sera impossible d'entendre la messe.

Assez embarrassé, de plus très contrarié de l'objection, je gardai un instant le silence, puis tout à coup :

— Une fois n'est pas coutume ; je n'ai que ce jour-là pour me trouver avec mon camarade.

— Ma mère reprit d'un ton grave, mais doux :

— Tu sais, mon cher enfant, que je ne te sèvre jamais d'un plaisir quand je le puis, bien que j'apprehende les dangers de la chasse en mer et en Seine, car chaque fois que tu y vas, je suis jusqu'à ton retour d'une inquiétude mortelle.

— Mère, il n'y a aucun danger surtout en rade par un temps pareil.

— Il n'y a point de danger ! et ce pauvre garçon que son père pleure nuit et jour, lui aussi il disait la même chose. Je fais d'ordinaire bon marché de mes angoisses pour ne pas contrarier tes goûts ; la vie d'une mère est faite de sacrifices ! lorsque tu pars, je prie le bon Dieu de te protéger ; je m'en remets à sa miséricorde, mais je tiens à ce que le dimanche tu ailles à la messe. Je t'ai élevé dans ces principes-là et tu doubles ma peine en t'affranchissant de ce devoir même pour une fois. Cette partie de chasse tu la retrouveras, les marées ne sont pas toujours du matin.

— J'ai promis.

— Et tes promesses faites à Dieu aux premiers jours de ta jeunesse, qu'en fais-tu ? Si je suis angoissée à la pensée des dangers que tu cours chaque fois que tu vas à la mer, mon cœur saigne en voyant que tu veux affronter ces mêmes périls en commençant par un défi à la Providence. Qui sait si dans la journée même Dieu ne te punirait point ! Fais ce sacrifice à la prière de ta mère, le ciel t'en récompensera.

Malgré ces derniers mots prononcés avec une ineffable tendresse qui eussent dû amollir sur-le-champ mon cœur, j'hésitais encore.

Je ne discutais plus, mais je ne disais pas le mot qu'elle attendait !

Quand je me remémore ces détails, je constate avec amertume que les enfants, arrivant même à l'âge d'homme, sont souvent cruels. N'aurais-je pas dû lui répondre avant qu'elle me parlât de ses angoisses qu'il serait fait selon son désir ! Je fus dur de la laisser expectante pouvant douter si j'avais dans le cœur un sentiment élevé.

Pauvres mères !

Toutes ainsi vous êtes ; vous vivez au milieu des douleurs les plus vives à vos cœurs, celles que vous causent vos enfants. Plus à plaindre encore êtes-vous, enfants qui méconnaissent par instants ces mêmes cœurs, qui vivent de vous après vous avoir donné la vie !

Je me taisais donc, mécontent de ce que j'entendais, mécontent de moi-même.

Elle ajouta :

— Si le sacrifice est grand, je t'en saurais plus de gré ; n'écoute que ton cœur, je t'en prie, dis-moi...

Enfin je me levai brusquement et je déclarai que je renonçais à cette partie.

Seulement au lieu d'avoir, comme il eût convenu, fait cette concession sur-le-champ, j'en avais, par ma résistance, perdu tout le mérite.

Ma mère ne vit que le résultat et elle en éprouva une grande satisfaction. Quant à moi, je trouvai que j'accomplissais un sacrifice énorme ! Que ne voit-on pas avec une imagination exaltée ! Je me figurais que cette expédition, bien modeste du reste — il s'agissait de tirer des mouettes, peut-être des goélands, de rencontrer quelques macreuses — devait faire époque et que nous reviendrions chargés de butin. Quel livre décevant que la pensée vagabonde !

J'informai mon camarade que je ne l'accompagnerais point. Ces quatre jours qui nous séparaient du dimanche se passèrent sans qu'il fût question de chasse. Seulement, la veille au soir, en voyant le temps superbe, les regrets m'envahirent et certes ce soir-là, je me crus très malheureux. Il en fut de même le dimanche aux premières heures de la matinée tiède, cadre si doux à la promenade projetée. Puis, les heures passèrent et il se fit en moi un apaisement complet, je passai la journée avec ma mère sans songer plus à ce qui m'avait si fort peiné la veille.

Quel ne fut pas notre effarement en apprenant le lundi matin qu'un affreux malheur répandait à nouveau la consternation dans la ville. Une barque de plaisance, racontait-on, avait chaviré dans l'après-midi du dimanche, à quelques encablures du rivage, en face d'un établissement de bains et un de ceux qui la montaient s'était noyé : le cadavre avait été rejeté par le flot et trouvé dans la soirée même sur l'épi nord.

Notre première pensée fut pour Octave M... ! si c'était lui ! quelle coïncidence :

— Mon cher enfant ! s'écria ma mère le cœur serré.

Que d'éloquence dans ces trois mots ! la chère femme revivait le souvenir de ses angoisses.

Je courus aux informations et je ne tardai pas à apprendre la triste vérité. C'était bien le *Warrot*, la barque de mon ami, dont il s'agissait. Octave M. était sain et sauf, mais la personne qui l'accompagnait s'était noyée !

Je trouvai Octave dans un état de prostration facile à comprendre. Voici ce qu'il me raconta :

— Nous étions partis avec le jasant comme il avait été convenu : pas de houle, une brise légère seulement. Vers les trois heures, nous courrions des bordées à un kilomètre environ du rivage, pourchassant les mouettes, suivant le flot. Le pauvre L. en tira une qui tomba démontée. Le *Warrot*

marchant sous le vent, laissa rapidement la pièce derrière lui, et je n'avais pas encore pris le temps d'amurer que L., le fusil en bandoulière, sautait dans la barque qui était à la traîne pour aller chercher son gibier. J'avais à peine fini la manœuvre, qu'il était déjà loin, godillant bravement.

"J'allai à la barre afin de luvoyer dans la direction, quand, jetant ma vue vers lui, j'aperçus la barquette la quille en l'air !

"Mon camarade n'était plus là !

"Eperdu, fou, j'appelai vainement ; je larguai la voile afin d'arriver plus vite à la barquette capotée.

"Toujours rien ! la mer unie comme une glace, un aviron flottant au large. Tout était fini.

"Le drame s'était accompli en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. J'amenai la voile, je jetai à l'eau des grelins, tournant sans cesse sur le même point où il avait disparu. Par fatalité, pas une barque au large qui eût pu m'aider dans mes recherches. Encore, quand j'y réfléchis, qu'eût-elle pu faire ? Terrifié de mon impuissance, après une longue heure, je remis le cap sur le rivage où la marée montante me porta en peu de temps.

"J'appris à des marins l'épouvantable malheur dont je venais d'être témoin. On courut au sémaphore d'où fut dépêché un canot de sauvetage, mais ce fut en vain. Quant à moi, j'allais et venais le long du flot, lorsque arrivant pour la vingtième ou trentième fois à l'épi nord, je vis un rassemblement : sur les bois couverts de varech de ce bris-lame, était étendu un cadavre. C'était lui !

"Ses traits n'accusaient aucune lutte ; il avait vraisemblablement été asphyxié tout d'un coup.

"Je te laisse à penser l'ébranlement que je ressentis en voyant inerte et sans vie mon pauvre camarade.

"Que faire, que dire ! Comment annoncer la nouvelle à ses parents ! Mon cher ami, finit-il, j'ai vécu plusieurs années en quelques heures."

Atterré, agité par mille pensées confuses, je racontai à ma mère les phrases de ce drame dont l'avis nous avait si vivement impressionnés à notre réveil. Cette relation l'émotionna d'autant plus qu'elle pensait que sans son insistance j'aurais peut-être été ce malheureux fauché si inopinément à la vie.

"Pauvre jeune homme ! Pauvres parents," soupira-t-elle, puis elle m'embrassa et ce fut tout.

Si je fusse parti ainsi que je l'avais souhaité, qui oserait m'assurer que je n'aurais pas eu le sort de l'infortuné ? Mon heure n'était pas venue, diront les sceptiques. Qui sait ?

Après bien des années, je regarde la prière que m'adressa ma mère et la messe comme les deux talismans qui m'ont protégé.

En tenant compte des expressions incomplètes et d'un matérialisme nécessaire qui composent le langage humain, je vois clairement le doigt de Dieu se manifestant par l'intervention maternelle, cette providence vivante de tous les enfants.

Huit jours après, Octave M. faisait vendre aux enchères publiques le *Warrot*, à bord duquel il avait assisté à ce rapide et inoubliable drame.

CHARLES DIGUET.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Noirette T.—Pensée active et féconde et esprit exceptionnellement observateur et juste. Volonté très personnelle, très déterminée et persuasive.

Jeanne Hachette.—Votre nature est très ardente, expansive et confiante. Imagination active et volonté peu énergique et persévérante. Sens musical.

La noire S.—Caractère irrégulier et changeant, nature sensible et souvent mélancolique. Amour de l'ordre et du travail. Ambition modérée.

Solange.—Economie domestique, activité, amour du travail, sens pratique. Imagination quelque peu romanesque.

Un cœur brisé.—Volonté tenace et persévérante. Intelligence mercantile. Ambition et audace. Nature impressionnable quoique peu expansive. Constance en amour.

Roméo.—Caractère fantasque et capricieux, coquette et insouciant. Imagination ardente et caractère entreprenant. Amour du travail.

E. Hermillette.—Nature tout-à-fait superficielle. Caractère irrégulier et enclin à se laisser facilement influencer par autrui. Très peu de constance dans l'affection.

Maria Ludovica.—Tempérament ardent et inflammable. Spontanéité d'affection. Imagination active s'enthousiasmant promptement.

Veuf qui se pousse.—Originalité et excentricité. Nature orgueilleuse et présumptueuse. Amour de l'argent, égoïsme et sensualité.

Réponse No 3.—Franchise, générosité et confiance. Nature aimante, sensible et sympathique. Caractère peu entreprenant. Bon talent pour la musique.

Cerise de Lilas.—Votre écriture montre un bon esprit d'initiative, une volonté active et persévérante et beaucoup de jugement et de sens pratique.

Jocrisse.—Intelligence mercantile. Caractère jovial, insouciant, original et audacieux jusqu'à la témérité. Assez bonnes dispositions amoureuses.

L. N. Berge.—Imagination un peu aventureuse, caractère très actif, très remuant. Fécondité de pensée et habileté exécutive. Sens artistique.

Staphilocaque.—Nature très ardente. Tempérament excitable au suprême degré. Dispositions amoureuses. Aptitudes littéraires et sens artistique.

Fleurlette M.—Votre écriture révèle un caractère hautain, orgueilleux et généralement froid et très calme. Imagination ardente, cependant.

Teynard XXX.—Caractère très changeant. Manque de contrôle sur ses propres sentiments. Nature indécise et timide. Volonté presque nulle.

Giochino.—Amour du travail, ambition et activité. Nature curieuse et studieuse. Ambition et activité. Imagination romanesque et goût pour les voyages et les aventures extraordinaires.

Naiska.—Tendances artistiques. Bon pouvoir d'observation et jugement éclairé. Volonté forte et persuasive. Aptitudes pour la musique.

Oh ! quel grand et noble cœur.—Sens littéraire. Bienveillant, sensible, doux et bon. Imagination active, caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant.

Une admiratrice de Mme D'Asfour.—Ambition, énergie et tenacité. Caractère très actif, courageux, entreprenant et généreux. Sensibilité peu apparente.

Lilia Josette.—Nature calme, conciliante, optimiste. Pensée très active et imagination ardente. En amour très grande sincérité et constance.

Nanon.—Droitier et franchise. Grand fond de sensibilité. Volonté peu entreprenante, faible et se laissant facilement dominer par autrui.

Joséphine Albert.—Caractère un peu irrégulier, timide et porté à la dissimulation. Bonnes dispositions amoureuses et grande tendance à la jalousie.

Jack.—Ce spécimen démontre un caractère ardent, passionné et enthousiaste ; de l'ambition, de l'énergie et de la persévérance.

Sans pique les bras morts.—Nature insouciant et très optimiste. Amour de l'étude. Caractère assez actif et entreprenant, mais très changeant.

Poilu.—C'est l'écriture d'une personne méthodique, rangée et laborieuse, douée d'un caractère calme et pondéré, d'un esprit assez judicieux et de beaucoup d'amour propre.



FEMMES

Faibles, Fatiguées et Epuisées.

Si vous éprouvez des douleurs dans le dos, le côté gauche et l'abdomen, si vous éprouvez des sensations de lourdeur fatigante au bas ventre suivies de maux de tête et d'accès subits de chaleur, si vous êtes devenues irritables, mal disposées et moroses, vous souffrez certainement du **Beau Mal** ou d'autres maladies particulières à votre sexe. Si vous désirez obtenir une guérison prompte et permanente, je vous conseille d'employer immédiatement mon **Composé Végétal** et mes **Tablettes Uterines** et vous ne serez pas désappointées.

... Livre Gratuit ...

Une copie de mon livre, "La Santé de la Femme", sera envoyée franc de port et sous enveloppe cachetée aux femmes qui m'en feront la demande.

Mme JULIA RICHARD, Boîte 996, Montréal.

Si Proute.—Très grande ambition, énergie, persévérance et volonté assez puissante pour triompher de toutes les difficultés.

Elna des Lys.—Nature ardente et impressionnable. Spontanéité d'affection et imagination très enthousiaste. Bonnes dispositions à l'amour, peu de constance cependant. Sens littéraire.

Je ne puis pas vivre sans lui 2.—Vous manquez de prudence et de discernement. Votre nature est changeante et indécise, votre imagination, des plus romanesques.

Guibolard dans son nid vert.—Amour de l'étude, curiosité et originalité. Caractère audacieux, brave et aventureux. Franchise et générosité.

Amélia No 1.—Tempérament vif, nature quelque peu irrégulière, assez active et entreprenante, du reste. Pensée active et féconde.

Joseph Félin.—Volonté très énergique et très persévérante. Amour de l'étude, curiosité et ardeur. Esprit observateur et judicieux.

Alma E.—Nature calme et peu impressionnable. Caractère porté à l'égoïsme et à la paresse. Volonté faible et de peu d'initiative.

Sans-Pareille.—Sens littéraire, nature ardente, sympathique et généreuse, spontanéité d'affection. Caractère absolu et quelque peu autoritaire.

Trèfles à 4 feuilles.—Esprit ingénieux et inventif, curiosité et amour de l'étude. Bonnes dispositions à l'amour. Merci pour votre charmant souvenir ; c'est un porte-bonheur, vous savez.

Nemo.—Intelligence mercantile. Ambition et audace. Nature assez délicate et impressionnable. Amour de la littérature, de la musique et des fleurs.

Blanche E.—Economie domestique, activité et habileté exécutive. Nature assez conciliante, du reste bon pouvoir de persuasion et jugement droit.

Moineau B.—Caractère fantasque et bizarre. Orgueil et présomption. Manque absolu de sensibilité. Audace, activité et esprit d'entreprise.

Longue langue.—Tendances artistiques. Nature tout à fait délicate. Goûts quelque peu excentriques. Imagination prompt à s'enthousiasmer. Aptitudes pour la musique.

Oh ! dites lui que je l'aime toujours.—Très grande impressionnabilité, sensibilité et exaltation. Imagination ardente et faiblesse de volonté.

Honey Cake.—Ambition, amour du travail et entente des affaires. Nature assez délicate quoique peu sensible. Bonnes dispositions amoureuses.

Promptitude.—Talent pour la musique, imagination active, caractère entreprenant, bonté et douceur. Manque de persévérance.

Petit Louis.—Bonnes dispositions à l'amour. Caractère léger et insouciant. Audace et assez bon courage physique. Peu de contrôle sur soi-même.

Minnie.—Franchise, générosité, bravoure et spontanéité. Nature un peu brusque peut-être, mais excellente. Bon fond de sensibilité.

Regina Cordis.—Nature hautaine, fière, déflante et portée à la dissimulation. Volonté extrêmement tenace et très grande ambition.

A. J. L. R.—Sens pratique, nature forte, calme et s'accommodant bien de toutes choses. Energie et économie domestique.

E. J. P.—Caractère très irrégulier et bizarre. Imagination romanesque. Goût pour les voyages et les aventures extraordinaires.

Une amie d'Esculape.—Caractère indépendant, un peu original, très affectueux et désintéressé. Dispositions à l'amour, peu de constance, cependant.

Polygone.—Bonne entente des affaires, activité et esprit d'initiative. Amour de l'étude, curiosité et bon pouvoir d'observation. Esprit subtil. Je vous ai déjà répondu une fois.

Rose Blanche No 18.—En effet vous êtes bien amoureuse, quand aux romans, vous pouvez bien les aimer, mais votre imagination, cependant ne semble pas s'en ressentir.

Un tel.—Originalité, indépendance et scepticisme. Nature bienveillante et enjouée, peu impressionnable cependant. Caractère entreprenant.

Black Hawkbird.—Sens artistique. Délicatesse et sûreté de goût. Nature ardente et primosaute. Constance dans l'affection.

Fanchette la siffleuse.—Amour du "sport", du théâtre et de la musique. Très grande ambition et volonté de fer, triomphera de tous les obstacles.

Une qui s'en fiche.—Originalité, orgueil et présomption. Indépendance de caractère. Nature active et indépendante. Bonnes aptitudes musicales.

J'aime Corine Lépine.—Activité, amour du travail et esprit d'entreprise. Orgueil et fatuité. Manque de tact, de clairvoyance et de discrétion.

J'aime Clérilda Legault.—Egoïsme et sensualité. Nature assez conciliante, volonté faible et portée à se laisser influencer par autrui.

Loiselle.—Sens littéraire, imagination ardente et poétique. Caractère affectueux, tendre, expansif et spontané. Exaltation.

Un viveur.—Esprit vif et primesautier. Nature très joviale, audacieuse au possible et légèrement portée à l'égoïsme. Indépendance de caractère et peu de dispositions amoureuses.

La brune Thérèse.—Inégalité d'humeur et même, nature extrêmement changeante. Bon talent pour la musique et délicatesse de goût.

Cœur Percé.—Vous manquez de persévérance et d'énergie dans vos entreprises. Votre caractère pourtant est ambitieux et entreprenant.

Noëlle la blonde.—Nature droite et franche. Caractère calme, conciliant et plutôt froid. Volonté très tenace. Bonnes dispositions à l'amour.

Fanchon 25.—Nature tendre, mélancolique et rêveuse. Bonnes dispositions à l'amour. Très grande délicatesse de sentiments et sensibilité extrême.

J'aime sans être aimé.—Caractère emporté, ardent, excitable et nerveux. Volonté forte et un peu obstinée. Très bon courage physique et persévérance.

Marai.—Tendances artistiques, caractère enjoué, un peu insouciant et porté à la paresse. Amour de la rêverie, des fleurs, de la poésie.

Pâques.—Vous êtes d'un caractère très impressionnable, mais vous conservez peu la première intensité de sentiments. Imagination très ardente et passionnée.

La petite Aurorc.—Caractère très original, sarcastique et enjoué. Manque de prudence et de discrétion. Nature assez optimiste et peu sensible.

Alberta d'Aimandigni.—Ambition, énergie et tonacité, je dirais même entêtement. Caractère entreprenant, actif et tout-à-fait énergique.

Rar Rer.—Entente des affaires, sens pratique et esprit très inventif. Sensibilité peu apparente. Franchise et rectitude de jugement.

Inquiétude.—Vous êtes discrète, défiant et un peu jalouse. Votre nature est très aimante et passionnée, mais peu communicative, cependant.

Brin d'Amour No 17.—Vous êtes quelque peu coquette et superficielle, votre cœur toutefois est très tendre et très généreux. Imagination un peu exaltée.

Ah ! Violon 303.—Mais oui, vous en avez des qualités, vous êtes bienveillante, affectueuse, amoureuse et discrète. Je ne sais comment il peut se faire que j'aie oublié tout cela.

(Suite à la page 30)

POURQUOI S'OBSTINER ?

Lorsque vous tousez, ne dites jamais : cela se passera tout seul, mais achetez un flacon de **Baume Rhumal** et vous vous en trouverez bien.

REPERTOIRE DES BALS DE PARIS

ETIENNE FOLLE!

Polka pour le Piano

PAR

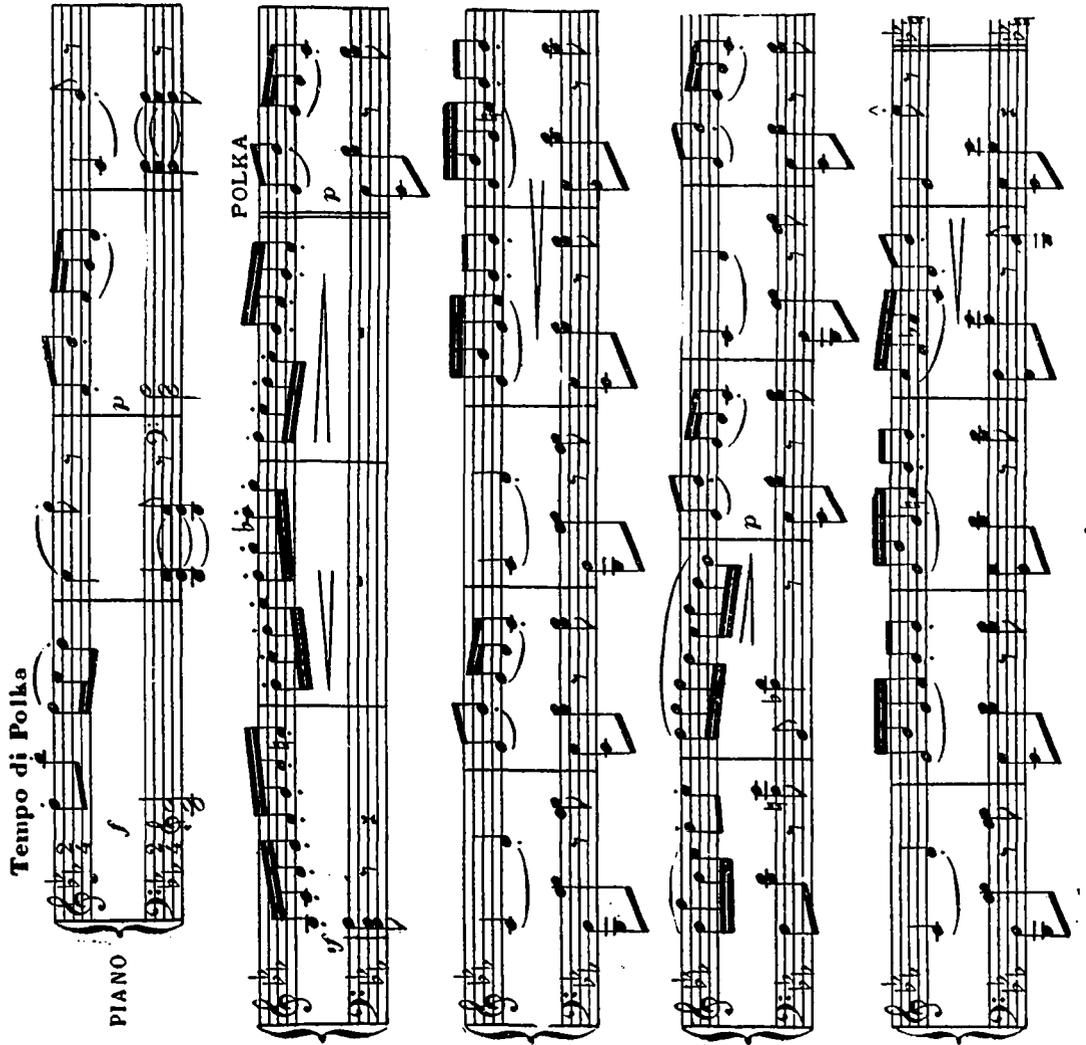
Edouard MASSY



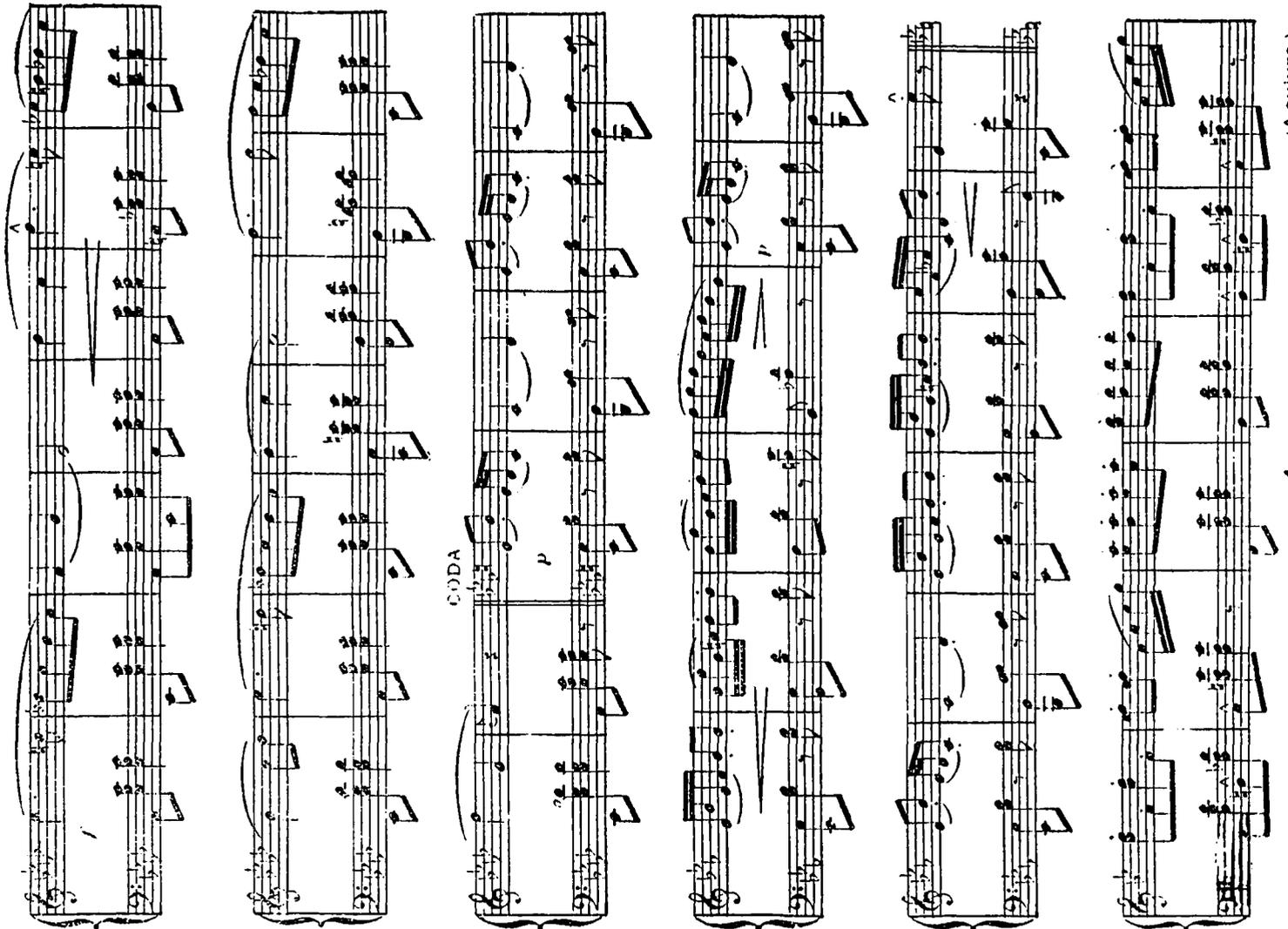
Tempo di Polka

PIANO

POLKA



CODA



(A suivre.)

2

This system contains six measures of music. It features two staves: a treble clef staff on top and a bass clef staff on the bottom. The music is written in a key with one flat (B-flat) and a 3/4 time signature. The notation includes various note values, rests, and dynamic markings such as *mf* and *f*. The measures are connected by a brace on the left side.

3

This system contains six measures of music, continuing from the previous system. It features two staves: a treble clef staff on top and a bass clef staff on the bottom. The notation includes various note values, rests, and dynamic markings such as *mf* and *f*. A bracket labeled "TRIO" spans the final two measures of this system. The measures are connected by a brace on the left side.

SINGULIERS EFFETS DU VENT



I

Le vieux monsieur myope. — Allons, bon ! Voilà que le vent emporte mon chapeau neuf !



II

Le tramp (philosophiquement). — Mon chapeau enlevé, voilà que le vent m'en rapporte un autre...



III

... Je veux être pendu si cette vieille baderne ne prend pas mon chapeau pour le sien... Ah... le voilà qui court après...



IV

... C'est comme cela que je marche, moi, quand j'ai un chapeau neuf !



V

Le vieux monsieur myope. — Voilà un chapeau qui ne me va pas du tout et qui a l'air vieux... c'est pourtant bien le mien, je l'ai eu devant les yeux tout le temps que le vent l'emportait !

LA LUTTE

" Pour le maître Edmond Rostand "

Où donc est-il le temps des paladins antiques,
Où dans de fiers combats, l'on jetait tout son sang,
Où l'on faisait, joyeux, de grands gestes épiques,
Où chaque belle cause attirait des vaillants.

Où donc est-il le temps des fières épopées,
Des guerriers fabuleux, des chevaliers sans peur,
Où jamais en repos ne restaient les épées,
Où les coups étaient beaux dans leur lugubre horreur.

Où donc est-il le temps où se créait l'histoire,
Où l'on donnait au faible et le cœur et la main.
Où largement les fronts se couronnaient de gloire,
Où sans faillir jamais on marchait son chemin.

C'était l'âge de fer, où l'on avait un rêve,
Un beau rêve idéal vers lequel on allait,
On luttait pour l'honneur, sans repos et sans trêve,
L'on admirait le beau, l'on combattait le laid.

Et dans une épopée, on jetait sa jeunesse,
On luttait pour le bien, pour la cause du beau.
L'on ressentait au cœur une héroïque ivresse
Et l'on ne songeait pas aux froideurs du tombeau.

Hélas ! le temps n'est plus de ces gestes épiques,
Nous sommes arrivés quand tout était fini,
Nulle part on ne voit des glaives ou des piques,
Nous sommes policés et le monde est verni.

Vainement nous cherchons à ramasser l'épée,
Vainement nous cherchons des glaives à tirer,
A quoi bon souhaiter un regain d'épopée,
Le monde nous l'a dit : " Elle a bien trop duré ".

Nous ne périrons pas pour une belle cause,
Car nulle part hélas ! on ne verse son sang,
Eh bien donc, il le faut, que notre bras repose,
Il est mort pour toujours le siècle des vaillants.

Lac Témiscamingue, 12 mars 1899.

Et pourtant je voulais accomplir un beau rêve,
J'aurais voulu lutter, pour la cause du bien,
Combattre sans faillir et combattre sans trêve ;
A quoi bon, c'est un rêve. Un rêve, presque rien.

Nous garderons pour nous ces trésors de jeunesse,
Ces besoins de lutter, ces ardeurs de combats ;
Etouffons à jamais, les espoirs qui nous naissent,
Malgré tous nos désirs nous ne lutterons pas.

Mais puisqu'il est trop loin, le temps des coups de glaive,
Combattons autrement pour la cause du beau,
Et luttons en soldats et poursuivons le rêve
Des féaux chevaliers dormant dans le tombeau.

Dans ce siècle de forts soyons pour la faiblesse,
Luttons de notre plume et luttons de nos cœurs,
Où la lutte morale a ses moments d'ivresse,
De même que le vice a toujours ses rancœurs.

Combattons pour le bien au péril de la vie,
Quand quelque chose est mal, orions très haut : " C'est mal " !
Beaucoup riront de nous et de notre folie,
Qu'importe ! Mais luttons le combat idéal.

En ce siècle d'argent méprisons la richesse,
Donnons royalement, jetons par les chemins
Cet or et ces billets vers lesquels tous se pressent,
Et que nous ne touchons que pour ouvrir les mains.

En ce siècle si faux, dénonçons le mensonge,
Démasquons l'hypocrite et combattons l'erreur,
Marchons, marchons tout droit sans qu'un doute nous ronge
Le chemin idéal de droiture et d'honneur.

Et nous la goûterons l'ivresse de bien faire,
Qu'ils ont dû tous goûter nos ancêtres vaillants,
Et s'ils viennent jamais à repasser sur terre,
C'est à nous qu'ils diront : " Vous êtes nos enfants ".

B. DE FLANDRE.

L'HOTESSE

C'était dans un petit village près de St-Malo et à l'hôtel de la mère Carnac, " l'hôtesse ", comme disent les matelots.

La mère Carnac est une bonne femme, bien connue des morutiers à vingt-cinq lieues à la ronde, surtout pour la facilité avec laquelle elle détrousse le matelot qui " a de la galette ".

Demandez plutôt aux terre neuvien ; ils ont risqué leur peau tannée plus de mille fois, là bas sur le banc et en reviennent, le plus souvent, avec la forte somme. Eh bien, après quarante-huit heures de tanguage chez Mme Carnac, il ne leur reste plus un rouge liard.

Hors, un certain jour, une espèce de frère de la côte, porteur de deux énormes sacs garnis comme ceux d'un amiral, du moins si on en jugeait par l'apparence, s'amena à St Malo, puis au village voisin et, s'installant tout droit à la descente des Morutiers, chez la mère Carnac, prend la meilleure chambre, se fait faire une cuisine de milord et boit comme tout un gisement d'éponges.

Ça dura comme ça quinze jours, quinze bons jours de festins et de ripailles pendant lesquels le voyageur avala de quoi construire une forteresse et but de quoi faire flotter toute une escadre.

La mère Carnac, hypnotisée par la vue des deux sacs, poussait à la consommation quand même. Elle était pleine d'attentions délicates pour son pensionnaire, jusqu'à monter le soir lui border ses couvertures.

Enfin, après une suprême ripaille, notre mathurin apprit que le trois-

mâts sur lequel il embarquait venait de mouiller en petite rade et partirait dans une heure.

Ça ne fut pas long, il se mit à contor à la mère Carnac une histoire à dormir debout et fila ensuite comme un dard du côté du port.

Puis on ne le revit plus.

Un jour, deux jours se passent et le propriétaire des sacs ne reparait pas.

La mère Carnac, dans sa sollicitude, craignait qu'il ne fut arrivé quelque accident à son superbe pensionnaire.

La consommation avait diminué, dans l'auberge pourtant bien achalandée, de 75 pour cent.

A la fin, " l'hôtesse ", inquiète à juste titre, procéda à l'ouverture des " malles " de son pensionnaire.

Malédiction ! Elles ne contenaient, en tout et pour tout, que quelques nippes infectes, absolument mûres pour le tas d'ordure et un nombre respectable de galots, gros comme des citrouilles.

Tout le monde a ri dans l'entourage de la mère Carnac, mais la bonne femme en a eu la jaunisse.

PARISIEN.

SÀ PRIÈRE

Le notaire. — Oui, madame, nous devons mettre votre âge exact au bas du contrat.

La cliente. — Mettez quarante-cinq ans alors, mais, de grâce, écrivez-le aussi illisiblement que possible.

FUTUR DIPLOMATE

Un jour, un monsieur causait avec sa femme en présence de leur fils âgé de cinq ans et entre autre chose il était question de " diplomatie ".

— Papa, dit le marmot, quand une lacune dans la conversation lui permit de placer son mot : — Que veut dire " diplomatie " ?

— " Diplomatie ", mon fils, dit le père, c'est faire juste la chose convenable et juste au moment convenable.

— Alors, papa, je suppose que j'ai usé de diplomatie, hier, quand je suis sorti de l'office, n'est ce pas ?

— Comment cela ?

— Oui, je suis sorti dans la cour avec le pâté, juste au moment où maman attrapait le chat dans l'office et vous disait d'aller le noyer parce qu'il avait encore volé le pâté.

CHANGEMENT DE DIRECTION

Rouleau. — Le petit Joseph a démolé son tambour hier, pour trouver où venait le bruit.

Rouleau. — Ah, ah, ah... Et l'a-t-il trouvé ?

Rouleau. — Oui. Quand son père revint à la maison, le bruit venait du petit Joseph.

UN BON CONSEIL

Mme Jeunemariée. — Je veux absolument savoir à quelle heure mon mari rentre le soir. Comment faire, je ne puis me tenir éveillée et il a toujours soin de ne pas faire le moindre bruit. Y a-t-il quelque remède qui puisse produire l'insomnie ?

Mme Vieille mariée. — Vous n'avez pas besoin de remède. Mettez des petits clous sur le plancher.

AU HER MAJESTY'S THEATRE



MME FIRRENS, Falcon.

CAUSERIE PARISIENNE

Dans le *Malade imaginaire*, Thomas Diafoirus demande à son père s'il peut embrasser la jeune personne qu'on veut lui faire épouser.

Diafoirus père autorise le baiser...

Ses descendants et successeurs refuseraient aujourd'hui la permission...

Un certain nombre d'éminents médecins prohibent les embrassades, quelles qu'elles soient...

Rien n'est plus malsain qu'un baiser ! Par son entremise, les microbes les plus nuisibles sont mis en circulation... Ils entrent dans la vôtre et vous procurent des affections qui n'ont rien à voir avec celle que vous avez pour les parents et les amis que vous venez d'embrasser.

Ce souci de la santé est surtout florissant à Londres où les enfants des deux sexes vont à l'école en portant sur leurs casquettes ou leur chapeaux, cette étiquette qui y a été collée par la sollicitude maternelle : "Ne m'embrassez pas, S.V.P."...

Il paraît qu'on s'est fait pour arrêter les progrès de la grippe et de la diphtérie...

Allons, tant mieux !... mais il faut espérer que l'audace croissante de nos sombres hygiénistes ne s'en tiendra pas là...

Nous avons, Dieu merci ! d'autres microbes que ceux-là !... Si ma belle-mère m'embrasse, je peux contracter la rage... évidemment, mais il y a un remède qui est... l'abstention.

Tandis que je peux contracter des germes morbides, sans le vouloir, en buvant, en mangeant et en touchant de l'argent, chose qui m'arrive quelquefois... trop peu souvent à mon gré !... car les billets de banque passent par des tas de mains et peuvent ramasser des microbes dans leurs plis soyeux !

Faudra-t-il donc que, toujours soucieux de mon hygiène, je me promène, comme un homme-sandwich, avec cet "avis au public" placardé dans mon dos et sur mon ventre :

"Ne m'embrassez pas, ne m'offrez pas de consommations et ne me donnez pas d'argent, s.v.p."

...Je craindrais trop, entre nous, de voir les gens me suivre, d'abord, comme curiosité, et puis surtout suivre... mon avis.

* * *

Ne consultez jamais les rebouteurs, autrement il pourrait vous arriver ce qui vient d'arriver à cet Anglais dont parlent les journaux de Londres.

Le gentleman en question était resté, à la suite d'un accident, avec une jambe plus longue que l'autre.

Comme les hommes de l'art ne parvenaient pas à rendre à cette patte sa longueur naturelle, l'Anglais eut recours aux soins d'une espèce de rebouteur qui lui fit suivre un traitement merveilleux dont il avait le secret...

Merveilleux... oui, car la jambe plus courte commença à grandir... Sur ces entrefaites le... praticien dut abandonner son client, obligé qu'il était d'aller à l'étranger.

Mais la jambe s'allongeait toujours...

—Le voilà bien l'accroissement continu de la puissance britannique ! — se disait sans doute, avec un légitime orgueil, l'homme à la jambe.

Cependant il finit par trouver, lui-même, cette expansion un tant soit peu inquiétante.

En effet la jambe courte, qui avait commencé par rattraper la longue, la dépassa un beau jour...

Et depuis, elle continue...

E nuyé de cette exagération, le digne gentleman fit rechercher son rebouteur.

Celui-ci demeure introuvable, malgré les annonces insérées dans les journaux...

Actuellement, cette jambe-ci devant plus courte, a trois pouces de plus que l'autre.

Des sportsmen entourent le malade et font des paris fous sur cette question : "Où la jambe s'arrêtera-t-elle ?..."

...Maintenant, c'est peut-être une réclame pour un produit destiné à faire pousser les jambes chez les gens qui en sont le plus dépourvus.

Car il n'y a rien d'impossible... en fait de publicité !...

JULIEN MAUVAC.

PREMIÈRE QUERELLE

Elle (en pleurs). — Je vais me jeter dans la rivière pour me noyer !

Lui (très froid). — Comme il te plaira, ma chère ; pars tout de suite si tu veux.

Elle (moins décidée). — C'est qu'il pleut et que je vais abîmer ma robe neuve ; mais j'irai aussitôt que la pluie cessera, tu verras cela. Je n'ai qu'une parole moi.

LES AFFAIRES

Le patron (au nouveau garçon). — Quand vous aurez tout rangé et lavé les bouteilles, vous emploirez le reste de votre temps à attraper des mouches et à les coller sur le papier tue-mouches

breveté qu'il y a dans la vitrine. Il n'y a pas de temps perdu dans les affaires, mon garçon !

L'ordre a besoin de trois serviteurs : la volonté, l'attention et l'adresse.

CLAVEL.

AU HER MAJESTY'S THEATRE



M. GIBERT, 1er Ténor.

CEUX-LÀ SEULEMENT



Elle.—Pensez-vous réellement que les hommes ont plus d'esprit que les femmes ?
Lui.—Quelques hommes seulement, madame.
Elle.—Lesquels, je vous prie ?
Lui.—Les célibataires.

Amusements et Sports

HER MAJESTY'S THEATRE

Les représentations de samedi (matinée) et de samedi soir : "La Mascotte", d'Andran, et "Tannhauser", le chef-d'œuvre de Wagner, ont été un succès complet au théâtre de la rue Guy. Salle nombreuse et élégante et interprétation telle que jamais Montréal n'en avait eue jusqu'à ce jour.

Dans "La Mascotte", Mmes Pouget (Bettina), Muller (Fiametta), MM. Godefroy (Pippo), Désiré (Laurent), Barthe et Juste ont donné un excellent ensemble.

Dans "Tannhauser", le ténor Gibert a remporté un succès bien mérité, partagé par MM. Gaidan et Bouxman, côté des hommes ; Mmes Fierens et Dalzen, côté des dames.

L'orchestre a été parfait.

Lundi, pour l'ouverture de la seconde semaine, à Montréal, des représentations de l'Opéra Français, nous avions au programme "Cavalleria Rusticana", le bijou musical de Mascagni ; la "Navarraise", de Massenet et le ballet de Faust "Le Walpurgis".

MM. Gibert et Gaidan remplissaient les rôles de Turrida et d'Alfio ; Mmes Dalzen, Savine et Bennati, ceux de Santuzza, Lola et Lucia. Charmante représentation et ovations pour les artistes et pour l'orchestre, si habilement dirigé par M. Nicosias.

Dans la "Navarraise", Mme Fierens (Anita) a déployé le plus grand talent, admirablement secondée par MM. Gauthier (Araquil), Gaidan (Garrido) et Darnaud (Remigio). La partition écrite par Massenet est profondément dramatique et les braves n'ont pas été ménagés aux excellents interprètes de ce sombre drame dû à la plume alerte de Jules Claretie.

"La Nuit du Walpurgis" est, chacun le sait, un chef-d'œuvre d'orchestration et d'art chorégraphique. Ce ballet a été fort bien réglé par M. d'Allessandri et dansé avec art par Mlles Stella, Bartoletti et Méry, accompagnées de tout le corps de ballet.

"Sigurd", de Reyer, tenait l'affiche mardi soir et les héros mythologiques chevelus, casqués et cuirassés que sont Sigurd (Gibert), Gunther (Gaidan) et Hugen (Bouxman) ont été accueillis chaleureusement par le public distingué qui remplissait la salle.

Bruneilde, c'est Mme Dalzen ; la blonde Hilda, Mme Berges ; Mme Marochetti, un contralto dont nous n'avions pas encore entendu le bel organe, remplissait le rôle d'Uta et M. Godefroy tenait celui de grand prêtre d'Odin.

"Sigurd" est, comme "Tannhauser", un enchantement pour les yeux et surtout pour l'ouïe.

La savante musique de Reyer a su trouver le chemin des cœurs et les applaudissements ont été prodigués à l'orchestre qui la rendait si bien.

M. Gibert a remporté un grand succès tant pour sa belle voix que pour son jeu si juste d'expression. Mme Dalzen a vaillamment enlevé le 4e acte, si difficile d'interprétation. MM. Gaidan et Bouxman ont été superbes.

Judi soir, "Les Dragons de Villars" ; mercredi, "Le Trouvère" ; samedi, en matinée, "La Fille du Régiment" et les "Noces de Jeanette" ; samedi, Aïda.

Le programme de la semaine du 17 avril est le suivant :

Lundi, "La Reine de Saba" ; mardi, "La Favorito" ; mercredi, "Carmen" ; Jeudi, "Mignon" ; vendredi, "Faust" ; samedi (matinée), "La Fille du Tambour Major" ; samedi (soir), "Les Huguenots".

x

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

"L'Aveugle", l'un des plus beaux drames de MM. d'Ennery et Annicet Bourgeois, qui a tenu l'affiche la semaine dernière au Théâtre des Variétés, est un immense succès. C'était la première fois qu'on donnait ce beau drame en cette ville et nous pouvons assurer au public que ceux qui y ont assisté ont passé là une exquisite soirée.

Les numéros de vaudeville étaient aussi des plus choisis.

D'ailleurs, avec une troupe réunissant les noms de MM. Labello, Palmiéri, de Launay, de Leslac, Cartal, Terdié, Godeau et Mmes B. de la Sablonnière, Nozière et Bérangère, on était, d'avance, sûr du succès.

Rappelons qu'on joue tous les jours 2 fois, sauf le mercredi.

Cette semaine : "Les deux Orphelines", ce drame si éminemment sensationnel.

x

ELDORADO

L'excellente troupe de ce Café Concert nous conduit de surprise en surprise ; chaque semaine nous confirme de plus en plus dans la haute opinion que nous nous étions formée d'elle. Inutile de répéter les louanges que nous avons déjà adressées aux principaux interprètes des fines comédies, des gentilles opérettes que l'Eldorado nous donne sans relâche, contentons nous de constater avec plaisir que le public a ratifié nos appréciations flatteuses et ne manque pas au devoir d'encourager et d'applaudir à outrance ceux qui font tant pour le distraire et l'amuser.

Il convient aussi de féliciter sincèrement la direction de cet établissement pour le choix judicieux et intelligent de son répertoire ; depuis le premier jour, on n'a représenté que des pièces totalement inconnues à Montréal, pleines de verve et d'esprit, de gaieté et de drôlerie, mais ne sortant jamais des limites du bon goût et de la plus stricte honnêteté.

Cette semaine, le programme se compose d'une vingtaine de jolis numéros de chant, d'une petite saynète : Adélaïde et Vermouth et d'une magnifique opérette : Un Jupon par la Fenêtre.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'une comique a dû débiter au moment où paraissent ces lignes ; nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

On attend également bientôt, les débats d'une étoile du firmament parisien qui s'est embarquée, il y a quelques jours, à destination de Montréal.

Enfin, nous pouvons, dès maintenant, annoncer que, sous peu, on jouera, à l'Eldorado, un autre vaudeville local : *La Perle d'Hochelega*, œuvre du même auteur que l'Oncle du Klondyke.

PALLADIO.

IL AVAIT DIT VRAI

C'était un brave magicien, au langage imagé et exhubérant, qui voulait gaiement commencer sa soirée. Il s'avance sur le devant du théâtre et dit :

—Mesdames et messieurs, s'il y a parmi cet auditoire un jeune homme qui désire connaître le nom de sa future femme, qu'il s'avance ici et je vais entreprendre de le lui dire. Ceci n'est pas dans le programme, mais je voudrais à tout prix vous satisfaire. Maintenant, qui est-ce qui veut bien monter ici ?

Aussitôt un jeune homme s'avança du milieu de la salle.

—Merci, monsieur, dit le magicien. Nous disions donc que vous désirez connaître le nom de votre future femme ?

—Oui, dit le jeune homme.

—Monsieur, comme j'ai toujours aimé à faire les choses correctement, auriez vous l'extrême obligeance de me dire votre nom ?

—Certainement, monsieur ; je m'appelle Théberge Vadeboncœur.

—Merci, dit encore courtoisement le magicien. Alors le nom de votre femme sera Mme Vadeboncœur.

DIFFICILE A SE DÉCIDER

M. Jeunemarié.—Te souviens-tu, Emilie, c'était dans ce bosquet que ta mère nous a surpris nous donnant notre premier baiser ?

Mme Jeunemarié.—Oh, oui, je m'en rappelle, et la pauvre femme avait attendu trois heures !

IL A DU GAGNER SON PROCÈS

Elle.—Mais comment pouvez-vous penser que je suis jolie lorsque mon nez est si terriblement retroussé.

Lui.—Oh, mademoiselle, il fait preuve d'un bien mauvais goût en s'éloignant d'une aussi jolie bouche.

MODES PARISIENNES

TOILETTE DE
VILLE

Robe en gros crépon ajusté devant et dans le dos, ouverte sur le côté, fermée par des agrafes; ceinture ronde endrap; coldroit brodé; manches collantes: Matériaux, 6 verges $\frac{3}{4}$ de crépon, 2 verges $\frac{1}{2}$ de taffetas.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 528.—Ce joli peignoir, aussi utile que confortable, est en flanelle française, bleue et blanche, en violet, bleu ou rose; cela fait un négligé très coquet; il est aussi très utile pour une dame en voyage, alors nous le recommandons de couleur moins claire. Le patron donne un petit empièce-



No 528.—Peignoir pour dame.



No 539.—Corsage chemisette.

ment sur lequel l'étoffe plissée est ajustée devant et derrière; le peignoir est simplement cousu sous les bras et les épaules et un pli creu finit le devant sur lequel ont fait les boutonnières; les manches d'une seule couture, froncées à l'emmanchure; au bas, un poignet; un col rabattu avec

une cravate en dentelle. On peut faire ce peignoir en flanellette ou en lainage léger parmi les étoffes se lavant: il y a la percale, cambric, dimity et lanon, en soie de Chine ou des Indes, cela fait un négligé tout à fait élégant garni de dentelles et rubans.

Il faut 9 verges, en 27 pouces, pour une dame de moyenne grandeur.

No 528 est coupé de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

No 530.—Un des plus nouveaux modèles de chemisette. L'ampleur du devant forme petits plis du cou à plusieurs pouces de longueur; les fronces sont ramenées au centre et piquées sur la doublure ou sur un ruban; le dos a un empiècement pointu au milieu; le dos a des plis tournés du côté du centre et arrêtés à la taille, si l'on ne met pas de doublure les plis doivent être arrêtés sur un ruban; les manches sont de la dernière nouveauté, peu amples à l'épaule avec un poignet dans le bas; une bande finit le cou. On donne un patron du col détaché. On peut faire ce corsage en étoffe transparente, mais alors doublé ou en indienne.

Il faut 3 verges, en 36 pouces, pour une dame de grandeur moyenne.

No 530 est coupé de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 80 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

LE VASE CASSÉ

Un empereur du Japon avait rassemblé dans son palais vingt vases de porcelaine, les plus beaux qui fussent alors dans son empire.

Or, il arriva qu'un de ses officiers en brisa un par mégarde. Le prince entra dans une violente colère et ordonna que le coupable fût mis à mort.

Le lendemain, à un moment où la sentence allait être exécutée, un vieux brahmane, qui marchait péniblement à l'aide d'un bâton, se présenta dans le palais: "Seigneur, dit-il, je possède un secret pour réparer le vase brisé. Faites-moi conduire dans la salle où se trouve votre riche collection."

Sa demande est exaucée. Mais à peine est-il en présence des dix-neuf vases qui restaient, que, d'un coup violent de son bâton, il les renverse tous sur le sol où ils se brisent en mille pièces.

"Misérable, qu'as-tu fait?" s'écrie l'empereur, saisi d'indignation.—"J'ai fait mon devoir," répond tranquillement le brahmane. Chacun de ces vases aurait pu coûter la vie à un de vos sujets. Qu'il vous suffise de prendre la mienne."

Le prince fut frappé de la sagesse de ces paroles et de la fermeté avec laquelle elles avaient été prononcées. "Vieillard, dit-il, tu as raison; tous les vases dorés sont moins précieux que la vie d'une créature humaine." Et il fit grâce tout à la fois au maladroit officier et au courageux brahmane.

BLANCHET.

LE LOUP ET L'AGNEAU

Les Penoutes devaient aller l'autre soir au théâtre et Penoute père s'impatientait et s'agitait dans l'antichambre en attendant madame Penoute qui ne se pressait pas et qui, bien sûr, leur ferait manquer la représentation.

Enfin, madame Penoute descendit rapidement et jetant un coup d'œil sur son mari, dit:

—Oh! Henri, attends un moment.

—Qu'y-a-il, maintenant? dit Penoute furieux. Les femmes sont sans pareilles. Nous sommes mariés depuis cinq ans et pas une fois, non, pas une fois, tu n'as manqué d'oublier quelque chose et de retarder le départ. C'est toujours, soit ton mouchoir, soit ton éventail, soit ta lorgnette ou autre chose comme cela.

—Mais, Henri...

—Vite, cours chercher ce que tu as oublié et tâche de ne pas oublier autre chose. Le premier acte doit être commencé maintenant et nous sommes encore ici.

—Henri, écoutes-moi. Je...

—Tu as oublié ton éventail, je suppose. Si tu ne veux remonter, dis-moi où tu l'a mis et je vais aller le chercher. Sur mon âme, je ne sais ce que nous deviendrions si j'avais le malheur d'être aussi oublieux que tu l'es. Est-ce que tu n'as pas eu le temps de réfléchir?

—Pour l'amour du ciel, Henri, calme toi et...

—Comment veux-tu que je sois calme quand tu me provoques de la sorte. Il y a une grande demi-heure que je t'attends ici tout habillé et quand tu arrives enfin, c'est pour me dire que tu as oublié quelque chose et...

—Je n'ai rien oublié, Henri.

—Alors, est-ce pour le soleil, la lune ou les étoiles que nous attendons ici?

—C'est simplement parce que tu as oublié toi, de mettre ta cravate.

—Hein! je n'ai pas de cravate!

—Non, tu n'as pas de cravate et je n'irai certes pas avec toi, ficelé comme cela.

—Juste ciel! Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus vite. Et quand je pense qu'il y a une heure que tu es là sans rien me dire! Les femmes n'ont pas leurs pareilles, ma parole.

EXCUSEZ-LE

La vieille dame (nerveuse et pour la septième fois)—Oh, capitaine, est-ce qu'il y a du danger? Est-ce que je pouvais me noyer?

Le capitaine (exaspéré).—J'ai bien peur que non, madame!

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent. Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondé dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union

LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - SAMEDI, 29 AVRIL

TRIO DE PROVERBES

La fortune la plus amie vous donne le croc en-jambe.

x

En Avril nuée, en Mai rosée.

x

Le bonheur va à pied aussi bien qu'en voiture.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

EMPLATRE POUR LES CORS AUX PIEDS

C'est en général un liquide sirupeux qu'on étend sur le cors, où il forme une sorte de pellicule qu'on soulève ensuite en arrachant du même coup un peu de la chair morte formant le cor. Voici comment il est composé: A 1/2 onces de collodion on ajoute 1/15 et demi d'éther à 62°, puis 1 d'alcool, autant d'acide salicylique, et enfin 1/60 de *Cannabis indica*, autrement dit de chanvre indien, poison fort redoutable. On conserve dans une bouteille bien fermée pour éviter l'évaporation de l'éther, de l'alcool, car autrement il ne resterait au fond du flacon qu'un emplatre sec et inserviable.

BL. DE S.

ASSUREZ-VOUS

Contre la maladie; la prime est peu coûteuse. Pour 25c. vous vous procurez une bouteille de *Baume Rhumal*; c'est la meilleure des polices. 51

Mlle ROSA CARPENTIER

Avait la Figure toute Couverte de Boutons, Elle Souffrait de Pauvreté du Sang et de Faiblesse Féminine, Depuis Neuf Ans, Elle Endurait de Cruelles Souffrances

Elle Raconte sa Guérison afin de faire Connaitre aux Jeunes Filles le Remède qu'il faut Prendre pour Devenir Bien et Heureuses

Les mères devraient veiller avec soin sur la santé de leurs filles, car elles sont sujettes à des troubles qui peuvent avoir des suites fâcheuses. Que de cas l'on pourrait énumérer où des jeunes filles sont réduites au désespoir par le fait que leur mère ne leur a pas fait comprendre l'importance du développement physique. Ces jeunes filles souffrent de douleurs qu'elles ne peuvent expliquer. On remarque chez elles un regard morne, pâle, un teint blême ou verdâtre, et une langueur qui dénotent la maladie. Par la pauvreté et le peu de sang qu'elles ont, souvent ces jeunes filles ont la figure couverte de boutons, dartres ou autres humeurs. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le meilleur remède pour guérir toutes les maladies dont souffrent un si grand nombre de jeunes filles, elles enlèvent la cause et affectuent une cure absolue en nettoyant le système de toute impureté et en enrichissant le sang. Lisez le témoignage d'une charmante jeune fille qui doit la santé aux Pilules Rouges du Dr Coderre: "Ma maladie date depuis neuf ans. J'étais faible, pâle et maigre, toujours mal à la tête, dans le dos et les jambes. J'avais des douleurs atroces dans le bas-ventre. Je souffrais aussi d'anémie causée par la pauvreté et l'impureté du sang. Il y a quatre ans, ma figure devint toute couverte de boutons et le cou plein de clous qui me faisaient bien souffrir. En différents temps, je me fis soigner par quatre médecins, mais ils ne purent rien faire pour moi. En lisant les témoignages de guérisons obtenues par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je résolus d'en faire l'essai. Je ne le regrette pas, car si je suis en santé aujourd'hui, c'est dû à ce remède. Je travaille sans éprouver de fatigue et j'ai engraisé de 13 livres. Je n'ai plus de boutons sur la figure et mon teint est clair et bon. Toutes mes amies n'en reviennent pas de me voir si bien, car on me croyait en consommation. Je recommande cet excellent remède à toutes celles qui souffrent comme moi." Mlle Rosa Carpentier, Webster, Mass. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la plus grande découverte du plus grand spécialiste Français pour guérir toutes les maladies des femmes. Elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles sont surtout sans égal pour faire du sang fort, riche et pur, elles guérissent les irrégularités de toutes sortes, le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la



Mlle ROSA CARPENTIER

leucorrhées, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies de l'âge critique, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés. Les femmes enceintes peuvent les prendre sans danger, les nourrices verront leur lait augmenter en quantité et en qualité et elles sont sans égal pour aider à la formation des jeunes filles.

Pour les femmes qui pronnent les Pilules Rouges du Dr Coderre, le moyen le plus sûr de se guérir est de consulter nos médecins spécialistes, car beaucoup de femmes prennent les Pilules Rouges du Dr Coderre, et ne se traitent pas de la manière voulue. Nous vous invitons donc de ne pas hésiter mais de consulter nos médecins. Vous n'avez absolument rien à payer. Sans crainte écrivez leur une description complète de votre maladie, dites leur tout, ne leur cachez rien car les médecins seuls verront vos lettres. Ils vous

répondront en vous donnant de bons conseils, et comment vous soigner afin de guérir le plus tôt possible. Adressez: "Dépt. Médical, Boite 2306, Montréal." Les femmes qui préfèrent consulter nos médecins à nos bureaux, No 274 Rue St-Denis, peuvent se présenter tous les jours de 10 1/2 a.m. à 5 p.m., excepté le dimanche. Consultations, avis et examens gratuits. Venez immédiatement, ne perdez pas de temps et d'argent en vous faisant soigner par des personnes sans expérience, mais adressez-vous de suite à nos médecins.

Méfiez-vous des Imitations. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Les pilules qu'on vous offre ainsi à bon marché sont de dangereuses imitations. Refusez-les. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours venues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges chaque. Si vous craignez d'être trompés chez votre marchand, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du monde, pas de douane à payer. Adressez: Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

Marivaudage fin de siècle.
Lui.—Si j'étais riche, m'aimeriez-vous?
Elle.—Ça, je n'en sais rien... Mais, certainement, je vous épouserai !...

Petite noce de banlieue.
Le repas nuptial s'achève. Le garçon d'honneur se lève, un verre de champagne à la main, et au milieu du silence profond :
—Je bois au marié ! Je souhaite qu'il ait dans sa vie beaucoup de jours comme celui-ci !
L'intention était louable, mais la mariée a fait une de ces têtes...

Entendu sur le boulevard.
—Quel imbécile que cet animal d'Eugène, c'est un sot avec qui on ne peut s'entendre. Il n'y a aucune prise sur lui !
—Parfaitement, c'est une cruche sans anse.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826
ABONNEMENT (A Montréal, - \$1.00 par an
Hors Montréal, \$3.00 "

A Montréal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire
12 PAGES, grand format
Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de Magnifiques Primes. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers
No 35 Rue St-Jacques, Montréal

Le Souper Indispensable

POUR PLUSIEURS EST

Et ces personnes se demandent : Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

Nous devrions éviter tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.

Nous devrions manger tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.

Nous ne devrions boire que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

BOVRIL

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague.

Poêle à Gazoline "Insurance"

DE

DAYTON, OHIO

Perfectionné, et tout récemment breveté aux Etats-Unis

Pas de fixures dépendieuses, pas de tuyaux mal propres. Muni d'une valve de sûreté à fermeture automatique et d'un Séparateur "White", il est

ABSOLUMENT SANS DANGER . . .

et brûle 30 à 40% moins de Gazoline que n'importe quel autre poêle.

La belle saison est proche, la chaleur nous arrivera bientôt et il vous faudra un poêle à Gazoline. N'en achetez pas avant d'avoir comparé notre poêle "Insurance" aux autres. Vous constaterez, à première vue, sa grande supériorité. Il est fort et très durable et, en même temps, léger et élégant.

Nous en avons pour tous les goûts, dans tous les styles, de \$5.50 à \$30.50.

BRANCHE CANADIENNE

HOGUE & AMESSE, Agents Généraux

No 1818 Rue Ste-Catherine

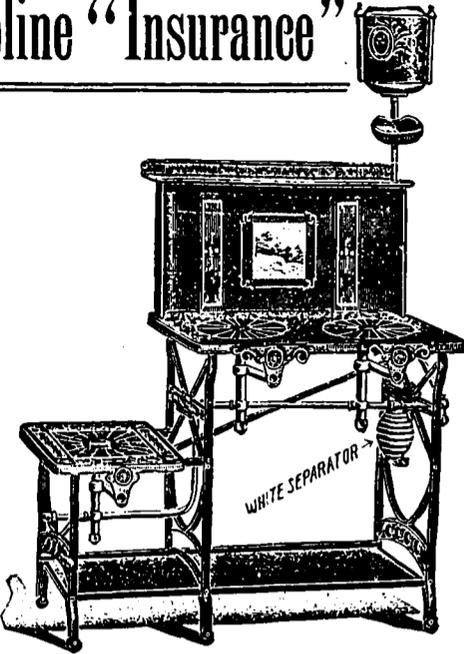
Tel. Bell, Est 1535

MONTREAL

N. B.—Nous vendons de la Gazoline de première qualité seulement.

— Nous sommes prêts à faire des arrangements avec des personnes responsables pour nous représenter dans toutes les principales villes de la Province.

Demandez nos Catalogues Illustrés



dans les circonstances ordinaires de la vie, en amour, très bonne constance cependant. Volonté ferme.
Mr. Arthur No 30.—Sens artistique. Caractère peu communicatif quoique assez affectueux. Pensée très active et esprit d'observation.
(A. Sutor.)

La Saison Des Noyades

Est arrivée. Vous savez probablement nager. Qu'arrivera-t-il si vous ne le pouvez pas? Vous n'avez aucune excuse pour ne pas apprendre maintenant: quelques leçons sur le trolley aux BAINS LAURENTIENS et vous pourrez nager et en eux profiter de vos vacances d'été que jamais.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES.—Le lundi matin et le mercredi après-midi.

W. G. Townsend, Gérant.

ELDORADO

Grand Café - Concert Français
Coin des Rues Cadieux et Ste-Catherine

SUCCÈS SANS PRÉCÉDENT

Chansonnettes, Duos, Romances de Harmant, Marcelle Ducas, les Delville, Angèle d'Arcy, etc., etc., etc.

Nouveaux Artistes débutant cette semaine

ADÉLAÏDE ET VERMOUTH

Saynète en un acte

Un Jupon par la Fenêtre

Opérette en un acte

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures Soirée... à 8 heures)

Entrée: 10 cents

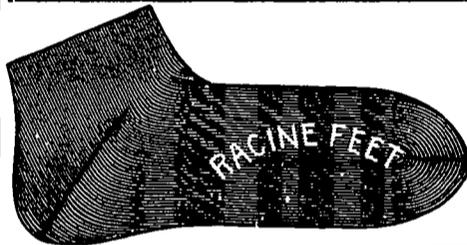
Place aux Loges, 25c; Loge entière, \$1.00

Consommations de Premier Choix Service Parfait

Directeurs-Propriétaires: A. BOIRON, F. X. BILODEAU.

Régisseur: S. DURANTELL

Deux commères causaient l'autre jour sur la manière de préparer le café.
—Moi, disait l'une, pour faire un bon mélange, je mets toujours un quart de moka, un quart de bourbon et un quart de martinique.
—Et le quatrième quart, demanda l'autre?
—Comment, le quatrième! mais je n'y mets que trois quarts.



Plus de Bas Reprisés

Nous vous vendrons les pieds de bas noirs ou blancs pouvant se contre à la jambe de vieux bas, les rendant aussi bons que s'ils étaient neufs. GRANDS: 5 à 10.
Coton: 10 Cts Merinos: 15 Cts
J. B. A. LANCTOT,
MANUFACTURIER DE GANTS
No 152 Rue Saint-Laurent
Spécialité des meilleures Marques de Corsets, depuis 50 cents en montant.

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

Lapuis Soter.—Caractère irrégulier, mais très entreprenant. Imagination active. Esprit assez observateur et bon pouvoir de persuasion.

Jaline Napoléon P.—Nature fantasque et irrégulière, très grande coquetterie et inconstance. Amour du travail et économie domestique.

Le petit Jacques.—Tempérament calme, réfléchi, peu impressionnable. Nature assez conciliante, peu entreprenante et pacifique. Pas d'ambition.

Marietta Bona.—Votre écriture dénote un caractère absolu, autoritaire et vindicatif, pas rancunier cependant. L' jugement assez droit.

Vieille Carotte E.—Imagination vive, passionnée et romantique. Tendance à la mélancolie. Caractère actif, entreprenant et ambitieux.

Amorosa.—Bon talent pour la musique, délicatesse et sûreté de goût. Imagination poétique. Dispositions à l'amour et bonne constance.

Chaise bleue.—Vous manquez de discrétion et de prudence. Votre nature est insouciant et superficielle. Peu de sensibilité et bonne constance dans les affections.

Hélène.—Caractère vif, turbulent, un peu querelleur. Imagination romantique. Beaucoup d'amour propre. Manque de persévérance.

Princesse Charmant.—Nature ardente et passionnée. Imagination romantique. Exagération de ses propres sentiments et exaltation.

Rose des Bois.—Sens pratique, nature conciliante, calme et plutôt timide. Volonté pourtant assez tenace et ferme. Économie domestique.

La petite couturière.—Tempérament excitable et nerveux. Nature très ardente, sympathique du reste. Bonnes dispositions à l'amour.

Laritime.—Esprit observateur. Caractère entreprenant et actif, force de volonté et persévérance. Tendance au scepticisme. Talent musical.

Eva No 7.—Vous êtes curieuse, capricieuse, coquette et un peu malicieuse. Économie, activité et amour du travail.

Marguerite.—Tendance à l'exagération de ses propres sentiments. Nature enthousiaste, exaltée et peu persévérante. Bonnes dispositions amoureuses.

Je vis pour Eugène.—Nature bizarre, fantasque, changeante, un peu exaltée et romantique. Spontanéité d'affection. Bon courage physique.

Pickture.—Jovialité, indépendance de caractère, esprit de contradiction. Grande constance dans le ressentiment: comme dans l'affection.

Lilac.—Ambition, cupidité, ruse. Bon pouvoir de persuasion. Caractère bienveillant et sympathique. Sensibilité non apparente.

L'ange Gardien No 18.—Amour du travail et de l'étude. Caractère sérieux, réfléchi et quelque peu timide. Imagination assez active.

Plaisir et tristesse.—Imagination très romantique. Nature indécise et changeante. Exaltation. Manque de constance dans les affections.

Cœur mou.—Originalité, égoïsme, indépendance de caractère. Bonne entente des affaires. Bonnes dispositions à l'amour.

Napqui aime A.—Caractère un peu excitable et agressif. Tendance au scepticisme. Nature assez primesautière et ardente. Je ne puis vous dire si vous êtes aimé de celle que vous aimez.

Sélan.—Talent pour la musique. Goût délicat et sévère. Caractère hardi et entreprenant. Ambition. L'œuvre "Ready Made," me suis-je trompé sur son compte. Qu'elle me pardonne.

Chélie.—Vous manquez de persévérance

J. A. DUMAS

Photographe

RUE VITRÉ 112

Coin Saint-Laurent.

CONCOURS DE BÉBÉS

DU "SAMEDI"

Durant 13 semaines à partir du 25 mars et tous les jours, de 10 h. à 2 h.,

Salon de Pose réservé aux Bébés

Accessoires modernes. Poses artistiques. . . .

Prix unique, pour un portrait parfait,

25 cents.

Concours de Bébés du Samedi

COUPON DE VOTE

Je vote en faveur du bébé No

Tous les lecteurs sont invités à conserver ce Coupon afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix lorsque tous les portraits auront été publiés dans le journal. Le concours devant se terminer le 17 juin, le vote sera pris du 1er au 8 juillet, et les bulletins de vote devront nous parvenir sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI. Aucun vote ne sera accepté après le 8 juillet. Le bébé qui remportera le plus de coupons de vote aura le 1er prix, \$50; le 2e, \$25; le 3e, \$15; le 4e, \$10.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prêt à écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

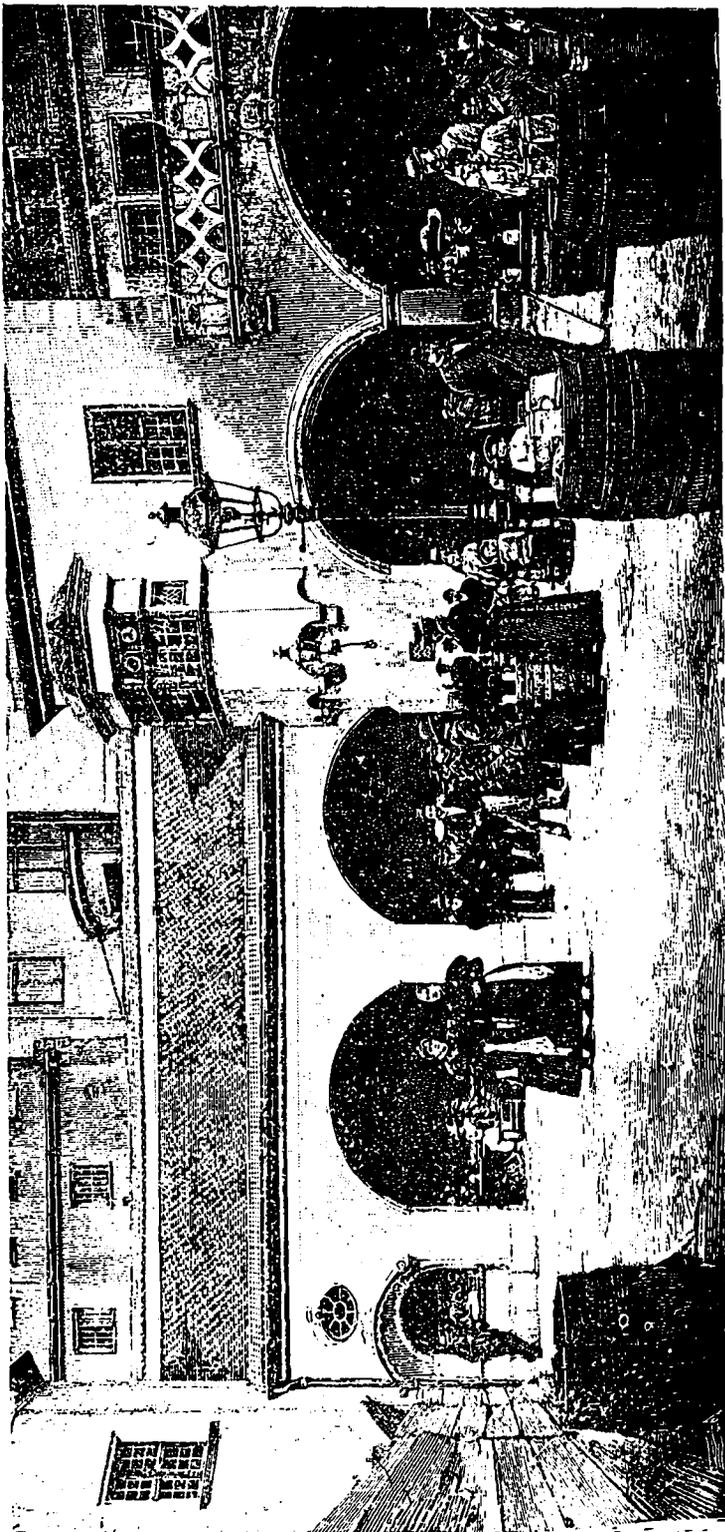
Coupon No 47

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 177



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes F Allard, B Archambault, C Bussière, G Godin, J Lafrenière, F Lamontagne, A Lapointe, D Michaud, E Ricard, Provencher, M E Roy, E St Germain, Mmes M Allard, A Aubart, A Beauchamp, E Bérubé, A Clossy, R Desjardins, A Dubé, A Durand, M A Dussault, L Guerinon, A Hébert, A Labelle, J Labelle, A Lalonde, E Lassalle, E Lebeuf, A Lecours, A Loranger, A Mahé, A Mathieu, B Monette, B Poirier, A Racotte, R Renaud, M Schwartz, E Terronx, M L Trepantier, MM G Beaudry, E Bélanger, W A Bernard, R A Boisvert, F Boucher, A Brals, L Brousseau, W Brunelle, E Carmel, O Chartrand, L Croteau, J Daudelin, N Deguise, V Del Vecchio, A Deschatelets, H Dubois, O Dulude, A Dumas, A D Dupont, H Forget, E Fortin, T Fortin, R D Gagnon, R Gariépy, E Ghepens, W Granger, J Jeannotte, J W Lapointe, D M Lefebvre, G Lescarbeau, J Lavernois, B O Loranger, J T Martel, E Monette, A Pageau, A Petitclair, E Picard, V Polesino, J O Provost, A Renaud, V Renaud, O Robert, A Rocheloup, E Rozau, A Sénécal, A Sincennes, A Vallée, M A Vanier, E Verner, N Warnault, Montréal: Mlle E Bernier, Mr A Baril, Arthabaskaville: Mme Deslauriers, Beauharnois: Mlle Buel, Bienville, Lévis: Mlle L Plouffe, Bord a Plouffe: Mlle M Audy, Bordenaux: Mme E Lépine, Chicoutimi, Qué: Mlle N B Belisle, Coaticook: J A Demers, Collège St Laurent: Mlle D Riour, Fraserville: J Saucier, Granby: J H Guilbault, Grondines: Mlle M L Grenon, Henryville, Mlles L Durocher, E Savard, Hull: J B A Côté, Isle Verte: Mlle Y Gagnier, Joliette: Mme W Legaré, Labelle: G Sirois, Lacadie: J J Sauvageau, A A Naud, Lachevrotière, A Beccineuil, Lac Mégantic: Mlle M L Marnet, J Savarin, H Bernier, J A Cornier, L

Roberge, Lévis: Mlle A Maille, A Barnabé, Longue Pointe: A Contant, Magog: Tétrault, Marieville: A A Gaiipault, Maskinongé: A Rouleau, Matano: E Gagnon, Milo End, Mlle Fautoux, Oka: Mlles D Blais, B Deschamps, E Dionne, J D Dionne, A Proulx, MM A J Boulay, F Dubé, OI awa: Mlle B Hurtubise, Plessisville: D Legault, Pointe Ste Charles: G Dahamel, Pont du Sault au Récollet: Mlles E Dubé, L Garneau, G Langlois, B Laperrrière, A Mercier, E Roberge, MM K Amiot, K Bédard, L Brousseau, W Deschamps, P Hains, E Mathurin, Québec: Mme L Dubuc, Sherbrooke: A Blondin, A Huard, Somerset: Mlles L Brunette, L Dauphinais, R Ladébauche, W Paulet, MM F X Cournoyer, F Duhamel, E Salora, F X Hamelin, St Georges, Sorel: A Baribeau, Ste Anne La Pèrade: L Lacerte, Ste Anne Yamachiche: A Rodier, Ste Cécile de Milton: Mme E Pilon, Mlles B Blain, M Boyer, D Guérin, D Verdon, E Mathieu, Ste Cunégonde: Mlle A Roy, S e Flavie Station: Mlle A Hébert, Ste Martine: Madame C H Robillard, Ste Thérèse de Blainville: Mlle I Sénécal, R Desautels, St Céaire: Mlle L Lagneux, St Evariste: Mme E Lynn, Mlle A Forgue, D Leblanc, M Rousseau, E Lecompte, St Henri, Montréal: Mlle D Lassonde, T Lefebvre, F Morin, G O Desautels, W Pournier, C C Routhier, L Sicard, St Hyacinthe: Mlle A Desnoyers, S Hirbour, St Jean, Q: Mlle A Royard, St Jean Iberville: H Valade, St Laurent: Mlle U Léonard, St Léonard Port Maurice: J B Lemay, St Louis, Mlle End: A Brousseau, St Malo, Q: Mlle M Vézina, St Michel de Bellechasse: Mlle L Gosselin, St Odilon: Mlle P Pepin, St Pie: A G E Vaehon, St Raymond: Mlle E Rouenfant, St Romi de Napierreville: Mlle A Beau-

chemin, St Remi de Tingwick, Mlles M Angers, R A Julton, M P Pouliot, Messieurs A Huard, C E Martel, A Michon, J E Vézina, St Roch, Québec: Mlles Emma Bourque, Estelle Germain, St Romuald, comté Lévis: Mmo P Cloutier, Mlles L Girard, A Vézina, M W DeVarenes, St Sauveur, Québec: Mmo E Bergeron, St Sébastien, Beauco: Mlle B Séguin, St Timothée, Mlles L Champoux, C Robert, MM C Anger, G Bellofeuille, J R Hould Trois Rivières: Mmo M Mathieu, Valleyfield: X Labrosse, Vanekhill: C Lussier, A Savaria, Varennes: R Marchand, Victoriaville: Mlle L Dubois, Villa Mastai, Beauport: Mmo L Vermette, Village Richelieu: Mmes R Forto, I A Lapensée, Village Turcot: Mmo E Morin, N Séguin, Ville St Louis: J Thinet, Ville St Laurent: F P Jourdain, Wotton: Mlle S Houle, Wheatland, comté Drummond: Mmo D Rousseau, J A Rousseau, Adams, Mass: A Bélanger, Amesbury, Mass: J Plante, Arctic Centre, R I: Mlle D Fortier, E Remy, Auburn, Mass: Mlle A Pollotier, O Quirion, Augusta, Me: Mmo A Bélaïr, Baltic, Conn: M Houle, Barrington Centre, R I: Mmo D Fortier, E Bouchard, C Guimond, Berlin, N H: Mlle M A Cloutier, A Caouette, W Earl, O Théborge, Brunswick, Me: Mlles E Lespérance, P Palardy, M B Forcier, Central Falls, R I: Inconnu, Chicopee: Mlles R Ethier, A Gagné, Colcoec, N Y: Mmes M Boisvert, E N Morrissette, H St Cyr, Mlles A Beaupré, V Carol, R Dubois, A Mercier, A Ouellette, MM A D Bourbonnière, E Brodeur, M D Bussière, D Croteau, Inconnu, E H Lanoue, W H Létourneau, R P Paréteau, A Plante, J D Thibault, Fall River, Mass: Mlle M Bertrand, Georgiannaville, R I: Mmo A Fiset, Haverhill, Mass: Mmo R Larose, Mlles Z Aubin, G Maigret, F Moreau, MM J Goulet, A J Lacroix, J M Roy, Holyoke, Mass: Mlles E Bernier, M A Bérubé, A Morin, MM A Beaubien, A Cadorette, Y Fortier, A L Laurent, Lawrence, Mass: Mlles A Gagnon, C Larose, H Michaud, A Morneau, A Paquette, M St Hilaire: J W Desjardins, Lewiston, Me: Dames C H Boisvert, J Grégoire, R Paquin, P Singler, Mlles A Bélanger, E Paquin, C Picard, M P Jalbert, Lowell, Mass: A Ouellette, Manchester, Mass: Mmo E Philie, Mlles Z Boivin, A Isabelle, J Turgeon, MM M Boisvert, E Dionne, M L B Drouin, D Hébert, H Lemeris, L Lévesque, J B Prevencher, L Tremblay, G E Trudol, Manchester, N H: Dame N Sasville, Marlborough, Mass: A Labino, E Sirois, Nashua, N H: Dame L M Lafrance, Dello Z Spirlet, New Bedford, Mass: Dames A L Rubino, S Vignès, Mlles E Magendie, S Puyau, MM A Clerc, R Bellande, V S Puyau, Nouvelle Orléans, La: Dame E Bernier, Northbridge, M: Mlle J Depatio, North Cambridge, Mass: Mmo E Jacques, Rochester: H D Chartier, G Gravel, Salem, Mass: Mlle H Duquette, Southbridge, Mass: Mmo D Bernier, D Faucher, Taftville, Conn: Mmo C Hallez, Thordale, Mass: Mlle Y Gervais, Three Rivers, Mass: Mmo W T Sharp, Troy, N Y: Mmo E Bellemare, Mlle S Cloutier, P Loiselle, Turner's Falls, Mass: L Chrétien, Westbrook, Me: Mlle M Duval, West Manchester, N H: Mlle E Lavoie, Williamsett, Mass: Mlle C Giard, Winsok, Vt: Mmo A Picard, Mlles M L Pelletier, M L Sylvestre, MM H Denis, J Lavallée, Woonsocket, R I: Mlle M E Pelletier, Worcester, Mass: Mmes L E Chalifoux, R Colbert, W Desjardins: Mlles R Brousseau, J Chenard, A Grégoire, R H, M L Lacroix, E Millette, L Morel, B Nadon, A Rochon, Y Rousseau, J Veneault, MM A Asselin, J W Carrière, J Chalifoux, A Courtemanche, W Descoate, J Demers, A Farmer, E Germain, A Giroux, J Lafrancoise, A Larose, A Laazon, E Lecomte, N Ouni, J E Payette, A Perreault, V Provost, P O Richard, I St-Onge, Montréal: Mlle E Groulx, Côte des Neiges: Mlle A Noël, Maniwaki: Mlle I Lemieux, Pont Echemin, Lévis: P J Dubreau, Québec: A R Shehyn, Sorel: Mlle A Grenier, Ste Anne de Bellevue: J Théoret, Ste Thérèse, Terrebonne: N Beaupré, St Henri, M: Mlle M J Massicotte, St Hyacinthe: Mlle A Forest, St Jacques l'Achigan: Mlle A Caron, St Roch de Québec: P Lafleche, St Roch, Richelieu: Mmo L Rochette, St Sauveur de Québec: Mlle Cartier, Upton: Mlle L Quessnel, Valoisville: A Béliveau, J D Descoateaux, Victoriaville: E Jéteau, Ville St Louis: H Desautels, Adams, Mass: Mlle M Brisebois, Cambridgeport, Mass: Mlle E Albert, A E Renaud, Y Sirois, Fall River, Mass: G E Caisse, C Caron, Lowell, Mass: Mmo V Tasclercou, Manchester, N H: P Dufresne, New Bedford, Mass: J Derbes, Nouvelle Orléans, La: Mmo C Sylvestre, Woonsocket, R I.

Gants réparés
A peu de frais.
Gants d'Opéra
Nouvelles mannes: corail, bleu, rose, bi-florette, tauve, citron, etc.
Brides, noir ou blanc.
Spécialité des meilleures.
Bretelle pour faire tenir droit et empêcher de courler. PRIX, \$1.25.
marques de Corsets de 36 en montant. Tous les autres sont cités, ce qui empêche de passer l'atollé et qui ne se trouve pas ailleurs.
J. B. A. LANOTOT, 152 Rue St-Laurent

Ventes extraordinaires
POURQUOI ?
Parce que le public commence à reconnaître que le
Pin Rouge
DU SUD
du Dr HARVEY
est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux Etats-Unis ou dans le Canada.
Bouteilles, bonne mesure, 25c.
En vente partout.
OIE DE MEDECINE HARVEY
484 RUE ST-PAUL, MONTREAL

IL N EST PAS NUISIBLE
Ne tentez jamais rien qui puisse vous être nuisible; n'essayez pas un médicament pour savoir s'il vous rassoucièra, mais faites usage de celui qui a fait ses preuves. Le Baume Rhumal est dans ce cas, il n'est nuisible à personne et il est utile à tous ceux qui toussent depuis peu ou depuis long-temps. (Ça lo veut partout. 50)

Aux
ACHETEURS DE MEUBLES
Nous sommes en état de meubler votre maison avec les Meubles les plus nouveaux et de première qualité, de 10 à 25 meilleur marché qu'aucune autre maison à Montréal.
Veuillez nous rendre une visite et vous convaincre en comparant nos prix.
Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.
Frédéric Lapointe
1551 Rue Ste-Catherine

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle M A Dussault, St Wolfe, Mlle M Schwartz, 208 St Chs-Borromée (Montréal); Mlle Y Gagné, 1 De la Naudière (Joliette, Q); Y Loisselle (Turners Fall, Mass); F Sirois, 1337 Pleasant (Fall River, Mass).
Le tirage s'est fait en présence de MM J. T. R. Loranger et E. Germain.
Les cinq personnes dont les noms précédents ont le choix ont un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.
Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.
Invité par une maîtresse de maison à enrichir d'une pensée son album, X..., pris au dépourvu, s'est tiré d'affaire en signant bravement une maxime de La Rochefoucauld.
—Voilà, chère madame, ma modesto contribution.
Nullement dupe, la dame murmure tout bas:
—Une contribution indirecte !

HORACE PEPIN
Dentiste
 182 RUE SAINT-LAURENT
 Montréal.

Dr J. G. A. GENDREAU
 Chirurgien-Dentiste
 20 Rue Saint-Laurent
 Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
 Tel. Bell : Main 2818

Pour Chapelets des RR. PP.
 Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

La postérité appartient aux sifflés : le temps procède par palinodies.
 E. BERGERAT.

VIN
St Lehon

Naturel
 Tonique
 Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



Des entétés et des noyers on n'obtient rien qu'à coupe de gaule.
 (Ancien proverbe.)

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
 (Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etoardiements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.
Les Rasoirs de Sureté "Star"
 Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX
 Prix, \$2.50 à \$4.00.

COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quinoaillier
 6 RUE ST-LAURENT
 Tel. Main 1914.

MALADIES DE LA PEAU
 Rille, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc. guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rammann**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supériorité efficace de la **Pommade Antiseptique du Dr Rammann**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une toule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

WE PAY \$100
 cash for a single stamp like out. We pay \$5.00 to \$100.00 each for many postage stamps issued between 1840 and 1870. Look up your old letters and those of your neighbors, and you may find stamps worth thousands of dollars. Send for free illustrated lists. STANDARD STAMP CO., St. Louis, Mo.

Calino, qui voyage en Italie, visite les ruines de Pompei, sous la conduite d'un guide.

—Savez-vous à quelle date a péri cette ville ? questionne-t-il.

Embarras du cicerone, qui n'est pas très bien fixé. Mais Calino se reprenant :

—Que je suis bête ! c'est le mercredi des cendres, parbleu !...

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 179



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : QUELQUES BADAUDS ARRÊTÉS DANS LA RUE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 26 avril, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.